

TARIFS 2003

Cotisation (<i>sans envoi du bulletin</i>).....	20 €
Cotisations pour un couple (<i>sans envoi du bulletin</i>)	40 €
Cotisation et abonnement au bulletin	50 €
Cotisations et abonnement au bulletin pour un couple	60 €
Abonnement au bulletin seul (<i>si vous ne souhaitez pas à être membre</i>)	50 €
Abonnement au bulletin pour les collectivités et associations	50 €
Droit de diplôme (uniquement pour les nouveaux adhérents)	8 €

Il est possible de régler sa cotisation, par virement postal au compte de la S.H.A.P. Limoges 281-70 W, ou par chèque bancaire adressé au siège de la compagnie (18, rue du Plantier, 24000 Périgueux).

Les étudiants de moins de 25 ans désireux de recevoir le Bulletin sont invités à le demander à la S.H.A.P. Ce service est assuré gratuitement sur présentation d'un justificatif (réservé à un abonnement par foyer).

Dans le souci de préserver les droits de ses auteurs, la Société historique et archéologique du Périgord, déclarée d'utilité publique, se doit de rappeler à tous ce qui suit :

Les dispositions mentionnées dans le Code civil, article 534, s'appliquent dans leur intégralité à la présente publication. Toute reproduction publique, même partielle, par quelque procédé que ce soit, est soumise à l'autorisation écrite du directeur de la publication, laquelle a fait l'objet d'un dépôt légal.

La S.H.A.P. est reconnue d'utilité publique. A ce titre, elle est autorisée à recevoir dons et legs.

Notre bibliothèque est à la disposition des membres chaque samedi de 14 heures à 18 heures.

Le secrétariat est ouvert du lundi au vendredi de 9 heures à 12 heures et de 14 heures à 17 heures, sur rendez-vous.

**Pour tous renseignements : tél./fax : 05 53 06 95 88
e-mail : shap24@yahoo.fr**

© S.H.A.P. Tous droits réservés. Reproduction, adaptation, traduction sont interdites, sans accord écrit du directeur de la publication.

**La directrice de la publication : Marie-Pierre Janot-Mazeau
S.H.A.P. – 18, rue du Plantier – 24000 PERIGUEUX**

SOMMAIRE DE LA 3^e LIVRAISON 2003

● Compte rendu de la séance du 7 mai 2003	387
du 4 juin 2003	392
du 2 juillet 2003	395

Thème : Histoire et archéologie religieuse

● Editorial	401
● Le prieuré Saint-Jean de Merlande (Louis Grillon)	403
● L'église Saint-Barthélemy de Cunèges (canton de Sigoulès) (Florence Vachia)	415
● L'église Saint-Pierre de Couture (Monestier, canton de Sigoulès) (Florence Vachia)	421
● Conflits entre les abbayes de Cadouin et de Faise au milieu du XVII ^e siècle (Marcel Berthier)	427
● Les églises de Trémolat vues par Léo Drouyn (19 septembre 1846) (Marcel Berthier)	431
● La porte de l'ancienne église de Drayaux, retrouvée grâce au croquis de Léo Drouyn (Jean-Marie Vedrenne)	447
● Résumé de ma vie : une note autobiographique de Denis Peyrony (Randall White et Alain Roussot)	453
● Sortie d'été de notre compagnie en Sarladais, le dimanche 22 juin (Annie Herguido)	473
● Inauguration de la bibliothèque Alberte Sadouillet-Perrin à Saint-Cyprien le 26 juillet 2003 (P. Pommarède)	477
● Travaux universitaires : Les églises médiévales du canton de Sarlat (Marie Chaussivert)	479
● Dans notre iconothèque et nos archives : Marcel Ravidat, inventeur de Lascaux (Brigitte et Gilles Delluc)	491
● Note de lecture : Forton de Bressac, chevalier périgordin du Temple, gardien du Saint Graal (1276-1321) (André Goineaud-Bérard)	511
● Les petites nouvelles (Brigitte Delluc)	513

Le présent bulletin a été tiré à 1 450 exemplaires.

Cette livraison a été conçue et réalisée par Marie-Pierre Mazeau-Janot
et Pierre Ortega, avec la collaboration de la commission de lecture,
Sophie Bridoux-Pradeau et Sébastien Pommier.

Photo de couverture : Indulgence accordée par le pape Benoît XIII à la confrérie des pèlerins de Cadouin, 6 septembre 1724. Permis d'afficher donné le 28 mai 1727 par l'évêque de Sarlat, Mgr Le Blanc. Affiche, 52 x 42. Iconothèque de la S.H.A.P., fonds Saint-Martin, DC 4 (photo J. Brachet).

Les textes publiés dans ce Bulletin expriment des points de vue personnels des auteurs qui les ont rédigés. Ils ne peuvent engager, de quelque façon que ce soit, ni la direction du Bulletin, ni la Société. Le conseil d'administration de la Société Historique et Archéologique du Périgord fait appel à chaque membre de notre compagnie afin de collaborer au Bulletin.

Les auteurs sont priés d'adresser les textes sur deux supports : un tirage papier et une disquette au format Word. La mise en page est inutile, il est préférable de faire une saisie au « kilomètre ». Les illustrations doivent impérativement être libres de droits. Le tout est à envoyer à : Marie-Pierre Mazeau-Janot, directrice des publications du Bulletin de la S.H.A.P. - 18, rue du Plantier - 24000 Périgueux. Les tapuscrits seront soumis à l'avis de la commission de lecture et éventuellement insérés dans une prochaine livraison. Il n'est pas fait retour aux auteurs des documents non publiés. Ils sont archivés à la bibliothèque de la S.H.A.P. où on pourra les consulter. Les articles insérés dans le Bulletin sont remis gracieusement à leurs auteurs, sous la forme de cinquante exemplaires tirés à la suite. Les bibliothécaires de la S.H.A.P. les tiennent à la disposition des bénéficiaires.

Comptes rendus des réunions mensuelles

SEANCE DU MERCREDI 7 MAI 2003

Président : le chanoine Pommarède, président.

Présents : 95. Excusés : 8.

Le compte rendu de la précédente réunion est adopté.

FELICITATIONS

- M. Hervé Lapouge, nommé chevalier dans l'ordre des Palmes académiques
- M. Jacques Lafon-Grellety, élu président du musée de Vittefranche-de-Lonchat
- Le père Marc Boningues, actuel prieur de Chancelade, nommé prieur conventuel de l'abbaye de Champagne-sur-Rhône.

ENTREES DANS LA BIBLIOTHEQUE

Entrées d'ouvrages

- Penaud (Guy), 2003 : *Le Grand livre de Périgueux*, La Lauze, Périgueux (don de l'auteur)
- Audrerie (Dominique), 2003 : *Questions sur le patrimoine*, éditions Confluences (coll. Siècles), Bordeaux
- Collectif, 2003 : *Brantôme et les Grands d'Europe*, Rencontres de Brantôme en Périgord, Centre Montaigne de Bordeaux 3 (don de A.-M. Cocula)
- Boussuges (Jean), 2001 : *Marbach*, Société protectrice des Humains, Périgueux (don J. Lagrange)

- Combet (Michel), 2003 : *Jeux des pouvoirs et famille. Les élites municipales à Bergerac au XVIII^e siècle*, Fédération historique du Sud-Ouest, Bordeaux (don de l'auteur)
- Assemblée nationale, 1968 : *Notices et portraits*, imprimerie de l'Assemblée nationale (don Pierre Ortega)
- Menestrier (C.F.), 1976 : *La Méthode du blason*, Editions de la Maisnie, Paris (don Pierre Ortega).

Entrées de tirés à part, manuscrits et documents

- Delluc (Gilles), 2003 : Un environnement médical depuis toujours, *Historique du patrimoine hospitalier du Périgord*, association nationale des hospitaliers retraités. Section Dordogne, p. 2-4, photocopie (don de l'auteur)
- Delluc (Gilles), 2003 : Vu d'ici ou vu d'ailleurs. Chronique biographique sur Magdeleine Delluc (1882-1974), *Le Nontronnais*, n° 1, p. 11-12, photocopie (don de l'auteur)
- Lascaud (John-Henry), s.d. : *Les Livres de raison en Périgord aux XVII^e et XVIII^e siècles*, tapuscrit (don de l'auteur)
- Enregistrement sur cassette audio de l'émission *2000 ans d'histoire* de Patrice Gélinet, le 17 avril 2003 : *Les Hommes de la Préhistoire* avec Gilles Delluc (don de l'auteur).

REVUE DE PRESSE

- Direction régionale des affaires culturelles, 2002 : *Service régional de l'archéologie. Bilan scientifique 2001*, Direction du patrimoine, Bordeaux : résultats des fouilles à Bertric-Burée (Vigne-Plate), Brantôme (Le Clos du Prieur, rue Victor-Hugo, place d'Albret), Le Buisson-de-Cadouin (grotte de Cussac), Carsac-Aillac (Pech-de-l'Azé I et IV), Cénac-et-Saint-Julien (grotte XVI), Coulounieix-Chamiers (camp de César), Creysse (Villazette), Les Eyzies-de-Tayac-Sireuil (château de Commarque), Rouffignac-Saint-Cernin-de-Reilhac (château de l'Herm), Saint-Méard-de-Drôme (église Saint-Médard), Sarlat-la-Canéda (église Sainte-Marie, la Caminade), Sergeac (église Saint-Pantaléon), Tursac (château de la Madeleine) ; compte rendu des opérations communales liées aux travaux de l'autoroute A89
- *Le Festin*, n° 45, 2003 : Périgueux, les moyens de la réhabilitation
- *Sud Ouest*, 8 et 24 avril 2003 : restauration de l'hôtel de Méredieu à Périgueux ; expropriation du château de Bridoire ; centenaire de notre collègue Louis Vogel ; château de Saint-Germain-du-Salembre.

COMMUNICATIONS

La lecture du compte rendu de la dernière réunion, en particulier l'intervention de Mgr Briquet sur la correspondance de Françoise de Marcilly avec Paul Claudel, amène deux commentaires. Xavier Arsène-Henry évoque la personnalité de sa cousine, qu'il visitait souvent : « elle était curieuse de tout ». Il se souvient d'avoir rencontré Paul Claudel, chez elle, à Paris. Elle est

enterrée dans le cimetière de Marsac, dans un caveau voisin de celui de la famille Arsène-Henry. Gilles Delluc indique que Paul Claudel a eu d'autres liens avec notre département par l'intermédiaire de son interprète principale, Eve Francis, elle-même épouse du Cadunien Louis Delluc. En 1916, Paul Claudel avait même écrit que le nom d'Eve Francis était « en filigrane dans toute mon œuvre ». C'est avec elle qu'il parcourut l'Italie en 1914 et 1915 pour faire entrer ce pays en guerre aux côtés des alliés. Pendant ses absences hors de France, le poète-ambassadeur lui confia même la gestion de son œuvre. C'est encore avec lui qu'elle se produisit devant Pétain et devant Pie XII. On lui doit *Un autre Claudel* chez Grasset. Le nom de Claudel est cité plus d'une quarantaine de fois dans *Louis Delluc, l'éveilleur du cinéma français* (Pilote 24, 2002).

M. Alain Ribadeau Dumas annonce le programme de la sortie du 22 juin : départ à sept heures trente précises ; site préhistorique et médiéval de Commarque sous la conduite de Brigitte Delluc et de M. Hubert de Commarque ; maison Coq à Sarlat ; après le déjeuner, ancienne cathédrale et ancien évêché de Sarlat sous la conduite de M^{me} Bénéjean ; château de La Roque à Meyrals. La sortie d'automne aura lieu le 27 septembre dans le Nontronnais.

A la suite de la communication de M. Amagat au mois d'avril, le président a envoyé au service des Bâtiments de France un souhait de notre compagnie, demandant la protection du site du prieuré d'Aillac (Molières), menacé par des lotissements.

Dans nos agendas : le 14 mai, notre prochaine soirée bimestrielle sera animée par le Dr Gilles Delluc qui traitera de son oncle, *Louis Delluc, l'éveilleur du Cinéma français* ; le 17 mai, une journée sera consacrée au maréchal Bugeaud à Lanouaille dans le cadre du Souvenir napoléonien, avec des conférences de nos collègues MM. Gay, Pommarède et Ortega ; du 23 au 25 mai, le congrès de la Fédération historique du Sud-Ouest aura lieu à Agen et à Moissac sur « L'Histoire des hommes et le pays de Moyenne-Garonne ».

Brigitte et Gilles Delluc annoncent la sortie, à la fin du mois de mai, de leur livre : *Lascaux retrouvé. Les recherches de l'abbé Glory*, aux éditions Pilote 24.

Pour un prochain ouvrage, Pierre Pommarède s'intéresse au patrimoine qui entoure les églises : les vieux cimetières, les objets funéraires, les anciennes tombes, les chapelles, les croix centrales ou hosannaires, mais aussi les corbillards (un à Condat-sur-Trincou et un autre à Creyssensac). C'est ainsi qu'il a découvert un musée du corbillard à Lauzerte dans le Tarn-et-Garonne. Gilles Delluc lui indique une autre importante collection « philocorboliennne » (selon le terme paraît-il consacré), près de Muret en Haute-Garonne au musée de Lherm, à environ 25 km au sud de Toulouse et rappelle l'étymologie du mot corbillard (du bateau de Corbeil servant à cet effet).

La presse de ce jour s'est fait l'écho de la découverte de peintures murales du XIV^e siècle dans la maison des dames de la Foi, à Périgueux. Le président émet le vœu que M. Emmanuel du Chazaud accepte de nous les présenter lors d'une prochaine réunion.

A l'occasion du cinquantenaire de la mort de Rachilde, a paru aux éditions Hervé Champion un ouvrage de Régina Bollhalder Mayer intitulé *Eros décadent et identité chez Rachilde*. La sulfureuse romancière semble bien oubliée dans sa province d'origine. Seule *La Dordogne libre* a évoqué sa mémoire.

Le président annonce la publication de la thèse de Michel Combet aux éditions de la Fédération historique du Sud Ouest : *Les Elites municipales à Bergerac au XVIII^e siècle*.

Après son premier livre, bilan d'une vie, *Revenons, il se fait tard*, l'architecte Xavier Arsène-Henry nous présente le complément : *J'allais oublier de vous dire*. L'auteur y parle des monuments qu'il aime faire connaître à ses amis : l'église de Marsac, le manoir de Chambon, maison de famille qui fut construite par son arrière-grand-père, à Chancelade, le prieuré de Saint-Jean-Saint-Front, le monastère et le parc, Merlande, La Chapelle-Gonaguet, l'église aux quatre coupes de Grand-Brassac, les châteaux et le moulin de Bourdeilles, l'église d'Agonac (en ce lieu, il évoque l'époque, au début de la restauration de l'édifice, où les chapiteaux étaient étalés dans l'herbe), Rivière, la maison de famille. Au long de sa vie, il a réalisé environ 500 grands dessins des monuments de ce département. Il envisage de les donner un jour à notre compagnie. Il nous dit combien il est attaché à la Dordogne. Aujourd'hui son souci majeur est de lutter contre l'enlaidissement de la France. Il est furieux que l'on n'arrive pas à éliminer les poteaux électriques (E.D.F. et téléphone). Son deuxième objectif concerne les parcs de stationnement : il les voudrait souterrains ; en surface, ils détruisent le paysage urbain.

Guy Penaud présente ensuite son dernier ouvrage *Le Grand livre de Périgueux*, publié aux éditions La Lauze, Périgueux. L'auteur a voulu faire de ce livre une véritable « bible de Périgueux ». Il y décrit toutes les rues ou lieux de la capitale du Périgord, tous les monuments religieux, militaires ou civils, existants ou ayant existé et même les projets : par exemple, « les nombreuses tours qui corsetaient du XII^e au XIX^e siècles le Puy-Saint-Front et la Cité ». L'auteur traite aussi les institutions officielles, les festivités, le sport. L'ouvrage est complété par des listes précieuses : maires, préfets, évêques, comtes, sénéchaux, proviseurs de lycées, monuments historiques. En outre l'ouvrage est abondamment illustré de gravures, de plans ou de photos anciennes en noir et blanc et de photographies actuelles de Denis Nidos. Pour réaliser ce livre, l'auteur a puisé dans ses archives personnelles collectées tout au long de sa vie et dans les archives publiques (départementales et municipales). Il souligne à ce propos la gentillesse du personnel des archives municipales, trop peu utilisées par les chercheurs.

Guy Penaud parle d'un homme injustement oublié dans la liste des rues et places de Périgueux : il s'agit de Marcillac, le maire qui a façonné la ville au XIX^e siècle. A deux reprises, la municipalité a voulu donner son nom à une place importante. Mais en vain. D'abord, elle choisit la place de la Clautre, puis la place Francheville. Devant l'impossibilité de changer les habitudes locales, les deux places reprisent bientôt leurs noms traditionnels.

Gilles Delluc fournit à Guy Penaud l'explication du nom de la rue qui suit le vallon au nord du cimetière du nord : le chemin des Poudrettes. Le mot évoque le temps où le produit des collectes des fosses d'aisance était répandu et mis à sécher dans ces terres isolées. Cette habitude avait cours au temps de son enfance.

La dernière communication est apportée par Thierry Baritaud qui présente le cloître de Saint-Front de Périgueux, tout récemment restauré. Les participants à notre réunion sont ensuite conviés à le suivre dans une visite fort intéressante.

Le cloître, de plan quadrangulaire irrégulier (quatre côtés inégaux, l'un de 8 travées, le second de 7, le troisième de 6 et le quatrième de 5), était à l'origine celui de la collégiale. Il devint ensuite celui du monastère fondé en 1047. Pour permettre au visiteur de repérer facilement la séquence chronologique de construction des travées du cloître, l'architecte a choisi de colorer l'enduit des joints, du plus foncé pour les parties romanes les plus anciennes au plus clair pour les parties gothiques les plus récentes. En circulant dans le sens des aiguilles d'une montre, à partir de l'angle nord-ouest, on trouve les travées les plus anciennes dans la galerie nord, la suite est dans la galerie est, puis dans la galerie sud et les plus récentes dans la galerie ouest. Le voûtement des galeries nord et est, sur des colonnettes romanes du XI^e siècle, date de la fin du XII^e siècle ou du XIII^e siècle. Le voûtement des galeries sud et ouest est gothique, plus tardif. Leur décor de ces dernières galeries a été enrichi au XIV^e et au XV^e siècles. Un peu partout, il demeure de menus vestiges du décor polychrome des murs.

Au fil des siècles, le cloître a connu des heurs et des malheurs. Les galeries ont été surmontées de pièces d'usage par les moines. A la Révolution, la ville y installa la bibliothèque et un musée lapidaire. En 1822, Mgr de Lostanges fit combler de terre la partie centrale pour y créer un jardin. A l'époque, les galeries du cloître apparaissaient comme des souterrains obscurs. A la fin du XIX^e siècle, les terres ont été enlevées. Pendant la restauration du clocher, les pierres ont été taillées dans le cloître.

La restauration actuelle a utilisé des méthodes nouvelles pour essayer de conserver le maximum de vestiges, en particulier des peintures polychromes. Elle a proscrit le lavage et le brossage. Le nettoyage a été obtenu en appliquant des emplâtres destinés à aspirer les impuretés. Le résultat est très spectaculaire.

Vu le président
Pierre Pommarède

Brigitte Delluc
Secrétaire générale

ADMISSIONS de mai 2003

- M. Lefebvre Roger-François, 15, rue de Gimel, 24190 Neuvic (réinscription) ;
- M^{lle} Barnéoud Sandra, Le Bourg, 24140 Saint-Georges-de-Monclard, présentée par M. F. Dujarric de la Rivière et M. M. Bernard ;
- M. Arnaud Jacques, 15, rue de Campniac, 24000 Périgueux, présenté par M. P.-J. Chouri et M^{me} Chouri ;

- M^{lle} d'Abbadie d'Arrast Elisabeth, 9, rue Jules-Ferry, 24430 Razac-sur-l'Isle, présentée par le P. B. Meissonnier et M. D. Audrerie ;
- P. Rocherie Jacques, cure de Monpazier, 24540 Monpazier, présenté par le P. M. Graziani et le P. P. Pommarède ;
- M^{me} Siorat Monique, 13, rue A.-de-Musset, 24000 Périgueux, présentée par M. G. Marchesseau et le P. P. Pommarède ;
- M. Chauvet André, Beauzens, 24210 Ajat, présenté par M. J. Brachet et le P. P. Pommarède.

SEANCE DU MERCREDI 4 JUIN 2003

Président : le chanoine Pommarède, président.

Présents : 94. Excusés : 10.

Le compte rendu de la précédente réunion est adopté.

FELICITATIONS

- M. Lylian Duclaud, élu président du Cercle généalogique du Périgord.

ENTREES DANS LA BIBLIOTHEQUE

Lire cette rubrique dans le compte rendu de la séance du 2 juillet 2003

REVUE DE PRESSE

Lire cette rubrique dans le compte rendu de la séance du 2 juillet 2003

COMMUNICATIONS

Le président ouvre la séance en indiquant que les relevés des actes d'état civil des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles (jusqu'en 1883), effectués par le Cercle généalogique du Périgord sont disponibles à notre bibliothèque au fur et à mesure de leur parution : la dernière parution concerne Saint-Michel-de-Villadeix et Fouleix.

A la suite de la communication de M. Amagat sur les dangers qui menacent le site du prieuré d'Aillac, Th. Baritaud s'est rendu sur place et a envisagé un plan de sauvegarde.

Dans le même ordre d'idées, le château d'Antoniac, ancien château de Lagrange-Chancel, déjà très dégradé par des aménagements discutables, est aujourd'hui menacé par l'installation à proximité immédiate d'un terrain pour les gens du voyage. P. Pommarède rappelle qu'un souterrain partant du château fut découvert, il y a une quinzaine d'années, à la suite d'un effondrement sous le poids d'un camion.

Il annonce que Xavier Arsène-Henry vient d'offrir à notre compagnie une quarantaine de ses dessins d'églises des environs de Périgueux.

Plusieurs membres de notre compagnie ont participé par des conférences au colloque organisé par le Souvenir napoléonien au château de la Durantie à Lanouaille (MM. Gay, Ortega et Pommarède).

Le président a assisté à l'inauguration de la maison de la Dronne dans un ancien moulin du XII^e siècle, sur la commune de Montagrier : c'est une superbe réalisation de l'ensemble des communes de cette région. M. Cruège a beaucoup apprécié l'exposition actuelle du château de Chabans sur l'art gourmand et l'art de la table.

Dans nos agendas : à Cendrieux, au musée napoléonien de la Pomerie, le 8 juin, un carrousel de cavalerie avec de nombreux cavaliers (des hussards) en uniformes du 1^{er} Empire ; à Sarlat, le 14 juin, conférence de G. et B. Delluc sur « Origine, évolution et pathologie de l'Homme préhistorique » ; le 15 juin, à Villars, célébration du cinquantième anniversaire de la découverte de la grotte (le 27 décembre 1953) : le président rappelle que la bénédiction nuptiale de l'un des inventeurs, Pierre Vidal, fut donnée dans la grotte, le 6 juin 1960, par les abbés Pommarède et Steiner ; le 22 juin, la sortie de notre société en Sarladais organisé par A. Ribadeau Dumas (château de Commarque, maison Coq et cathédrale de Sarlat, château de La Roque). En outre le conseil d'administration a décidé, dans le cadre des journées du Patrimoine, d'ouvrir notre hôtel, le 21 septembre, pour une journée portes ouvertes : le programme détaillé des animations est en cours d'élaboration. La sortie d'automne de notre compagnie aura lieu le 27 septembre après-midi dans le Nontronnais.

Brigitte Delluc présente le nouveau livre des éditions Pilote 24, signé par Brigitte et Gilles Delluc : *Lascaux retrouvé (Les recherches de l'abbé Glory)*. Elle rappelle les circonstances qui ont amené ce prêtre préhistorien à travailler à Lascaux dans des conditions très difficiles entre 1953 et 1963, comment il a recueilli une foule d'informations inestimables, comment sa mort accidentelle en 1966 a interrompu brutalement la publication des résultats de son étude, comment ses notes ont été retrouvées tout à fait par hasard en 1999 et comment Gilles et elle ont été chargés d'en mener à bien la publication scientifique. *Lascaux retrouvé* est la première étape de ce travail. C'est la présentation de la synthèse des travaux d'André Glory : il avait soigneusement préparé un texte pour présenter sans tarder la vision qu'il avait de cette grotte unique au monde, en envisageant non seulement son décor pariétal mais aussi toutes les informations fournies par les vestiges archéologiques découverts dans son sol. Ce livre est aussi bien sûr la présentation minutieuse de l'historique des travaux d'André Glory, de ses relations avec les autres préhistoriens travaillant en Dordogne à la même époque. En définitive, une surprenante biographie de cet étrange chercheur, disciple de l'abbé Breuil, avec des textes inédits des inventeurs, une abondante bibliographie et des index. Enfin, cet ouvrage bénéficie de deux préfaces : l'une est due au Pr. Denis Vialou du Muséum national d'Histoire naturelle, où sont conservées les archives scientifiques de l'abbé Glory ;

l'autre est due à M. Gérard Fayolle, maire de la ville du Bugue, grâce à laquelle une partie perdue des archives de l'abbé Glory a été retrouvée. Jacques Lagrange est plus que l'éditeur de cet ouvrage, puisqu'il était aussi le photographe, officiellement chargé de mission aux côtés de l'abbé Glory. Pour conclure, Brigitte Delluc propose, si une soirée bimestrielle est disponible, de la consacrer à la présentation d'un certain nombre des anecdotes abordées dans ce livre, qui est à la fois l'histoire de Lascaux et celle de l'abbé Glory.

John Lascaud nous expose ensuite les résultats de son mémoire de maîtrise sur les livres de raison en Périgord aux XVII^e et XVIII^e siècles (conservés aux Archives départementales de la Dordogne). Son étude fait suite à celle de M^{me} Parat qui, en 1988, avait travaillé sur 54 livres de raison de la série 2J (dépôt de la S.H.A.P.), dont 51 remontent à la période qui intéresse J. Lascaud. Pour sa part, il en a recensé 78 : 62 dans la série 2J et le reste dans la série 2E (fonds Meredieu). Il s'agit surtout de livres de comptes (généralement pour des transactions importantes), mais certains d'entre eux contiennent des informations concernant la vie familiale et économique (état civil, recettes, remèdes et observations diverses). Ces livres de raison sont souvent tenus dans le plus grand désordre, sans critère particulier de couverture ni de format, avec une moyenne de 78 pages d'un papier généralement très abîmé. Ils sont écrits dans un français parfois mêlé d'occitanismes, dans une langue souvent très simple. Les auteurs sont souvent issus de familles nobles ou d'une bourgeoisie citadine (notables ou propriétaires terriens). Beaucoup de ces livres ont été tenus pendant plusieurs décennies (78 ans en moyenne), par les représentants de plusieurs générations successives, plus souvent par des hommes que par des femmes. En dehors des comptes, ces livres de raison peuvent servir de base à d'autres recherches. C'est ainsi que M. Lascaud y a trouvé des indications sur l'instruction et l'éducation des jeunes, les jeunes filles recevant un enseignement sommaire au couvent, tandis que les garçons bénéficiaient d'abord d'un précepteur à la maison, avant d'aller au collège puis à l'université. Deux livres de raison réalisés par des maîtres d'école sont particulièrement précieux [résumé par A. Herguido].

M. Védrenne remarque que certains livres de raison reflètent les difficultés financières des familles ; M. Ribadeau Dumas apporte des précisions sur celui de la famille Meredieu ; P. Ortega indique qu'il existe dans la série 2J des livres de raison sur des forges ; M. Bousquet signale l'existence d'un livre de raison du domaine de Paussac ; le père Pommarède précise qu'on peut trouver à la bibliothèque de notre société celui des curés de Campsegret et Mgr Briquet fait allusion à celui de la famille Brugière et des notaires de Chalagnac.

Vu le président
Pierre Pommarède

Brigitte Delluc
Secrétaire générale

ADMISSIONS de juin 2003

- M^{me} Peyronnet Jeanne, 2, rue Jean-Pagès, appt 124, 24000 Périgueux, présentée par M^{me} M.-R. Brout et M. J.-M. Védrenne ;
- M. Boissière Jacques, 24, rue du Vieux-Perray, 91700, Sainte-Geneviève-des-Bois, présenté par M. J. Brachet et le P. P. Pommarède ;
- M^{me} Sourny Geneviève, rue R.-Lafarge, 24210 La Bachellerie, présentée par M^{me} J. de Chabannes et M. B. Corby ;
- M. Bugeaud Alain, Mérigaud, 24110 Saint-Astier, présenté par le P. M. Bonningues et M^{me} N. Bugeaud.

SEANCE DU MERCREDI 2 JUILLET 2003

Président : le chanoine Pommarède, président.

Présents : 65. Excusés : 8.

Le compte rendu de la précédente réunion est adopté.

FELICITATIONS

- L'abbé Brice Meissonnier, nommé chevalier du Saint-Sépulcre.

ENTREES DANS LA BIBLIOTHEQUE

Entrées d'ouvrages

- Delluc (Brigitte et Gilles), 2003 : *Lascaux retrouvé. Les recherches de l'abbé André Glory*, Pilote 24 édition, Périgueux (don des auteurs et de l'éditeur)
- Bousquet (Jean-René), 2003 : *Côté cours... côté pile. Cours-de-Pile. L'église et le temple*, Copédit/SPP, Périgueux (don de l'auteur)
- Delpont (Hubert), 2002 : *La Victoire des Croquants. Les révoltes paysannes du grand Sud-Ouest pendant la Révolution (1789-1799)*, Amis du Vieux Nérac (don de l'auteur).

Entrées de plaquettes, tirés à part, manuscrits et documents

- Un ensemble de tirés à part de préhistoire datant de la première moitié du XX^e siècle, provenant de la bibliothèque de l'abbé Estay, ancien curé des Eyzies (don de la famille de l'abbé Estay) : 10 T.A.P. de D. Peyrony concernant ses travaux dans la région des Eyzies et une des dernières éditions de ses *Eléments de Préhistoire* (1948) ; 9 tirés à part d'auteurs variés : H. Breuil (Les subdivisions du Paléolithique supérieur, 1937), L. et H. Kidder (sur le Puy de Lacan), O. Hauser (un exemplaire de *Le Périgord préhistorique*), J. Maury (Les fouilles de M.J.-A. Le Bel à Laugerie-Basse), S. Blanc (*Initiation à la Préhistoire*, 1941), G. Lafon (*Préhistoire*, 1925), F. Lacorre (*Utilité de tableaux synoptiques de faune...*, 1937), R. Blanchard (Notice sur le fossile humain de Saint-Germain-La-Rivière, s.d.), A. Viré (*Préhistoire en Haïti*, 1941)

- Procès entre le curé de Saint-Paul-Lizonne et sa voisine en 1719 : ensemble de documents photocopiés (don R. Lafaye)
- Queyroi (Lucien), 2003 : *La « route des canons » en Périgord aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Hors série n° 1 de *Art et Histoire en Périgord noir*, Sarlat
- Delluc (Gilles), 2003 : Os et articulations dans la préhistoire, *Abstract Rhumatologie*, n° 241, p. 4-6, ill., photocopie (don de l'auteur)
- Clamens (Gilles), Guillaumie (Fabrice), Cocula (Bernard), 2002 : *Evocations de George Fonsegrive-Lespinasse, philosophe et romancier*, Association « Les Pesqueyroux », Saint-Capraise-de-Lalinde (don de l'association)
- Fargaudie (Charles Maurice), 2002 : *Rapport Fargaudie. La Dordogne en 1867*, éditions « Les Pesqueyroux », Saint-Capraise-de-Lalinde (don de l'éditeur)
- Therme (Marcelle et Xavier), 2003 : *Thomas Robert Bugeaud de la Piconnerie (1784-1849)*, tapuscrit (2 exemplaires)
- Laguionie-Lagauterie (Pascale), 2000 : *Saint-Amand d'un millénaire à l'autre*, tapuscrit (don de l'auteur et de M. Jard).

REVUE DE PRESSE

- *La Vallée du Dropt*, actes du premier colloque de l'Association de la vallée du Dropt, Monflanquin octobre 2001, Archives départementales de Lot-et-Garonne, Agen, 2003 : Léo Drouyn et Jules de Verneilh dans la vallée du Dropt (notes biographiques et gravures) ; fouilles archéologiques ; bastides
- *Art et histoire en Périgord noir*, n° 93, 2003 : abbaye de Sarlat ; paroisse de Rouffignac ; Salignac
- *Revue historique et archéologique du Libournais et de la vallée de la Dordogne*, tome LXIX, n° 267, 2003 : Jean Caussade, Jean Adrien Dulaurier, Ernest Barraud, conseillers généraux du canton de Coutras, nés en Dordogne
- *Cercle d'histoire et de généalogie du Périgord*, n° 70, 2003 : paroisse Notre-Dame de La Chapelle-Faucher ; commune de La Feuillade ; Thiviers
- *Aquitaine historique*, n° 62, 2003 : cabanes en pierre du Périgord Noir ; moulins à vent
- *L'Ascalaphe*, n° 11, 2003 : chapelle Saint-Christophe et puits de Savignac-les-Eglises (2 exemplaires, dont un don de A. Herguido)
- *Le Journal du Périgord*, n° 100, 2003 : Hervé Lapouge ; Roger Constant ; château de Rouffillac
- *Le Journal du Périgord*, n° 101, 2003 : Lascaux et l'abbé Glory ; un drame à Neuvic en 1789 ; René Thomas, coureur automobile
- *Taillefer* (bull. de l'association Wlgrin de Taillefer), n° 13, 2003 : châteaux de Mussidan
- CNRS éditions, *Catalogue 2003* : plusieurs publications archéologiques concernant le Périgord, habituellement signalées ici même au fur et à mesure de leur publication
- *Sud Ouest*, 9 mai 2003 : Roger Constant et le site du Régourdou.

- *Dordogne libre*, 10, 19, 20, 24 et 31 mai 2003 : souvenirs de l'ancien bac de Campniac sur l'Isle à Périgueux ; restes templiers des Andrivaux (La Chapelle-Gonaguet) ; ouverture prochaine du musée gallo-romain de Périgueux ; fermeture de l'église de Saint-Privat-des-Prés à la suite de vols et de dégradations ; interruption pour causes de grèves des fouilles préventives projetées boulevard du Petit-Change sur le trajet supposé de l'aqueduc (voir l'étude de Charles Durand dans notre *Bulletin* en 1912-1913).

COMMUNICATIONS

Le président évoque la sortie du 22 juin au château de Commarque, à Sarlat et au château de La Roque et indique que M^{me} Annie Herguido en a écrit le compte rendu pour notre *Bulletin*.

Il a appris, avec une profonde tristesse, le vol d'une croix en pierre sculptée du XVII^e siècle, qu'il avait retrouvée et photographiée à Bourges-Maisons le 9 mai 2003 avec le Dr Brachet, suivant les indications de M^{me} Lafaye. Elle avait fait l'objet d'une mention de nos collègues Dujarric-Descombes et Délugin dans notre *Bulletin* en 1886 (p. 442). Cette croix, dite de Sainte-Marguerite, très haute, pivotait sur elle-même. On l'orientait suivant que l'on voulait la pluie ou la sécheresse. Elle avait été déplacée en raison de travaux et était conservée chez un particulier.

M^{me} Favalière prépare en ce moment deux tables des matières, qui seront bien utiles : d'une part, celle des travaux d'André Delmas sur le pays de Terrasson ; d'autre part, celle de la famille de Lamothe. Le président rappelle que Louis Bessot de Lamothe (1812-1893) a publié, de 1875 à sa mort, dans les *Annales d'Agriculture* puis chez Dupont, le récit de ses voyages à cheval en Périgord et dans les départements limitrophes. Ces textes sont une mine d'informations archéologiques et sociologiques. J. Rousset y a lu, par exemple, le récit d'une visite périlleuse à Commarque, à une époque où la chapelle était transformée en étable, des indications sur le houblon cultivé en 1870-1871 à Château-l'Evêque pour faire de la bière, à l'initiative d'un Strasbourgeois chassé de son pays.

M. le proviseur du lycée Bertran de Born et F. Gires nous présentent ensuite le « cabinet de physique » de ce lycée qui sera ouvert le 20 septembre, dans le cadre des journées du Patrimoine. F. Gires indique que l'expression « cabinet de physique » date du début du XIX^e siècle, du temps du lycée impérial.

M. Combet a participé, le dernier week-end de mai, au congrès de la Fédération historique du Sud-Ouest qui était organisé cette année avec la Fédération historique de Midi-Pyrénées à Moissac et à Agen sur le thème de « la Moyenne Garonne ». L'an prochain, le congrès aura lieu à Bordeaux sur le thème « Du livre à l'image en Aquitaine ».

F. Michel a représenté notre compagnie au 128^e congrès des Sociétés historiques et scientifiques qui se tenait à Bastia, sur le thème des « relations, échanges et coopération en Méditerranée », sans aucune mention de la Dordogne.

Le dimanche 21 septembre, notre société s'associera aux journées du Patrimoine par une journée Portes ouvertes avec, notamment, la présentation des richesses de notre bibliothèque et la vente des ouvrages publiés par notre compagnie.

Mercredi prochain, le 9 juillet, notre soirée bimestrielle sera animée par Pierre Pommarède qui parlera de la demeure des Maurilloux, proche de l'Arsault, à Trélassac. Cette maison, récemment détruite, abrita des personnages liés à l'archéologie ; l'un des membres de cette famille émigra en Amérique et fit fortune à Philadelphie.

Le président cite ensuite les différentes manifestations prévues au cours des semaines à venir et invite les personnes intéressées à venir consulter les programmes mis à leur disposition : sortie du GHRIN de Nontron, le 19 juillet, avec visite, notamment, de la collégiale de Cellefroin, dans le canton de Mansle, fondée en 1025 par un évêque de Périgueux ; inauguration des trois copies de canons de marine du XVIII^e siècle offertes à La Boissière d'Ans, Brouchaud et Peyzac-le-Moustier par la famille Festugière ; colloque des Monuments historiques à Limoges les 29 et 30 octobre 2003 ; jusqu'au 15 juillet, exposition rétrospective du peintre Cluseau-Lanauve au « Domaine perdu » à Meyrals.

Le Dr Brachet signale que, dans son ouvrage *Sous le regard de Dieu* (éditions Albin Michel, p. 344-347), Christiane Desroche-Noblecourt raconte le transfert de l'obélisque de Louqsor sur un bateau commandé par M. Verninac de Saint-Maur, originaire du Petit-Change, ainsi que nous l'avons conté il y a quelques mois.

P. Pommarède a lu avec intérêt l'ouvrage de Paul d'Hollander *La Bannière et la Rue* (éditions des Presses universitaires de Limoges) : parmi les processions évoquées ou relatées, il a noté celles qui se déroulaient, entre 1830 et 1914, à Périgueux, Bergerac, Cadouin et La Roche-Chalais.

Alain Blondin présente le travail qu'il vient de rédiger avec M^{me} Favallier, M. F. Le Nail et M^{me} Blanchot, sur les églises et paroisses dépendant de l'abbaye Saint-Sour de Terrasson. La plaquette est en souscription.

Le commandant Dornier, président du musée militaire, situé rue des Farges à Périgueux, nous rappelle l'importance de ce musée, considéré comme le deuxième de France, et nous annonce un programme de rénovation.

Michel Combet présente ensuite l'ouvrage qu'il vient de publier sur *Les Elites municipales de Bergerac au XVIII^e siècle* (éditions de la Fédération historique du Sud-Ouest). C'est l'aboutissement de sa thèse soutenue en 1997 à Toulouse-Le Mirail. L'auteur s'est intéressé à ces élites municipales sous tous leurs aspects, tant publics que privés, tant familiaux que culturels ou religieux. En 1681, un arrêt du conseil du Roi écarte les protestants des gestions municipales. Jusqu'à la fin du XVII^e siècle, la petite ville de Bergerac est dominée par la bourgeoisie protestante qui prospère dans la fabrication du vin et son commerce. Après leur mise à l'écart, la place est prise par des bourgeois catholiques, qui doivent tout au pouvoir royal mais n'ont pas de moyens financiers : ils sont bloqués par le fait que toutes les décisions sont le fait du pouvoir central, représenté par son subdélégué à Bergerac. L'auteur

a recherché les liens familiaux qui unissent les différents personnages ayant gouverné la ville, leurs relations avec le pouvoir royal, avec l'intendant (en particulier avec Tourny), avec les grands personnages de Bordeaux. Il a mis en évidence les conséquences des luttes d'influence entre les différents clans. Il montre l'importance de la famille Gontier de Biran : à la fin du XVIII^e siècle, l'espace bergeracois est saturé de fils Biran. L'auteur a cherché les raisons pour lesquelles la ville n'avait guère bénéficié de transformations architecturales pendant cette période : les bourgeois catholiques, qui la gouvernent, n'en éprouvent pas le besoin ; ils ont une grosse puissance terrienne, mais peu de terres dans le territoire privilégié du Bergeracois (où les terres appartiennent principalement aux anciennes familles protestantes) ; ils ont de grandes familles et ont construit principalement leurs demeures à la campagne. Maine de Biran, le philosophe, reflète bien la mentalité des membres de cette famille, aimant le calme de cette petite ville de province. L'auteur s'est aussi intéressé au niveau culturel de ces élites et y a trouvé une aussi grande diversité qu'aujourd'hui, depuis Guillaume Gontier de Biran, dont la bibliothèque compte plus de 1 000 titres, jusqu'à d'autres personnes beaucoup plus simples. Du point de vue religieux, il a observé surtout des sentiments de convenance et un consensus entre catholiques et protestants qui se rompra seulement pendant la Terreur, les premiers étant modérés et les seconds plus extrémistes.

M. Bousquet indique qu'il a observé le même type de phénomène en étudiant les syndics de paroisses de cette époque : ils sont fréquemment dominés par des parentèles.

M. Petot est frappé par le destin assez décevant de cette petite ville au XVIII^e siècle.

M. Combet ajoute que les familles protestantes, mises à l'écart, ont joué une carte individualiste, en construisant de belles demeures tandis que les bourgeois catholiques avaient peu de possibilités. La principale ressource était le pont, mais il était en mauvais état. En 1783, il a même été emporté par la crue et il a fallu attendre vingt ans pour qu'il soit reconstruit.

M. Bernier s'étonne que la famille Biran n'ait pas investi sa fortune dans l'amélioration de la ville de Bergerac. Selon M. Combet, les Biran disposaient essentiellement d'une fortune terrienne, mais ils ne disposaient pas de liquidités. Il est possible aussi qu'ils n'aient pas eu beaucoup d'ambitions et qu'ils se soient contenté de la qualité de leur vie bourgeoise.

Vu le président
Pierre Pommarède

Brigitte Delluc
Secrétaire générale

ADMISSIONS de juillet 2003

- Dr et M^{me} Kervella Alain, Le Pradoux, 24330 Bassillac, présentés par M. G. Delluc et M^{me} B. Delluc ;

- M^{me} Feytout Michèle, 5, rue Suzanne-Lacore, 24110 Saint-Astier, présentée par M^{me} N. Bugeaud et le P. M. Bonningues ;

- M. et M^{me} Cheneau Roland et Isabella, La Feuillade, 24460 Agonac, présentés par M^{me} M.-P. Mazeau-Janot et M. S. Pommier ;
- M. et M^{me} Storelli Jean-Philippe et Marie-Josèphe, 1 bis, rue Waldeck-Rousseau, 24000 Périgueux, présentés par M^{me} A. Bélingard et le P. P. Pommarède ;
- M. Gontier Frédéric, 24150 Saint-Capraise-de-Lalinde, présenté par M^{me} B. Delluc et le P. P. Pommarède ;
- M. Joubert Jean-Alain, Les Rolphies, 24110 Montrem, présenté par M. G. Vigeant et M. P. Petot ;
- M. Lamazière Frédéric, Lambertie, 24380 Vergt, présenté par M. G. Bojanic et le P. P. Pommarède.

EDITORIAL

Il y a quelques jours, les journées européennes du patrimoine offraient aux visiteurs la possibilité de découvrir des sites méconnus, des monuments historiques classés, des demeures occasionnellement ouvertes au public, des édifices oubliés, des collections inattendues et d'écouter des conférences uniques.

Notre compagnie, si soucieuse de l'héritage patrimonial en général et en particulier celui de notre département n'a pas dérogé à cet événement culturel. Son engagement y est double. D'une part dans l'organisation d'une journée portes ouvertes le dimanche 21 septembre au siège rue du Plantier avec un programme intentionnellement diversifié et d'autre part dans les pages du *Bulletin*.

La thématique nationale retenue pour cette vingtième édition étant « patrimoine et spiritualité », la présente livraison s'inscrit inéluctablement dans ce canevas.

Les prieurés, les églises et les chapelles sont un élément essentiel de notre paysage. En Périgord peut-être plus qu'ailleurs. Depuis bien longtemps, il ne resterait des monuments religieux que des ruines, voir des ombres fantomatiques si quelques-uns d'entre nous n'avaient pas eu conscience qu'une de ses richesses fondamentales était menacée... à savoir, sa mémoire.

Au XIX^e siècle, François de Guilhermy écrit déjà « La rénovation de l'art du Moyen Âge n'a été le fait d'aucun pouvoir, d'aucun prince, d'aucun pontife même. Elle est sortie de l'effort désintéressé de quelques gens de cœur. » Ces hommes de cœur pour l'heure sont des auteurs passionnés dont le travail ardemment mené en faveur de l'histoire et de l'archéologie religieuse se révèle être essentiel.

Pour illustrer tout cela, il n'y a pas meilleure chose à faire que celle de sillonner les routes de notre département sur les traces de Louis Grillon, Jean-Marie Vedrenne, Florence Vacchia, Marcel Berthier et Marie Chaussivert...

Marie-Pierre Mazeau-Janot

Le prieuré Saint-Jean de Merlande

par Louis GRILLON

Merlande a toujours été un lieu privilégié pour les Périgourdins. Après la parution récente du cartulaire de Chancelade, à partir de documents inédits pleins d'intérêt, il a paru utile de compléter un peu son histoire.

Le cartulaire de l'abbaye Notre-Dame de Chancelade comporte quelques données – trop rares à notre goût – sur les origines du prieuré Saint-Jean de Merlande ¹.

Un noble propriétaire, dont nous ne connaissons que les noms, Arnaud Radulfi, avait cédé à Chancelade, sans doute avant 1129, la moitié de sa borie du Chatenet sur la paroisse de Beaumont ainsi que le droit de pêche sur le ruisseau du même nom ².

Par la suite, Chancelade décida de fonder un prieuré au lieu-dit Merlande sur la paroisse de La Chapelle-Gonaguet. Le cartulaire nous apprend que l'évêque de Périgueux, Geoffroi de Cauze [...1138-1147] adjoint à l'abbaye le lieu de Merlande avec toutes ses dépendances ³. Le

1. L. Grillon et B. Reviriego, *Le cartulaire de l'abbaye N. D. de Chancelade*, Périgueux, 2000.
2. Cartulaire, n° 60. L'importance de ses donations prouve le statut social du personnage.
3. Cartulaire, n° 1 : *locum de Merlanda cum omnibus suis appendiciis abbatiae de Cancellata integre adjunxit.*

prélat dut sans doute distraire une partie de la forêt de Chancelade, partie prise dans ce qui appartenait alors à la mense épiscopale ⁴.

Quoi qu'il en soit, le cartulaire nous enseigne que, à l'occasion de cette fondation, il se fit une délimitation des biens entre l'abbaye et le nouveau prieuré ⁵. Il était nécessaire que les possessions de deux établissements si proches l'un de l'autre soient bien bornées afin d'éviter des différends éventuels.

Il semble que Arnaud Radulfi fut alors interrogé afin de savoir à qui, abbaye ou prieuré, sa donation antérieure serait attribuée. Il aurait alors exprimé sa préférence pour Chancelade à laquelle il céda même l'autre moitié de sa borie du Chatenet. Il se fit d'ailleurs chanoine régulier à Chancelade afin d'y finir pieusement sa vie, à l'instar de plusieurs seigneurs de cette époque.

Ses enfants, Raoul et Vigoros, après avoir froncé les sourcils devant la générosité de leur père, finirent par confirmer les donations faites par lui afin d'assurer le salut de son âme. Outre la borie du Chatenet et la pêcherie de la Beauronne, il s'agissait de la moitié du manse Planèze, d'un champ et d'un pré, sans parler de tout ce que les religieux pourraient acquérir dans le fief de Hélié Vigier ⁶.

Le cartulaire nous a heureusement conservé les noms de quelques personnages de Merlande durant le premier siècle de la vie du prieuré :

– On trouve entre 1110 et 1130 un Adémar de Merlande qui fit partie des premiers religieux de Chancelade. Il assistait comme témoin à la passation de plusieurs actes. Ce fait et son patronyme permettent d'avancer non seulement qu'il était originaire du lieu mais encore qu'il y possédait quelque droit ⁷.

– Guillaume de Chamblazac était membre d'une famille seigneuriale par ailleurs connue. On le trouve simple religieux entre 1143 et 1148. Il devint prieur de Merlande avant 1166. A compter de cette date, en effet, il fut prieur claustral de l'abbaye durant quelques années ⁸.

– Pierre de Saint-Amand est témoin d'un acte passé avant 1166. Il y figure comme simple moine mais en troisième place après le prieur et le sous-prieur de l'abbaye, ce qui montre son importance. Il fut prieur de Merlande dès avant 1175. On le retrouve cellérier de Chancelade, c'est-à-dire chargé des affaires matérielles de la communauté au moins à partir de 1185 ⁹.

4. Cf. L. Grillon, « Forêts et bois dans le cartulaire de Chancelade », in *Mémoire de la Dordogne*, n° 14.

5. Cartulaire, n° 61.

6. Cartulaire, nos 44, 45, Actes passés avant 1143, le premier près du bourg de Preyssac, le second dans le château d'Agonac.

7. Cartulaire, nos 10, 15, 60, 61.

8. Sur la famille, voir Index des noms du Cartulaire. Sur le personnage lui-même, voir Cartulaire, nos 98, 116, 122, 200, 306, 330, 331, 444, 449.

9. Cartulaire, nos 58, 129, 200, 211, 219, 284, 304, 500.

– Etienne de Parduz est ainsi appelé pour être originaire de l'ancienne paroisse de ce nom, actuellement incluse dans la commune de Tocane Saint-Apre. On le trouve simple religieux de 1163 à 1172 environ, tout en figurant dans les actes dans un rang de plus en plus proche des dignitaires de l'abbaye. Il succéda à son prédécesseur dès 1175 et demeura prieur de Merlande fort longtemps puisqu'on l'y retrouve jusqu'en 1212 ¹⁰.

Il ressort de tous ces actes que l'on ne confiait pas le priorat de Merlande au premier venu et que cette fonction pouvait amener à des charges plus importantes au sein même de l'abbaye de Chancelade.

On aimerait en savoir davantage mais le cartulaire, qui se clôt vers 1236, reste muet sur Merlande. Et la plupart des autres documents concernant le prieuré et conservés dans les archives de l'abbaye ont disparu dans les « brûlements » que celle-ci eut à subir durant la révolution de 1789.

Malgré les malheurs successifs qui frappèrent la région (guerres, épidémies *etc.*), on peut penser que Merlande et ses revenus demeurèrent, au cours des ans, suffisamment importants pour constituer un bénéfice enviable et, par conséquent, exciter les convoitises.

On ne s'étonnera donc pas de voir l'abbé commendataire Pierre de Montardit, résignataire de la crosse de Chancelade en 1534, en faveur de son neveu, Antoine de Montardit, se parer des titres de « *ancien abbé de Chancelade, prieur pensionnaire de Lisle, prieur titulaire de Merlande* » ¹¹. Il avait donc conservé pour sa retraite des bénéfices fructueux. Cette pratique était devenue courante à cette époque et ne manqua point de se perpétuer longtemps ¹².

Après la réforme de Chancelade

Lorsque Alain de Solminhac eut établi sa réforme à Chancelade, l'abbaye eut à lutter pour recouvrer la possession de nombre de ses anciens prieurés passés en commende. Ce fut notamment le cas pour Merlande.

En effet, les abbés successifs eurent à cœur, après avoir récupéré le prieuré, d'y nommer comme prieurs-curés des religieux notables. La proximité de Chancelade permettait aux abbés d'y placer des professeurs pour leurs étudiants ou des conseillers utiles pour la bonne marche de leur congrégation.

10. Cartulaire, nos 28, 42, 126, 130, 151, 191, 310.

11. D'après Teyssandier, *Mémoire instructif sur l'abbaye de Chancelade...*

12. L'abbé commendataire Arnaud de Solminhac fera de même lorsqu'il résignera en faveur de son neveu Alain. Cf. L. Grillon et T. Tillet, *Le prieuré Sainte Catherine de Born*, travail reprographié.

Il faut ajouter à cela que le prieur de Merlande était en même temps seigneur d'une petite juridiction seigneuriale propre qui possédait ses officiers : procureur, greffier, sergent *etc.* Ceux-ci, toutefois, comme nous le prouvent les actes notariaux étaient souvent les mêmes que ceux de la juridiction de Chancelade. Enfin, Merlande étant devenue paroisse, le prieur en était le curé primitif et se faisait aider ou, parfois, remplacer par un vicaire à demeure.

Nous possédons la collection quasi-ininterrompue des registres de la paroisse entre 1643 et la révolution de 1789 qu'ils proviennent des archives communales ou du dépôt légal, les lacunes des uns étant comblées par les actes des autres ¹³.

Le premier prieur que nous y rencontrons n'est pour nous qu'une signature d'ailleurs peu lisible : Martin. Il s'agit, en fait, d'un prêtre séculier dont la famille possessionnée dans cette région, se retrouve parfois dans l'histoire du prieuré comme dans celle du village.

Puis, de 1661 à 1667, on relève la signature d'un Vigier qui se dit prieur-curé. C'est, lui aussi, un prêtre séculier.

Tout changea en 1670 où apparaît comme prieur-curé un chanceladais. Et pas n'importe lequel. Il s'agit, en effet, du père Marc Clary ¹⁴. Natif d'Uzerche, il avait fait profession à Chancelade le 22 janvier 1641. Après un passage au prieuré de Cahors où on le voit, en 1647, parmi les fondateurs, qualifié de scolastique et sous-diacre, il était revenu à l'abbaye où lui avait été confiée la charge de syndic car il était « *fort versé dans les affaires* » ¹⁵.

C'est donc lui qui signe les registres en qualité de prieur-curé à compter de 1670 mais il ne jouit pas paisiblement du bénéfice. La possession lui fut, en effet, disputée en 1671 par un Vigier, parent du précédent, qui signe lui aussi quelques actes paroissiaux.

Or, le 28 mars 1672, le notaire royal de Beauronne, Delagarde, enregistrait une sommation du P. Marc Clary, prieur-curé de Merlande, à messire Pierre Vigier, prêtre et promoteur du diocèse de Périgueux, sur une prétendue résignation qui lui aurait été faite : d'où procès en cour de sénéchal. Le lieutenant particulier, messire de Jay, rendit une sentence aux termes de laquelle le P. Marc Clary sommait Pierre Vigier de lui faire signifier l'acte de résignation qu'il aurait reçu en sa faveur, faute de quoi on irait en appel. Le P. Marc Clary n'eut pas à mettre cette menace à exécution. Il eut gain de cause puisqu'on le voit à nouveau signer seul les registres à compter du 8 octobre 1673.

13. Archives départementales Dordogne, BMS La Chapelle-Gonague et Dépôt 364.

14. Je note une fois pour toutes que j'emploie la qualification de « père » pour les religieux de Chancelade au lieu de celle de « chanoine régulier » afin d'éviter la confusion fréquente avec les chanoines de chapitres séculiers.

15. D'après Teyssandier, *op. cit.*

Il ne le fit pas longtemps car l'abbé de Chancelade, le R.P. Jean Garat, étant décédé le 21 mars 1674, l'assemblée générale de la congrégation eut à présenter au roi, en vertu de privilèges, trois noms de religieux parmi lesquels le monarque devait choisir le successeur. C'est ainsi que le P. Marc Clary fut coopté par ses confrères ainsi que deux autres religieux, prieurs de prieurés réguliers. C'est lui qui fut désigné par brevet royal du 21 novembre 1674 et devint ainsi le troisième abbé depuis la réforme de Chancelade.

C'est donc lui qui, en sa qualité de collateur du bénéfice, put nommer, sans solliciter la confirmation de l'évêque diocésain, son successeur au prieuré de Merlande en la personne du P. Pierre André. Ce religieux était natif de Limoges. Il avait fait profession à Chancelade le 11 juin 1633. Déjà bien instruit avant son entrée à l'abbaye, il avait été choisi par Alain de Solminhac lui-même pour le remplacer comme professeur des étudiants de leur congrégation. Nommé prieur de La Couronne, prieuré qui fut rattaché pour un temps à Chancelade, il y fut accompagné par ses élèves. En 1659, il résidait à Chancelade ; il signe quelques actes dans les registres paroissiaux de Beauronne.

Il devint prieur-curé de Merlande à partir de 1674. Dix ans plus tard, il en détenait encore le titre mais il se faisait aider – ou remplacer – pour le service paroissial par un vicaire auxiliaire pris dans le clergé diocésain.

Sans doute à cause de son grand âge, d'infirmités ou de la nécessité d'une présence plus constante à l'abbaye, il lui fut donné un successeur en 1686 en la personne du P. Jacques Vitet. A la suite de cette nomination, le notaire Delagarde vint à Merlande, le 11 février de cette année-là, afin d'y dresser un inventaire des « *meubles qu'il [le P. Pierre André] a dans ledit prieuré de Merlande pour iceux retirer quand bon lui semblera* ».

On pourrait s'étonner de voir un religieux ayant fait vœu de pauvreté déclarer comme lui appartenant le mobilier d'un prieuré-cure. En fait, cet acte avait pour but de détailler les pièces de ce mobilier afin de l'assurer contre des dégradations et des vols éventuels. Il convenait en outre de définir clairement ce qui pouvait avoir appartenu au vicaire séculier. Nous reviendrons plus loin sur cet inventaire qui présente pour nous le grand avantage de nous faire connaître le plan et l'étendue du prieuré de Merlande à cette date.

Pour en terminer avec le P. Pierre André, disons qu'il devait décéder deux ans plus tard, la veille de Noël 1688, dans l'abbaye « *en enseignant la théologie* ».

Le P. Jacques Vitet qui prit sa suite était, lui aussi, un personnage notable dans la congrégation de Chancelade. Natif d'Eymoutiers, il avait fait profession le 2 juillet 1633. Distingué « *par son habileté dans les affaires* », il avait été choisi par Alain de Solminhac pour assurer les intérêts de sa réforme. A cet effet, il avait été envoyé en compagnie d'un *socius*, à Rome pour solliciter l'approbation papale, à Paris et en d'autres villes du royaume à

raison des procès à soutenir contre le cardinal de Larochevoucauld qui voulait unir les chanceladais à la congrégation unique de chanoines réguliers, dite de France, qu'il patronnait.

Avant de devenir prieur de Merlande, le P. Jacques Vitet avait été prieur-curé de Sainte-Innocence et de Saint-Sulpice près d'Eymet. Il portait en outre le titre de prieur de Saint-Jean de Marnac, sur la paroisse de Cantillac. Cet ancien prieuré de Chancelade était ruiné ; ce qui demeurait de ses terres et, par conséquent, de ses rentes était minuscule ; le titre de prieur en était honorifique. Par la suite, le P. Jacques Vitet avait été prieur régulier de Saint-Cyprien. Il s'était démis de cette fonction à cause de son grand âge sans doute pour se rapprocher de Chancelade en venant à Merlande.

Il ne devait pas tarder à décéder et sa mort survint quelques jours avant celle de son prédécesseur, le 20 octobre 1688.

Le P. Léonard Roche qui lui succéda était né à Périgueux. Il avait fait profession le 28 août 1660. Docteur de Sorbonne, il avait rempli au sein de sa congrégation diverses charges : missionnaire en Quercy, maître des novices, sous-prieur puis prieur de Chancelade, charge qu'il cumulait avec celle de professeur. Thomiste convaincu, travailleur infatigable, on lui doit la biographie du second abbé de Chancelade, le R.P. Jean Garat. Le P. Léonard Roche fut prieur de Merlande de la mi-décembre 1687 à 1691. Il devait décéder prieur du prieuré régulier de Sablonceaux (Charente), le 23 janvier 1723.

C'est donc lui qui reçut en 1688 le visiteur envoyé par l'évêque pour se rendre compte de l'état des lieux sacrés.

« Saint-Jean de Merlande. Léonard Roche religieux de Chancelade, prieur et curé. Tout est bien, n'y a pourtant de scindiq et le cimetière n'est fermé ».

Du chanceladais le P. Vidal qui lui succède en 1692 on ne connaît, du moins pour l'instant, que peu de choses. Il avait été prieur-curé de Cubjac ; on le voit, en effet, signer en cette qualité, un acte à Blis-et-Born en 1680. C'est toutefois lui qui nous a laissé un curieux carnet de comptes sur lequel nous reviendrons plus loin.

Le P. Vidal fut remplacé par le P. Pierre Bonheure. Celui-ci avait été auparavant prieur de Sainte-Catherine de Born et curé de son annexe Blis à compter de 1692. Il avait résigné ces deux bénéfices en faveur d'un sien neveu, lui aussi chanceladais, le P. Antoine Roubène. Il vint à Merlande en 1711 et résigna à nouveau ce prieuré en faveur du même neveu en 1737 afin de prendre sa retraite, à Chancelade sans doute.

Le P. Antoine Roubène était fils de messire Roubène sieur de Lacombe et de Anne Bonheure. Il signait d'ailleurs Lacombe sur les registres paroissiaux. Il mourut à Merlande.

« Le 13^e septembre 1742 dans l'église Saint-Jean de Merlande a été entermé Antoine Roubène de Lacombe, prieur-curé de Merlande après avoir reçu les sacremens de leglize decedé le [...] entre onze heures et minuit dans

la soixante deuxième année de son âge. Ledit enterrement a été fait en présence des soussignés et de plusieurs autres ».

Son oncle, le P. Pierre Bonheure, lui survécut et put encore rédiger quelques actes jusqu'au début de 1743 en qualité de « *résignataire curé de Merlande* ».

Le P. Jean Clary, neveu de l'abbé Marc Clary que nous avons vu abbé de Chancelade, prit la suite du P. Pierre Bonheure. En 1713, il se trouvait à l'abbaye où il occupait la fonction de syndic. Il fut prieur-curé de Saint-Sulpice et de Rouquette près d'Eymet. Il prit possession de Merlande en 1743 et conserva le prieuré jusqu'en 1751 où il prit en charge pour quelque temps la paroisse de Beauronne.

Il fut remplacé à Merlande par le P. Joseph Combes. Celui-ci était né à Saint-Geniès en Rouergue de Jean Combes et Anne Cayrel. Il avait vraisemblablement connu les chanceladais par leur célèbre prieuré rouergat, la Dômerie d'Aubrac. Il s'était présenté à Chancelade à dix-neuf ans, avait été admis au noviciat en octobre 1735 et à la profession le dix octobre de l'année suivante. Sa première signature sur le registre paroissial de Merlande comme prieur-curé est du 26 octobre 1751. Il demeura dans cette fonction jusqu'à son décès survenu le 3 mars 1780. Il fut enterré dans le cimetière en présence de cinq curés voisins et de deux de ses confrères dont le P. Léonard Leymarie, syndic de l'abbaye, qui devait lui succéder plus tard.

Car, jusqu'en 1783, on relève sur les registres différentes signatures de chanceladais dont aucune n'est suivie de la mention « *prieur-curé de Merlande* » traditionnelle. Sans doute assuraient-ils l'intérim sans avoir pris possession officiellement de la place. Mais il est intéressant de relever ici leurs noms.

Le P. Jean-Pierre Estang, né à Laborie, paroisse de Saint-Germain, diocèse de Cahors, était le neveu de l'abbé de Chancelade, le R.P. Jean-Louis Penchenat. Il était, en effet, le fils de Pierre Estang et de Jeanne-Marie Penchenat. Accepté au noviciat de Chancelade le 22 septembre 1771, il fut admis à la profession le 12 octobre 1772. En 1780, il était sous-prieur de l'abbaye ; il en était prieur à la Révolution.

Le P. Jean Martel, né à Saint-Geniès, diocèse de Rodez, avait dix-sept ans lorsqu'il se présenta à Chancelade. Admis au noviciat en mars 1732, il avait fait profession le 22 avril de l'année suivante.

Le P. Marc Beaupuy de Formigier, novice le 27 octobre 1749, avait fait profession le 30 octobre 1750.

Le P. Léon Leymarie devint le dernier prieur-curé régulier de Merlande. Il était né le 30 juin 1744 à La Chapelle-Gonaguet de messire Jean de Leymarie de Plaissac et de dame Marie-Anne Boucher, habitants du bourg. Admis au noviciat de Chancelade à seize ans, le 20 août 1759, il fit profession le 19 août de l'année suivante. Il avait été nommé syndic de l'abbaye depuis 1770 et avait dû, en cette qualité, soutenir de nombreux procès de dîmes. Il avait été reçu, le 23 novembre 1770, dans la loge maçonnique

L'Amitié de Périgueux ; on ne le voyait plus cependant sur les listes des membres après 1779.

En 1780, il était prieur-curé de Campagne avant de devenir celui de Merlande dont il signe les registres à compter du 19 octobre 1783. En mars 1789, il était présent à l'assemblée du clergé préparatoire aux Etats Généraux. Il y représentait en outre deux curés du Sarladais qu'il avait dû fréquenter lors de son ministère pastoral à Campagne.

En avril 1790, il fut élu maire de la commune de Merlande et des Andrivaux. Sa dernière signature de curé de la paroisse est du premier janvier 1791. Le 13 du même mois, il prêta serment à la Constitution civile du clergé mais avec restriction. Il fut remplacé à la mairie le 3 novembre 1792. Ce jour-là il déposa une réclamation pour « *l'attentat porté contre son cabinet et son jardin* » qui venaient d'être mis en adjudication.

Il quitta Merlande le 9 septembre 1792. Le 20 brumaire (10 novembre 1793), il se fit représenter, malade, pour exprimer sa soumission à la loi du 13 vendémiaire de la même année. En décembre 1793, toutefois, il dut se présenter à l'ancien couvent Notre-Dame de Périgueux pour y être reclus. C'est là qu'il décéda, l'année suivante, le 15 brumaire an III (3 novembre 1794) à l'âge de cinquante-trois ans.

Quelques feuilles volantes d'état civil, insérées à la suite des registres paroissiaux tenus par les chanceladais à Merlande, portent la signature du maire Sirventon et celles de deux curés constitutionnels de la commune de Chancelade qui assurèrent quelque temps le culte dans l'église du prieuré.

Le prieuré en 1686

L'inventaire du 11 février dont il a été question plus haut nous permet de connaître les différentes pièces du prieuré. Celles qui sont décrites comme meublées occupaient le seul rez-de-chaussée. Une « *chambre* » précédait la cuisine. Il existait trois autres chambres : celle du prieur, celle où couchait, du moins à cette époque, le vicaire auxiliaire et la « *chambre dans la tour qui regarde vers la hale* » ; une grange était attenante à cet ensemble.

La cuisine abritait une table sur tréteaux avec ses deux bancs. L'âtre était pourvu de chenets, crémaillère et poêle. Aucun meuble n'était mentionné qui servît à renfermer les divers ustensiles. Ceux-ci comprenaient : une marmite couverte, des pots avec leurs anses et leurs couvercles, une grande cuiller en fer, une poêle à frire, une broche et sa lèche-frite, une écumoire, une passoire, une « *coustelière avec six meschans cousteaus* », un hachoir, un poêlon sur trépied, un gril, un coffre à sel « *en forme de siège* », des seaux avec leur « *godet de bois* », des lampes et chandeliers, une aiguière, deux salières, des « *chopines* », gobelets, plats, des « *ecuelles à oreilhes* », deux douzaines d'assiettes, douze cuillers, huit fourchettes, une tourtière, un moulin à poivre, etc.

Cette énumération montre qu'il ne se trouvait là rien de superflu ou de luxueux. Les qualifications pour chaque article de « *commun* », « *a demy-usé* », « *a demy neuf* » reviennent sans cesse. Quant au matériau, il s'agissait uniquement de fer ou d'étain.

La lingerie était également commune : huit nappes de « *boueyradis* », quatre de « *grosse estoupe* », une douzaine de serviettes de « *toile prime* », six essuie-mains, quatre torchons de vaisselle, douze draps dont quatre de « *toile prime* » et huit « *destoupe* ».

Le mobilier des chambres était sommaire. Chacune d'elles avait une literie complète avec châlit, paillasse, matelas, couverture et coussin de plus ou moins bonne qualité. Les mieux loties, à savoir celles du prieur et du vicaire avaient des courtines. Celle du vicaire comprenait en outre une table, une paire de chenets ; celle-ci suppose la possibilité de faire du feu dans une cheminée. La chambre du prieur avait un coffre fermant à clef, une table sur tréteaux et quatre chaises. La chambre de l'entrée de la cuisine n'avait qu'une mauvaise couchette avec « *paillasse, couvertes et quissin de balle d'avoine* » ; elle servait surtout de débarras pour une paire de chenêts « *portés de la sacristie* » et deux chaudrons.

La grange était bien fournie : pressoir, quatre cuves dont une carrée et trois rondes ; douze barriques dont dix pleines : sept de premier vin, « *trois de presse dont l'un se boit prezentement* ».

On peut le constater par cet inventaire : le ménage du prieur ne dépassait guère celui où régnaient nos grand-mères.

Passons à l'église. Le chœur était séparé de la nef par un marchepied et des balustres. L'autel-majeur avait son tabernacle et trois gradins garnis de chandeliers « *derein* » et d'un crucifix de même métal. Il était habillé par deux devants d'autel et trois nappes. Lui appartenaient une custode d'argent, un « *Te igitur* », et un vase pour rincer les doigts. Le chœur était orné de six petits tableaux et d'un grand où se voyait une Crucifixion avec la Vierge et saint Jean.

La nef comprenait deux autels. Chacun avait sa nappe et son devant d'autel, deux chandeliers, une croix, un « *canon* ».

Le reste du mobilier consistait en une croix de procession, un confessionnal, une chaire avec son « *devant de razer* », des fonts baptismaux fermés, un grand bénitier et un petit « *destain* », un grand chandelier de fer, un encensoir et sa navette, une clochette.

Le clocher abritait deux cloches.

Les vêtements liturgiques consistaient en quatre aubes, six amicts, deux ceintures, deux surplis, quatre « *vieux bonnets* », cinq chasubles de diverses couleurs avec leur étole et manipule, un pluvial.

Pour la célébration de la messe le prieur disposait de quatre bourses à corporaux et pales, quatre voiles de calice, un missel et un rituel.

Les vases sacrés étaient un calice d'argent, un porté-dieu avec sa bourse et son écharpe, un soleil d'argent. Quatre devants d'autel et dix nappes de tailles diverses permettaient d'orner éventuellement les autels.

La plupart de ces objets pouvaient être renfermés dans une « *table à tiroirs* » sans doute surmontée d'un crucifix et d'une lampe. La sacristie était décorée de quelques tableaux dont un d'entre eux était « *illuminé* ».

La vie quotidienne au prieuré

Pour tenter de mieux connaître comment se déroulait la vie quotidienne du prieur à Merlande nous ne disposons malheureusement que d'une seule source. Il s'agit d'un petit carnet inclus dans la collection communale des BMS de la paroisse Saint-Jean de Merlande ¹⁶.

Pour confectionner ses registres de baptêmes, mariages et sépultures, le prieur Vidal pliait en deux quelques feuilles timbrées, les revêtait d'une couverture en carton et cousait le tout avec du fil par le milieu. Aux quatre coins de la couverture passait un petit lacet de cuir, lequel noué avec celui d'en face assurait la fermeture sinon l'inviolabilité de l'ensemble. Ainsi fut-il fait de 1692 à 1697 inclus. Mais les actes paroissiaux étaient si peu nombreux à cette époque que, parfois, un seul carnet ainsi fabriqué pouvait servir pour deux années consécutives ! Ce fut le cas pour les années 1692 et 1693 puis pour 1696 et 1697. Plus tard, quatre pages ordinaires suffirent pour les inscriptions d'une seule année.

Le carnet qui nous occupe porte sur sa couverture la date de 1694 : quelqu'un a pris soin de noter au crayon qu'il ne contenait pas d'actes paroissiaux, le « vrai » carnet de 1694 figurant à sa place normale dans la collection.

Le carnet commence, en fait, en 1714 comme l'indique la date inscrite en haut à gauche de la première page. A compter de cette année – à moins qu'il n'ait existé d'autres carnets de ce genre aujourd'hui disparus – le P. Vidal consigna dans ces pages des renseignements extrêmement divers dont je vais donner quelque aperçu ¹⁷.

Certains détails concernent le travail saisonnier de la terre dont le prieuré tirait ses fruits et légumes. C'est ainsi que l'on y lit des détails sur les périodes d'ensemencement, de taille de la vigne et de confection des fagots de sarments, l'observation des quartiers de la lune avant toute entreprise, le semis de melons et concombres, le rangement de la « *cosse* » dans le clocher après que les chevaux en aient eu leur part, etc.

La majeure partie de ces notes en écriture très fine et très serrée – le papier était cher – concernent la cuisine. On y trouve des recettes pour faire « *les gâteaux et gauffres, les gâteaux au blé d'Espagne, les gâteaux aux œufs, la tourtière* » etc.

16. A.D.D., BMS La Chapelle-Gonaguet et Dépôt 364.

17. L'édition de ce carnet serait intéressante mais serait fastidieuse ici.

Certaines de ces recettes sont élaborées. Elles indiquent dans le détail comment faire cuire « *l'estouffe* » de viande de bœuf, les œufs frais, comment accommoder des « *escorconelles ou sarcifis* », le « *pilat* », le « *ragout de monjettes* », la purée, la « *fricassée de quartier d'agneau et qui peut convenir au poulet et pigeon* », le « *ventre de veau* », le « *cochon de lait* », la « *débarde de poitrine de veau de lait* », le « *boudin de cochon* », dans lequel il ne fallait pas oublier « *la poudre de duc* », c'est à dire les cinq épices. On y apprend comment faire la « *sauce de canard* », et comment « *degresser une soupe* ».

Que ces recettes culinaires nous donnent l'image d'un aimable épicurien champêtre, c'est évident. Pour être chanoine et même chanoine régulier, on n'en est pas moins homme. Mais la pénitence – légère à supporter quand il s'agit de celle de bouche – avait aussi sa place. Ne lit-on pas une recette de « *soupe à l'oignon ou de raves pour le maigre* » ?

La question qui se pose est la suivante : qui faisait la cuisine au prieuré ? Il n'est parlé nulle part d'une personne du sexe pour cet office alors qu'il est question de « *femmes et de filles* » employées par exemple pour le tri du chanvre après son broyage par les hommes.

On mentionne, en revanche, la présence d'ouvriers ou de valets. Sont relevés – si l'on peut dire – quelques menus : « *en carême pour les ouvriers et valets ils déjeunent de charaïnes et de pain ; ou faute de charaïnes chacun un œuf, et une frottée ; a une heure ou deux après midi, les messieurs mangent leur soupe ; ensuite ou des legumes ou quelque autre petite chose ; pour les valets font collation plus tard, ils ont des legumes ou de la bouillie et le soir tous ont leur soupe ou des pommes ou des œufs ou quelqu'autre chose* ».

Lorsqu'un nouveau valet était embauché par le prieur il était soumis à un apprentissage au cours duquel il devait être formé à divers travaux comme tuer un agneau ou faire le vinaigre, etc.

Tout ce petit monde à demeure ou occasionnel était sous les ordres de l'un d'entre eux sans doute plus âgé ou plus expérimenté pour lequel le prieur avait défini un « *employ du temps pour mon maître valet* :

1° qu'il allume la lampe

2° il aura les cuillers fourchettes en garde

3° un nombre de linges

4° qu'il aye soin des manœuvres

5° qu'il voye ou on met les choses

6° de ma chambre de celle des étrangers

7° quand il y a des étrangers comment se comporter

8° tenir les choses en rang et que rien ne traîne et surtout qu'il aye soin de leglize et de la lampe ».

Nous ne porterons pas sur ce carnet un regard aussi péjoratif que celui de P. Parat sur les livres de raison tenus par des ecclésiastiques perigordins ¹⁸

L'auteur s'étonnait de n'y point trouver de réflexions spirituelles. Il s'agissait ici d'aide-mémoire plus que de journaux.

Le temporel du prieuré

Merlande était le siège d'une seigneurie, nous l'avons dit.

Et, de ce fait, les prieurs y jouissaient des fonctions de justicier. Ils tenaient à leur titre. Certains des prieurs successifs de Merlande faisaient suivre leur signature de « *seigneur haut justicier* ». L'exemple le plus remarquable est celui de Joseph de Martin, écuyer, chanoine de Périgueux, qui dut faire, le 9 mars 1759, au P. Joseph Combes, l'hommage prévu par la tradition d'une paire de gants blancs !

Quelques jours plus tard, le 27 mars, le même chanoine eut à remettre à son seigneur l'aveu et dénombrement des biens qu'il possédait dans la fondalité du prieuré. Nous ne connaissons pas malheureusement la teneur de ces deux actes. Bien que leur résumé figure dans le Répertoire du notaire Soulier, les minutes en ont disparu.

Comme toute justice seigneuriale, celle de Merlande employait un certain nombre d'officiers : procureur, juge, sergent, notaire, *etc.* Ceux-ci étaient souvent les mêmes que ceux de la justice voisine de Chancelade.

Le Répertoire du notaire Soulier contient de même le résumé d'un certain nombre d'opérations effectuées par les prieurs. J'en ai relevé plusieurs entre 1730 et 1739. Il s'agit de contrats de ferme, de vente de terres autour du prieuré et sur La Chapelle-Gonaguet.

Certaines de ces transactions ont échappé à l'oubli total parce qu'elles se trouvaient transcrites intégralement en d'autres fonds. Un exemple suffira. Le 6 octobre 1724, le père Pierre Bonheure, « *prêtre, prieur et seigneur de Merlande* », prend à ferme de la famille Varailhon « *une petite maison deux enclos et une pièce de bois* » le tout situé à la Bocherie, paroisse de Merlande et venant de l'héritage de feu Henry Dupeyrat dit Tintamarre pour cinq ans et neuf livres annuelles. Le prieur a déjà donné dix livres. Il en ajoute dix sept, ce qui le libère pour trois années. L'acte précise que, comme le prieur n'a eu que les châtaignes sur le bien affermé, il en aura tous les fruits la dernière année.

Conclusion

Ce résumé de l'histoire de Saint-Jean de Merlande, aussi rapide que nous avons souhaité le faire pour ne pas lasser le lecteur, nous apporte toutefois des renseignements inédits sur la vie d'un petit prieuré chanceladais, de ses origines à la révolution de 1789 : délimitation de biens avec ceux de son abbaye-mère, par exemple. Puis, après la réforme, reconquête du prieuré-cure, de sa juridiction, *etc.* Enfin un inventaire des lieux et un petit carnet jettent quelque lumière sur la vie des prieurs aux XVII^e et XVIII^e siècles, dans un milieu rural animé.

L'église Saint-Barthélemy¹ de Cunèges

(canton de Sigoulès)

par Florence VACHIA

Le village de Cunèges se situe à quatre kilomètres au nord-ouest de Sigoulès, au sommet d'une colline bordée par la Gardonnette à l'est et par la Besage à l'ouest. L'existence de la paroisse de Cunèges est attestée pour la première fois en 1310². Elle dépendait de la châellenie de Puyguilhem et comprenait 21 feux en 1365³.

1. Selon le vicomte A-J-D. de Gourgues (*Dictionnaire topographique du département de la Dordogne*, Paris, Imprimerie Nationale, 1873, p. 96), le patron est saint Louis alors que le R. P. J. A. Carles (*Les titulaires et les patrons du diocèse de Périgueux-Sarlat*, Bayac, Éditions du Roc de Bourzac, réédition de 1986 à l'identique de l'ouvrage paru en 1884, augmenté d'une biographie de l'auteur, p. 194), donne saint Barthélemy pour patron.

2. Delmas (A.), « Pouillé du diocèse de Sarlat d'après une pancarte de 1340 », *B SHAP*, t. CX, 1983, p. 13 à 31 : la pancarte de 1340 donne la nomenclature de tous les établissements du culte du nouveau diocèse de Sarlat à partir de sa subdivision en archiprêtres. Nous apprenons ainsi qu'en 1340, l'archiprêtre de Gageac dont le siège avait été transféré entre temps à Flaugeac comprenait une cinquantaine de paroisses dont celle de *Quinoga* soit Cunèges. Gourgues, *op. cit.*, p. 96 et 264. Higounet-Nadal (A.), « Un dénombrement des paroisses et des feux de la sénéchaussée de Périgord en 1365 », *Bulletin Philologique et Historique du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques*, Paris, Imprimerie Nationale, 1965, p. 335 à 339. Maubourguet (J.), *Sarlat et le Périgord méridional, tome I, le Périgord méridional des origines à l'an 1370*, étude d'histoire politique et religieuse, thèse de doctorat présentée à la faculté des lettres de Bordeaux, Cahors, 1926, p. 398, 400 et 401 à 403.

3. Higounet-Nadal, *op. cit.*, p. 335 à 339.

L'église actuelle, en forme de croix latine, s'ouvre à l'ouest par un portail surmonté d'un clocher barlong. En plan, elle se compose d'une nef unique rythmée par quatre travées inégales que suggèrent des demi-colonnes disposées de part et d'autre des gouttereaux et que surplombent de fausses voûtes d'ogives aux clés ornées. La quatrième travée de la nef est encadrée de deux chapelles latérales dont l'une est dédiée à la Vierge et l'autre à saint Joseph.

A l'orient se développe le chevet de plan rectangulaire à l'extérieur tandis qu'à l'intérieur, le mur a été transformé en trois pans coupés conférant au chœur un volume légèrement pentagonal.



Façade occidentale

L'aspect de cet édifice a été profondément modifié au milieu du XIX^e siècle. Aujourd'hui, la façade occidentale semble constituer la partie la plus ancienne de l'église. Les six premières assises des murs gouttereaux de la nef sont en cohésion avec la maçonnerie de la façade occidentale, particulièrement du côté sud et appartenaient à l'église originelle, mais au-dessus, la maçonnerie est en rupture. Les murs gouttereaux ont été complètement remontés et aucun élément des structures visibles aujourd'hui n'apportent de possibilité de datation. L'oculus du chevet, très repris, ne nous indique pas s'il appartient à la même campagne de construction que la façade occidentale et nous ignorons donc si l'église s'étendait jusqu'à son extrémité orientale actuelle.

Quant à l'intérieur de l'édifice, voûté de briques et entièrement crépi, il ne présente qu'un maigre intérêt ; c'est pourquoi nous cantonnerons notre analyse à la façade occidentale.

La façade occidentale et le clocher

Le portail se compose d'un arc plein-cintre à ressauts, formé de cinq rouleaux, le premier étant surmonté d'un rouleau d'archivolte. Les quatre premiers rouleaux retombent respectivement de chaque côté sur un quart de colonne et deux colonnes cylindriques par l'intermédiaire d'un tailloir

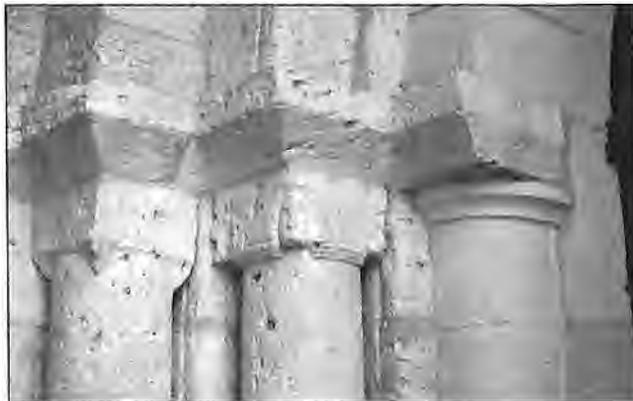
chanfreiné. Le dernier rouleau retombe sur une imposte chanfreinée qui prolonge les tailloirs en retour sur la façade. De part et d'autre du portail, les chapiteaux portés par les colonnes sont identiques.

Le premier est orné d'un cavet surmonté d'une bande, le second de têtes humaines sur les trois angles visibles (l'angle caché n'ayant pas été sculpté, il ne s'agit pas d'un remploi) et enfin le dernier d'un chapiteau cubique simplement épannelé.

Les fûts de la seconde et de la troisième colonne situées à droite du portail sont ornés de deux fines baguettes sur le quart supérieur de leur hauteur. Une porte double en bois surmontée d'un châssis de tympan ferme ce portail ébrasé qui pourrait remonter au XIII^e siècle 4.



Portail occidental



Partie gauche du portail

4. Boisserie de Masmontet, *Monographie du canton de Sigoulès*, Éditions Christophe Lafont, 1985, p. 5. Cet auteur relève d'autre part la mention *Cunea* au XIII^e siècle.

Il est couronné par un clocher de plan barlong sans doute plus tardif, peut-être érigé à la fin du XV^e siècle voire au début du XVI^e siècle. Sous le toit à quatre pans avec coyaux et génoise s'ouvrent deux baies campanaires jumelles en arc plein cintre ⁵. Ce type de clocher n'est pas rare dans le canton de Sigoulès. Les églises de Flaageac, Lestignac, Mescoulès et Sigoulès sont dominées par des clochers similaires, qui se retrouvent par ailleurs dans tout le Sud Bergeracois (cantons d'Eymet et d'Issigeac). Les faces nord et sud sont percées d'une baie rectangulaire présentant le même type d'abat-son que les baies campanaires. L'accès à la chambre de cloche s'effectue par un escalier à vis dans œuvre dont le départ se trouve à environ 3,50 mètres du sol. L'embrasure de la porte donnant accès à cet escalier a été en partie obstruée lorsque ont été lancées les voûtes d'ogives tardives.

Bien que le portail situé au-dessous soit légèrement orné, ce clocher confère à l'église de Cunèges un aspect austère.

Les restaurations

Tout d'abord, les archives nous indiquent que l'église a été réparée au XVII^e siècle ⁶, puis en 1810, 1819 et 1829 ⁷. Nous savons d'autre part qu'en 1846, la toiture, la charpente, les lambris et les murs étaient dans un état déplorable ⁸.

A partir de 1853, l'église fut complètement revoutée en brique et en plâtre. Les ogives reposent sur des colonnes s'élevant à 3 mètres au-dessus du sol de l'église. L'intérieur de la voûte fut enduit de deux couches de plâtre ⁹. Les murs ont également été crépis à l'intérieur et à l'extérieur. Pour terminer, on remplaça entièrement la couverture, la charpente, le carrelage, la menuiserie et les vitres ¹⁰. C'est probablement à cette époque que nous pouvons attribuer la forme du chevet et le percement des huit baies qui éclairent l'édifice. Les deux chapelles latérales ainsi que la sacristie accolée au mur oriental du chevet ont pu être construites au cours de cette campagne de travaux.

5. Costisella (E. abbé) et al., *Notes historiques sur la région de Sigoulès*, Pomport, 1988, p. 56. La cloche date de 1771.

6. Archives départementales de la Dordogne (A.D.D.), V 100.

7. A.D.D., V 7, V 30 et V 107.

8. A.D.D., V 99 et V 100.

9. A.D.D., 12 O 175, Cahier des charges de conditions relativement à la voûte de l'église de Cunèges, 25 mai 1854.

10. A.D.D., 12 O 175, Devis estimatif des ouvrages à faire à l'église de Cunèges, 24 juin 1853.



L'église vue du chevet

Le cimetière, qui jadis entourait l'église, a été transféré à l'extérieur du bourg de Cunèges au cours de l'année 1932 ¹¹. Deux ans plus tard, fut scellée une croix qui s'érige toujours sur le toit du clocher. Ce toit, qui porte pratiquement tous ses épis de faîtage, a été réaménagé en 1984 ¹².

Enfin, les chapiteaux du côté droit du portail, tellement rongés par le temps que la sculpture n'était plus discernable, ont été déposés en 1993 puis remplacés par des copies réalisées par le sculpteur André Bonhomme. En 1994, les travaux se sont poursuivis : l'oculus oriental et la partie supérieure des murs des chapelles latérales ont été dégagés de leurs enduits, laissant apparaître une baie murée sur le mur est de la chapelle nord.

11. A.D.D., 12 O 175, Achat d'une parcelle de terrain par la commune de Cunèges : adjudication.

12. Costisella, *op. cit.*, p. 56.

Il nous reste à signaler dans cette église la présence d'une très belle statue de bois polychrome en demi-bosse représentant une Vierge de douleur. Elle daterait du XVII^e siècle, voire même du XVI^e siècle. Il s'agit d'un thème souvent traité en Espagne, mais ici, aucune influence espagnole n'est perceptible dans la représentation, très sobre. Elle est classée aux Monuments historiques depuis le 18 mai 1961 ¹³.



Vierge de douleur

F.V.

N.B. : les photographies ont été prises en avril 2002.

13. Renseignements fournis par notre collègue M^{me} D. Mouillac, C.A.O.A. de la Dordogne.

L'église Saint-Pierre de Couture

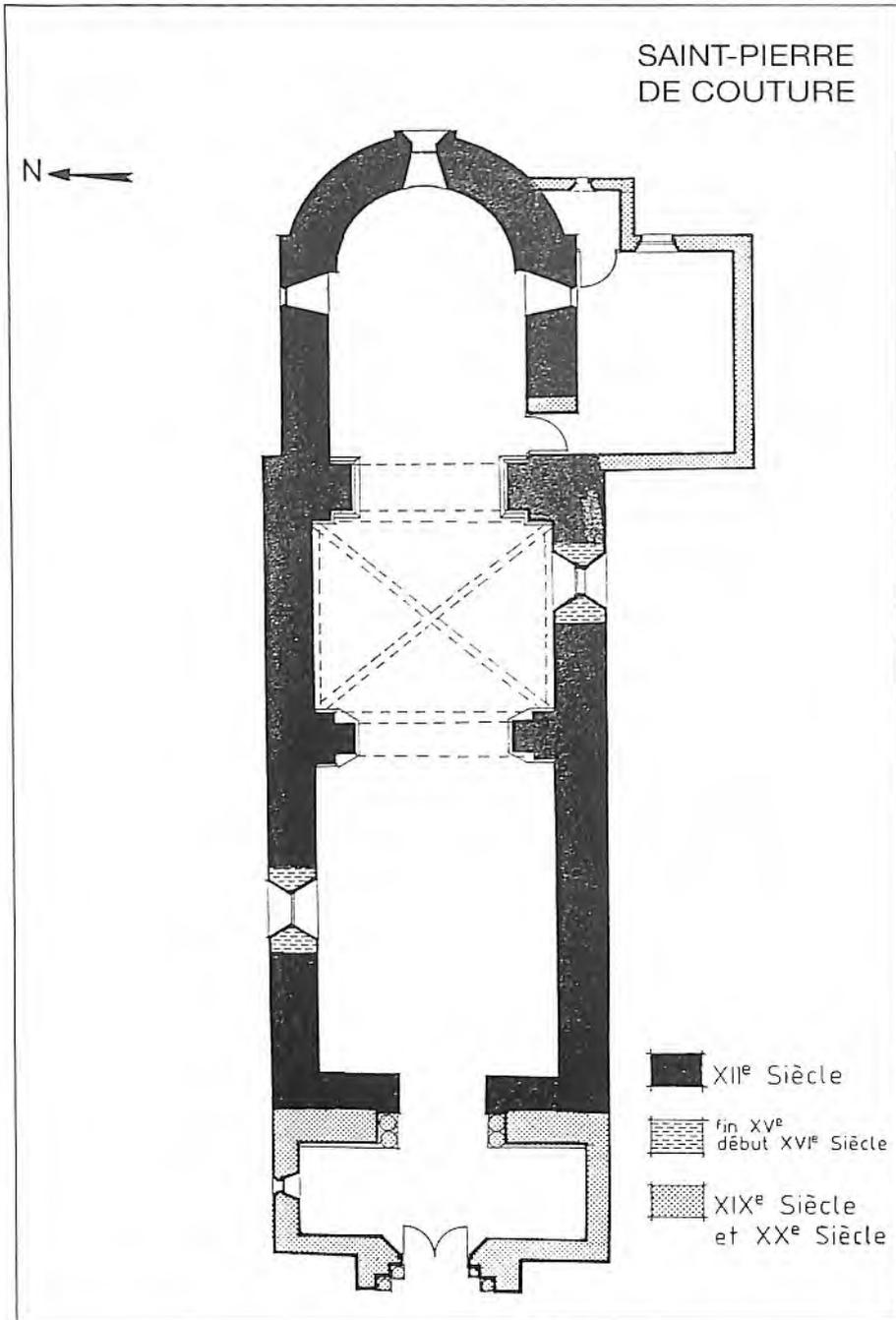
(Monestier, canton de Sigoulès)

par Florence VACHIA

Le hameau de Couture est situé aux confins sud-ouest du département de la Dordogne, à quelques kilomètres des départements de la Gironde et du Lot-et-Garonne. Son nom serait dérivé du latin *cultura*, indiquant un lieu défriché et mis en culture peut-être dès le temps des Romains ¹.

Son église, en très grande partie romane, semble avoir subi des transformations au moins à deux périodes : probablement à l'époque gothique puis au XIX^e siècle. Le plan de l'édifice paraît simple : il se compose d'un chevet voûté d'un berceau en plein cintre terminé par une abside voûtée en cul-de-four, et d'un vaisseau unique de deux travées inégales. La première travée de la nef, oblongue, est voûtée d'un berceau en plein cintre, la seconde, approximativement carrée, soutient une croisée d'ogives. La nef est précédée à l'ouest par un petit vestibule supportant le clocher. Enfin, contre le mur sud du chevet se greffe une sacristie.

1. Boiserie de Masmontet, *Monographie du canton de Sigoulès*, Editions Christophe Lafont, p. 32 et 33.



Cette église est citée « *ecclesia quae dicitur de Couturas* » en 1086 lorsque l'évêque de Périgueux, Renaud de Thiviers, la remet à Sainte-Marie de Saintes et à Saint-Silvain de Lamonzie sur le conseil d'Etienne de Labrea, archiprêtre de Gageac ².

La construction romane

Le chevet est éclairé par trois baies romanes en arc plein cintre disposées symétriquement, symboles de la trinité. La baie percée dans le mur nord est au droit de celle située du côté sud ; cette dernière n'éclaire plus le chœur car elle donne aujourd'hui sur la sacristie. La baie axiale s'ouvre à l'extérieur dans un contrefort plat qui s'interrompt à la naissance de l'arc de la baie. Il est possible qu'il s'élevait jadis sur toute la hauteur du mur : une trace de reprise à l'aplomb de la baie pourrait confirmer cette hypothèse, mais elle n'est pas déterminante. Dans les deux cas, le percement d'un contrefort reste en soi un procédé architectural illogique. L'ouverture d'une baie dans un contrefort risque en effet de diminuer son rôle de soutien. Il en existe pourtant de nombreux exemples à l'époque romane ; nous en trouvons au moins deux à peu près similaires sur les églises de Thénac et de Sainte-Croix, toutes proches ³.



L'église Saint-Pierre de Couture vue du côté sud

2. Marsac (M.), « Le prieuré des bénédictines de Saintes à Saint-Silvain en Périgord », *B SHAP*, t. CII, 1976, p. 186. Gourgues (A.-J.-D., vicomte de), *Dictionnaire topographique du département de la Dordogne*, Paris, Imprimerie Nationale, 1873, p. 121. Grasillier (T.), *Cartulaire de l'abbaye royale de Notre-Dame de Saintes de l'ordre de Saint-Benoît*, Niort, Cartulaires inédits de la Saintonge, II, 1871, n° CLXXX. L'église de Couture est restée aux mains de l'abbesse de Saintes jusqu'à la Révolution.

3. A l'église de Ribagnac, les baies percées dans les contreforts de la nef sont bien plus étroites.

Un ressaut vertical marque le passage de l'abside à la partie droite du chevet, comme à l'église de Monbos. Les dimensions de l'hémicycle étaient souvent réduites à l'époque romane afin de diminuer la portée du cul-de-four et d'éviter l'écartement des murs. La voûte en berceau plein cintre recouverte d'un décor de faux joints est soulignée, comme le cul-de-four, par une corniche chanfreinée.

Le passage du chevet à la nef, qui est sensiblement plus large, se matérialise de part et d'autre de l'édifice par un nouveau ressaut vertical. A l'intérieur, quatre piliers massifs sur dossier encadrent la travée orientale de la nef. Les deux piliers orientaux signalent l'entrée du chœur et portent l'arc triomphal en plein cintre à double rouleau. Des impostes chanfreinées qui poursuivent la corniche se profilant au-dessous des voûtes du chœur couronnent ces piliers. Les impostes des pilastres adossés soutenant l'arc triomphal ont disparu lorsque ont été aménagées des niches accueillant des statues. Les piles, posées sur de hauts socles différents à l'est et à l'ouest, portent des arcs doubleaux à double rouleaux et des arcs formerets en plein cintre. Face à ce type de supports, on ne peut s'empêcher d'imaginer que cette travée carrée supportait à l'origine une coupole sur pendentifs. La calotte de la coupole aurait été remplacée plus tard par une voûte sur croisée d'ogives. De la même manière, un clocher carré aurait pu s'élever au-dessus du dôme comme à l'église de Thénac. Cependant, s'il y a eu une coupole et un clocher, ils auraient logiquement dû être contrebutés sur les flancs nord et sud par quatre gros contreforts. Pourtant, les gouttereaux ne sont aucunement épaulés. Une trace de reprise visible sur la partie supérieure du mur sud pourrait correspondre à l'arrachement d'un éventuel contrefort, mais ailleurs, les murs présentent des assises régulières et intactes. Soit la coupole et le clocher n'ont jamais existé suite à un changement de parti, soit cette travée a été complètement remontée.

Une porte en arc plein-cintre d'époque romane s'ouvrait jadis dans le mur sud mais a été murée. Elle est visible aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'édifice et devait permettre l'accès au cimetière depuis la nef. Aujourd'hui, le cimetière n'occupe plus que les côtés nord et est de l'église. A gauche de la porte, une petite niche semi-circulaire a été aménagée.

La seconde travée de la nef était autrefois éclairée de part et d'autre par deux hautes baies romanes en arc plein cintre. Elles ont été murées et seules leurs bases sont aujourd'hui visibles. La partie supérieure d'un arc se devine à l'extérieur, sur le gouttereau nord mais plus aucune trace n'est visible sur le mur opposé. La voûte en berceau, décorée de faux joints comme celle du chevet, n'est pas d'origine car les baies romanes se seraient trouvées sur les sommiers de celle-ci. Comme dans le chœur, une corniche chanfreinée souligne la naissance de cette voûte tardive. Puisqu'il n'y a aucune trace de contrefort sur les gouttereaux nord et sud, nous pouvons supposer que cette travée était couverte d'une charpente à l'époque romane. Nous connaissons

l'extension qu'avait jadis la nef vers l'ouest car les angles intérieurs de l'ancienne façade occidentale ont été conservés. Par contre, il ne reste plus rien de la façade romane et nous ignorons comment elle se présentait. La nef fut en effet allongée à l'ouest par une travée barlongue servant de base au clocher.

Les transformations tardives

Un ou deux siècles plus tard, l'hypothétique coupole, voire le clocher, s'étaient peut-être déjà effondrés ou du moins démolis car une voûte sur croisée d'ogives fut lancée au dessus de la travée carrée de la nef. La clé de cette voûte est ornée de l'agneau mystique (*Agnus Dei*) symbolisant l'image du sauveur d'après l'Apocalypse⁴. La totalité du voûtement (ogives et clé comprises) étant recouverte de peinture, il est difficile de savoir s'il date véritablement de l'époque gothique ou s'il a été réalisé au XIX^e siècle. Les ogives retombent en pénétration dans les angles d'hypothétiques pendentifs et au-dessus des impostes, ainsi, elles ne rejoignent pas vraiment les doubleaux ni les formerets. Ce type de voûte étant très particulier, nous pouvons nous demander s'il a pu exister dès l'époque gothique, ou s'il faut envisager une datation plus tardive, comme pour le berceau de la nef. Le fait que cette voûte ne soit confortée par aucun contrefort pourrait signifier qu'elle est construite en briques.

Une baie en arc brisé fut ouverte dans le mur sud de cette travée et une baie identique fut percée dans le gouttereau nord de la nef, dont l'arc déborde largement sur la voûte en berceau. A l'extérieur, cette baie est entourée de quatre orifices dont nous ignorons l'origine et la fonction ; le parement du mur montre une différence d'épaisseur autour de cette baie. Boisserie de Masmontet signale que l'église tombait en ruines depuis la Révolution⁵.

Les constructions des XIX^e et XX^e siècles

Les restaurations et adjonctions des XIX^e et XX^e siècles ont profondément modifié l'aspect de l'église de Couture.

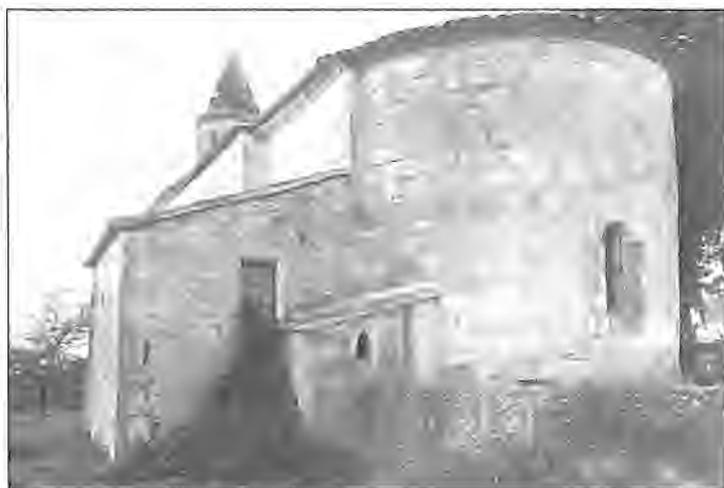
La façade occidentale de l'église a été largement ouverte lorsque le clocher-porche de plan barlong fut bâti en 1906, en avant de l'ancien portail. Un large arc de décharge en plein cintre soutenu de chaque côté par deux colonnes jumelées s'ouvre sur la nef. La famille de Monicourt⁶ aurait financé

4. Neufville (J. Dom) et Vöguen (M. Dom de), *Glossaire des termes techniques*, 3^e édition revue et corrigée par R. Oursel, Zodiaque, ateliers de La Pierre-Qui-Vire, 1988, p. 33.

5. Boisserie de Masmontet, *op. cit.*, p. 32 et 33.

6. A.D.D., 2 J 1135 : une restauration générale aurait été effectuée aux alentours de 1900 par l'architecte Reynal. La construction du clocher-porche appartient probablement à cette campagne de restauration.

ce nouveau clocher ainsi que la peinture ornant le cul-de-four ⁷. Nous savons qu'au début du XX^e siècle, la couverture était sur le point de s'effondrer et un devis estimatif datant du mois de novembre 1910 fait état des travaux pour sa restauration en vieilles tuiles creuses ⁸. Bien entendu, cette toiture semble avoir été restaurée à nouveau depuis. La travée oblongue de la nef a probablement été revoûtée en berceau au début du XX^e siècle. De plus, une sacristie attenante au mur sud du chevet a été ajoutée et une porte fut percée dans le mur méridional du chevet. A l'est de la sacristie, et communiquant avec elle, s'adosse encore une minuscule construction.



L'église Saint-Pierre de Couture, vue du sud-est, l'abside et la sacristie

Nous savons que la petite église de Couture est mentionnée en 1086 dans le cartulaire de l'abbaye royale de Saintes. Cependant, il semble que les parties romanes qui subsistent de l'édifice que nous connaissons appartiennent plus vraisemblablement au XII^e siècle qu'au XI^e siècle. Peut-être l'église visible actuellement a-t-elle remplacé l'église, plus ancienne, citée en 1086 dans le cartulaire.

Hélas, comme pour la plupart de nos petites églises de campagne, seuls des critères stylistiques peuvent nous permettre d'étayer une datation, face à l'absence d'autres sources.

F.V.

7. Arch. dép. Dordogne, V 186.

8. Arch. dép. Dordogne, 12 0 309, Extrait du registre des délibérations du conseil municipal de Monestier, 24 novembre 1910. Devis estimatif, 25 novembre 1910.

Conflits entre les abbayes de Cadouin et de Faise au milieu du XVII^e siècle

par Marcel BERTHIER

Guillaume d'Aquitaine était mort à la fin d'avril 1137 au cours d'un pèlerinage à Compostelle. Quelques semaines plus tard, le 25 juillet, sa fille Aliénor épousait le dauphin Louis, le fils du roi de France Louis VI qui allait mourir le 1^{er} août de la même année.

C'est pendant cet été de 1137, dans le cloître de la cathédrale Saint-André de Bordeaux, que l'archevêque Geoffroy de Louroux ¹ et l'abbé de Cadouin, Géraud de Cussac ², reçurent la donation faite par Pierre de Castillon en présence des évêques de Saintes, d'Angoulême et de Périgueux : "Moi, Pierre, vicomte de Castillon, j'ai donné à Dieu et à la bienheureuse Vierge Marie et à l'église de Cadouin, pour le salut de mon âme et de mes parents, un lieu dans la forêt de Faise ³, pour y ériger une abbaye."

Le premier abbé de la nouvelle abbaye fut un moine de Cadouin, Raymond, ou Ramnulphe, fils de Boson III de Grignols, qui la gouverna jusqu'en 1170. Pierre qui lui succéda obtint une bulle du pape Alexandre III plaçant l'abbaye sous sa protection. Pendant plus de trois siècles, malgré la

1. Geoffroy de Louroux dit Babion, ancien écolâtre d'Angers, était l'ami de saint Bernard. Il avait pris parti contre Anaclét et succéda à Gérard sur le siège de Bordeaux en 1136.

2. Géraud de Cussac fut après Henri et Hélié le troisième abbé de Cadouin.

3. Faise se trouvait dans la paroisse de Lussac, entre Libourne et Coutras, à l'est de Saint-Denis-de-Piles.

guerre de Cent Ans, l'abbaye va se développer normalement mais la commende et les guerres de Religion vont remettre en question ce bel élan.

En 1606, lorsque le cardinal François de Sourdis ⁴, archevêque de Bordeaux, vient visiter Faise, il n'y trouve que cinq moines "dont l'un entendait médiocrement le latin et les autres étaient incapables même de lire le bréviaire" (*Arch. hist. Gironde*, t. XLIX, p. 236). L'histoire de Faise désormais va se limiter à celle de ses abbés ou prieurs. Elle ne manquera pas pourtant d'être parfois agitée.

En 1649 un conflit va surgir entre l'abbé commendataire, Raymond de Martin, aumônier du roi, et le prieur claustral Dom Antoine Lhoste. Il ne s'agit cependant que d'une affaire mineure : la célébration à Vayres le jour des Rameaux d'un office solennel par un moine de l'abbaye à laquelle Dom Lhoste se refusa faute de moine disponible à Faise. Cela révèle les mauvaises relations qui existaient entre l'abbé commendataire et le prieur.

Malheureusement les rapports entre Faise et son abbaye-mère de Cadouin étaient tendus eux aussi. C'est que, depuis 1643, l'abbé Jacques des Aigues avait fait adhérer Cadouin à l'Étroite Observance alors que Faise s'y refusait. En 1652, l'arrivée de Joseph de Secondat de Montesquieu ⁵ sur le siège abbatial de Cadouin n'améliora pas la situation, d'autant moins qu'Antoine Lhoste devint vicaire général de la Commune Observance en Aquitaine tout en restant prieur de Faise.

En août 1659, Louis d'Arrodes, qui était abbé de Fonguilhem en Bazadais et tenant convaincu de l'Étroite Observance, permuta avec Joseph de Montesquieu et devint abbé régulier de Cadouin. L'année suivante, il fut nommé vicaire général de l'Étroite Observance pour la province ecclésiastique de Bordeaux. On imagine sans peine la rivalité qui s'instaura entre lui et Dom Lhoste, rivalité qui opposait bien souvent vicaire général, visiteurs, abbés réguliers et prieurs claustraux.

En 1611, Louis d'Arrodes en tant que père-immédiat et vicaire général voulut nommer un moine de Fontguilhem, Mathieu Dubourg, comme prieur de Faise à la place d'Antoine Lhoste mais il se heurta à l'opposition résolue des quatre moines profès de Faise ⁶ qui n'avaient pas été consultés. Conformément aux Constitutions de l'Ordre, ceux-ci avaient raison, mais ils eurent le tort de saisir la justice royale pour contester le droit de l'abbé de Cadouin, père-immédiat de Faise. Comme Dom Lhoste était en conflit permanent avec son abbé commendataire, Louis d'Arrodes eut beau jeu d'obtenir son remplacement par Mathieu Dubourg. Après cet épisode pénible, Raymond de Martin mourut en janvier 1662 et Louis d'Arrodes le 2 avril 1666.

4. François de Sourdis, né en 1575 de François et d'Isabeau Babou de la Bourdaisière, cardinal en 1598, mourut en 1628 ; son frère Henri, évêque de Maillezais, abbé commendataire de Cadouin, lui succéda et mourut en 1645. Ils étaient les cousins germains du maréchal d'Estrées et de ses sœurs (Gabrielle, Diane, Angélique) ainsi que les neveux de l'abbesse du Perray aux Nonnains en Anjou.

5. Il était l'oncle de l'auteur de *L'esprit des lois*. Il était très jeune lorsqu'il devint abbé commendataire de Cadouin.

6. Il s'agissait de Bernard Larue, Jean Bourelli, Pierre Gérardin, moines de chœur et de Jean Castéra, convers.

Dom Pierre Mary devint abbé de Cadouin dès le 16 avril, après avoir été prieur de Barbeau dans le Brie. Le 4 septembre de cette même année 1666, Joseph de Montesquieu devint abbé commendataire de Faise. Il semble que ce soit à cette époque ou peu après que l'abbaye de Faise ait sollicité son admission dans l'Étroite Observance. Pour satisfaire à cette requête, Dom Pierre Mary délégua un commissaire chargé d'en exposer les conditions et d'instruire les moines. La démarche échoua, semble-t-il, puisque les *Archives historiques de la Gironde* (année 1908, pp. 162-222) conservent dans le fonds de maître Lucas, notaire à Saint-Denis-de-Piles (minutes de Vachier), un texte du 13 juin 1669 rédigé comme suit :

“Dom Bernard Larue, religieux, prêtre, profès et cellérier de l'abbaye de Faise, faisant tant en son nom que pour les Révérends Pères Dom Antoine Lhoste cy-devant prieur au dit Faise et vicaire général de la province. Dom Jean Bouzelli, Dom Pierre Gérardin, religieux, prêtres et profès et frère Jean Castéra, religieux convers, profès de l'abbaye de Faise, dont il a plein pouvoir, avait par une requête présentée à Monsieur le Très Révérend Abbé de Cadouin, père et supérieur immédiat du dit Faise, demandé que fut introduite dans l'abbaye de l'Étroite Observance de la règle de saint Benoît. Les religieux pensaient, par ce moyen, faire leur salut avec plus de facilité et vivre en paix et en tranquillité. Au contraire, ils n'ont pas trouvé chez les religieux de cette observance le véritable et sérieux esprit de la religion comme ils l'avaient supposé lorsqu'ils avaient fait cette demande. Ils y ont trouvé des choses importantes contraires à l'esprit de l'Ordre, à la paix et à l'union religieuses, même au bien de leur maison et craignent pour l'avenir s'ils s'engageaient dans cette Étroite Observance. Ils repoussent de leur abbaye l'établissement de cette réforme et déclarent vouloir vivre conformément au Bref de sa Sainteté, confirmé par le dernier Chapitre général, somment le Révérend abbé de Cadouin de leur retirer le commissaire général qu'il leur a donné pour l'établissement de l'Étroite Observance et leur donner un supérieur de leur forme de vie qu'il ne vienne à Faise pour le noviciat que des religieux qui voudront vivre selon le Bref du Saint-Père. Faute de quoi : ils se pourvoiront devant leurs supérieurs à qui la connaissance en appartiendra.”

On remarque dans ce texte l'absence de la mention du nom du prieur. Dom Mathieu Dubourg était-il décédé ou avait-il refusé de s'associer à la démarche de ses confrères ? Nous l'ignorons. Cependant, Dom Antoine Lhoste est toujours présent à Faise. Nous connaissons aussi Dom Bernard Larue, le cellérier : il était venu à Cadouin pour la fête de la Nativité de Notre-Dame, le 8 septembre 1668, et s'était inscrit dans la confrérie du Saint Suaire⁷. Jean Bourelli, Pierre Gérardin et Jean Castéra ne nous sont pas connus. On

7. Cf. Louis Grillon, « Un registre d'inscriptions de la confrérie du Saint Suaire de l'abbaye de Cadouin », *Actes du 1^{er} colloque de Cadouin 1994*.

doit supposer que Dom Pierre Mary ne cherche pas à imposer son autorité : ce n'était ni dans ses habitudes ni dans son caractère ⁸.

Toutefois, en 1670, aucun des religieux cités un an plus tôt à Faise n'y est plus présent. Le prieur est Jean de Montaigne, c'est Baptiste Lesca, profès de Cadouin où il fut sacristain en 1664-66, qui est sous prieur. Le syndic est un certain Boliset ou plus probablement Boysset (Boisset) qui était à Cadouin en mai 1669 où il s'inscrivit dans la Confrérie du Saint Suaire. Antoine Rey est moine à Faise mais nous ne savons rien de lui. Un an plus tard, en 1671, ces quatre moines sont toujours à Faise mais on trouve en plus un frère convers, Joseph Rioutet, et on constate le retour de Bernard Larue, celui-là même qui présenta la requête du 13 juin 1669. Dès lors la paix revint à Faise et les relations avec Cadouin devinrent plus harmonieuses.

En 1673, l'abbé commendataire Joseph de Montesquieu signa un accord avec les moines sur la répartition des revenus du temporel : un tiers environ revenait à l'abbé qui recevait en toute propriété comme logis abbatial le château de la Tour de Ségur ; un deuxième tiers des revenus était affecté aux moines ; le solde devait être affecté aux charges et à l'entretien des immeubles. Dom Pierre Mary contresigna cet accord en tant que père-immédiat.

L'année suivante, l'abbé de Montesquieu loua aux moines pour six ans le revenu de la mense abbatiale contre un loyer annuel de 3 900 livres, ce qui était très modéré. Les chapitres généraux de 1683 et 1686 mettront en relief le rôle éminent de Dom Pierre Mary au sein de l'Étroite Observance dont il fut définitif. Dernier abbé régulier de Cadouin, il mourra en 1696, le 5 mars. Joseph de Montesquieu résignera en 1724 en faveur de son neveu Charles et mourra en 1726 à plus de 80 ans.

Rien ne viendra plus réveiller les conflits entre Cadouin et Faise mais la Révolution, un siècle plus tard, fera disparaître la vie monastique dans l'une et dans l'autre abbaye.

Les rivalités qui avaient agité la seconde moitié du XVII^e siècle montrent bien la difficulté d'introduire des réformes contre la volonté des individus et on comprend mieux dès lors le relatif échec de l'instauration d'une Étroite Observance aussi bien dans l'Ordre de Cîteaux que dans celui de Cluny. La congrégation de Saint-Maur, bien que de création récente, connut elle aussi de grandes difficultés à la suite de la publication de la bulle *Unigenitus* et des appels au concile qu'elle suscita.

S'ajoutèrent à tout cela les interventions malheureuses du pouvoir royal et des prélats gallicans. Les moines ne comprirent que lorsqu'il fut trop tard à quel point ils étaient contestés et parfois détestés par la population.

M.B.

8. Cf. Louis Grillon, « Un abbé de Cadouin méconnu Dom Pierre Mary (?-1696) » in *Mélanges à la mémoire du Père Anselme Dimier*, vol. 3, Pupillin, 1984.

Les églises de Trémolat vues par Léo Drouyn (19 septembre 1846)

par Marcel BERTHIER

Lorsque Launus, abbé de Saint-Cybard d'Angoulême devint évêque d'Angoulême, il sollicita de Charles le Chauve la confirmation des possessions de son évêché et de son abbaye. Charles le Chauve fit droit à sa requête par un diplôme daté du 6 septembre 852 et rédigé par Barthélemy. Ce diplôme reproduit dans le cartulaire de Saint-Cybard édité par P. Lefranc en 1930 mentionne Trémolat :

« *Tomolatium super Dordoniam, in quo est basilica in honore beati Dei genitricis Marie* ».

Ainsi, il y avait à Trémolat dans la première moitié du IX^e siècle une église dédiée à la Vierge Marie, mère de Dieu.

C'est de cette église que subsistent les piliers que l'on peut voir encore, au nord et au sud, à la jonction de la nef et du transept et que Pierre Dubourg-Noves a soigneusement décrit dans une communication à la 137^e session (1979) du Congrès archéologique de France.

Détruite par les Normands, sans doute vers 860, l'église primitive fut reconstruite vers le milieu du XII^e siècle et voûtée d'une file de coupes.

Au début de la guerre de Cent Ans, le prieuré de Trémolat fut transformé en prévôté c'est-à-dire qu'il n'y avait plus de moines pour y vivre en permanence mais seulement un prévôt nommé par l'abbé de Saint-Cybard

d'Angoulême et qui avait la charge, tant au spirituel qu'au temporel, du domaine monastique.

Au XVI^e siècle, on constate que les prévôts commendataires ne résident plus à Trémolat. Le « soin des âmes » est alors confié à un vicaire perpétuel nommé par eux dans chacune des deux paroisses de Trémolat, Saint-Hilaire, sur la rive gauche de la Rège, et Saint-Nicolas érigée dans le croisillon sud du transept de l'église monastique, sur la rive droite de la Rège.

En 1790, la Révolution supprima le monastère, l'église monastique devint paroissiale sous le vocable de Saint-Nicolas et l'église Saint-Hilaire fut abandonnée.

Les lois de séparation des Eglises et de l'Etat en 1905, attribuèrent à la commune de Trémolat la propriété de l'église Saint-Nicolas qui, en 1913, fut classée Monument historique.

Ce n'est qu'en 1955 que la façade occidentale de l'église Saint-Hilaire fut inscrite à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques.

Grâce à divers documents d'archives nous savons que de nombreux et importants travaux furent nécessaires pour entretenir ou restaurer les deux églises de Trémolat dès le XVII^e siècle et particulièrement en 1820, 1845, de 1913 à 1936, 1974 et à la fin du XX^e siècle.

Les seules sources disponibles pour étudier l'architecture de l'église Saint-Nicolas de Trémolat sont, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, des textes écrits dont l'authenticité est parfois incertaine et, ici ou là, un plan malhabile à une échelle inconnue.

Pourtant il existait une autre source depuis 1846 : les dessins de Léo Drouyn conservés par la Société historique et archéologique du Périgord à laquelle il en avait fait don à sa mort en 1896.

Parmi ces dessins quatre concernent Trémolat. Ce sont :

- Le portail de l'église Saint-Hilaire de Trémolat (Iconothèque SHAP / Léo Drouyn n° 69.0 ; Figure n° 223 de B. et G. Delluc : *Léo Drouyn en Dordogne 1845-1851*, p. 226)

- Plan coté de l'église de Trémolat (Saint-Nicolas) (Référence n° 69-1, figure n° 222, p. 226)

- Vue de l'intérieur de l'église de Trémolat (Saint-Nicolas) (Référence n° 69-1 bis, figure n° 224, p. 227)

- Vue de la place de l'église de Trémolat (Saint-Nicolas) (Référence n° 69-2, figure n° 221, p. 226)

Ces dessins exécutés à la chambre claire sont datés par l'auteur du 19 septembre 1846.

Le quatrième dessin est d'une grande importance car, jusqu'à sa publication dans l'ouvrage de B. et G. Delluc en mai 2001, on ignorait ce qu'avait été la place de l'église avant la construction des écoles et de la mairie en 1887. Tout juste savait-on que les maisons qui s'y trouvaient

avaient été détruites par un incendie en 1885. Mais personne ne savait ce qu'étaient réellement ces maisons.

Il est évident que, dans son dessin, Léo Drouyn leur a donné une place éminente alors que la face nord du clocher de l'église n'est là que pour servir de repère, dénuée qu'elle apparaît d'intérêt architectural.

Il a semblé intéressant de comparer le dessin de Léo Drouyn avec une photographie prise, au printemps 2001, à peu près à l'endroit où se trouvait le dessinateur (cf. figures 1 et 2).

La comparaison des deux documents se révèle très instructive. Dans les deux cas la vue est prise du nord, très légèrement nord-nord-est (repère n° 1).

La toiture de la nef, refaite en 1820, l'a été de nouveau très récemment (n° 2).

On peut voir (n° 3) la trace d'une reprise dans la construction du XII^e siècle entre la nef et le clocher.

La trace d'une pile de l'église primitive est toujours visible (n° 4).

Le clocher a été restauré en décembre 1928, c'est probablement à cette époque que furent aménagées les lucarnes à l'est, au sud et au nord que l'on voit sur la photographie mais non sur le dessin (n° 5).

L'ouverture (n° 6) que l'on voit sur le dessin n'existe plus.

Le tilleul (n° 7) existe toujours.

Le mur (n° 8) est celui de la maison qui en 1886 appartenait à Jean dit Gardillou. Lors de la construction de la route de Mauzac elle ne laissait qu'un accès de 2 mètres. La parcelle n° 506 de 65 centiares fut acquise par la commune le 29 mai 1887 pour 2 000 francs et la maison fut démolie pour aménager le carrefour.

Le calvaire qui figure sur le dessin (n° 9) a été déplacé de quelques mètres lors de la construction de la mairie (cf. figure 3). Il est maintenant (2003) transféré à l'entrée de la route de Sainte-Alvère près du mur nord de la nef de l'église.

La maison (n° 10) qui appartenait à Antoine Pichot fut détruite par un incendie en 1885. Le 15 mars 1885 le conseil municipal décida de se porter acquéreur du terrain et des propriétés voisines (parcelles n° 518, 519, 520, 521, 522 et 575) appartenant outre Pichot à Armand Labrie, Pierre Delfour, Pierre Delteil et héritiers Fressange pour y construire la mairie et les écoles.

Le 7 février 1887 cette acquisition fut déclarée d'utilité publique et dix jours plus tard la première pierre fut posée à l'angle nord-est du deuxième socle du pavillon nord.

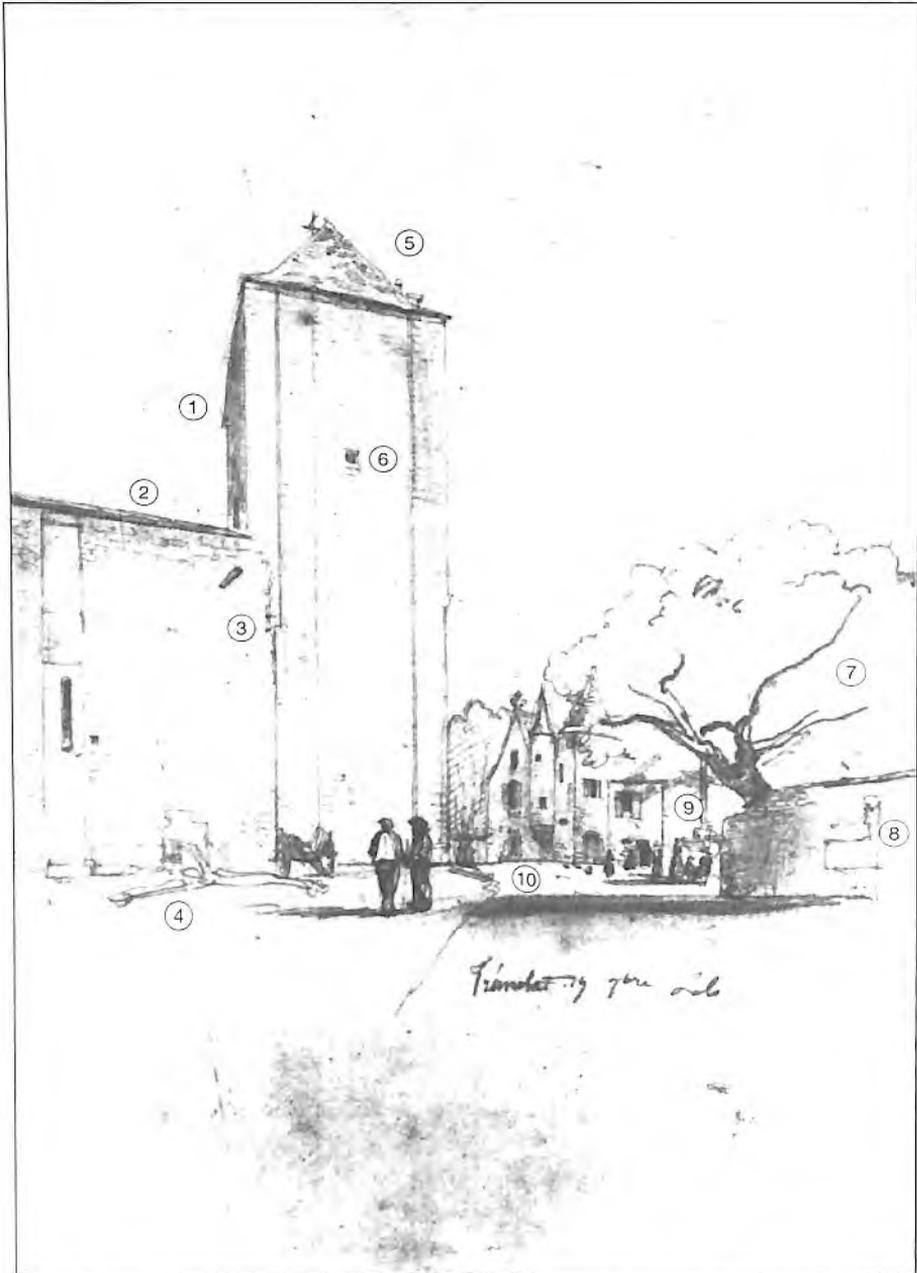


Fig. 1. Eglise Saint-Nicolas de Trémolat et la place (dessin exécuté à la chambre claire le 19 septembre 1846 par Léo Drouyn. Compte tenu des ombres c'était sans doute en fin d'après-midi. Coll. SHAP n° 69-2)



Fig. 2. Eglise Saint-Nicolas au printemps 2001

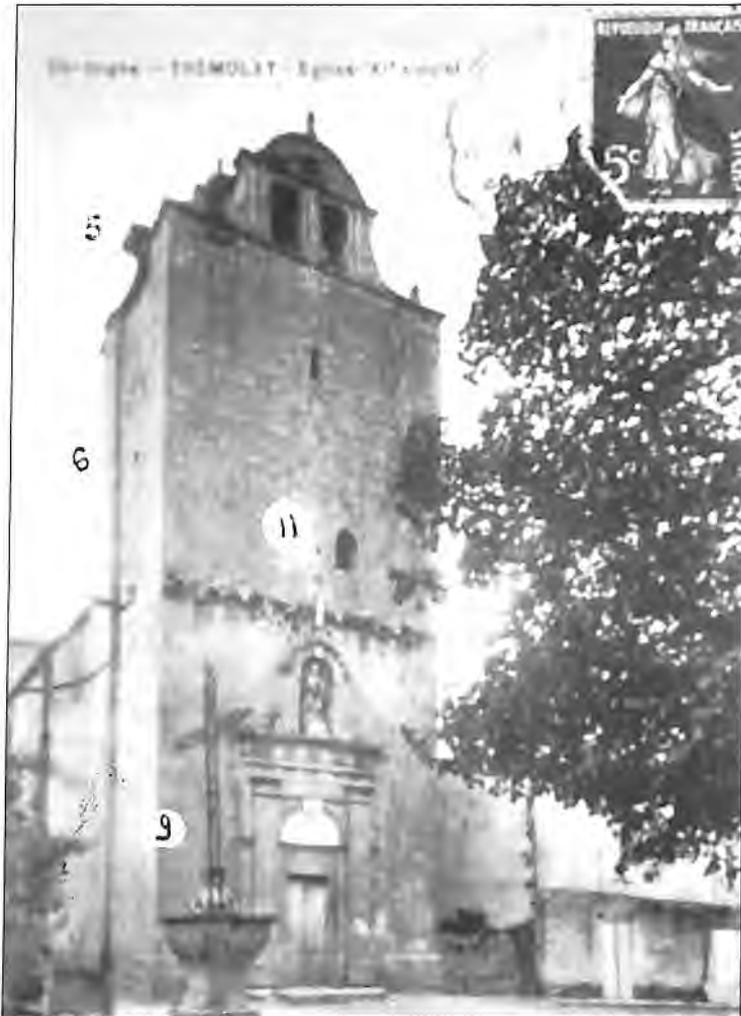


Fig. 3. Eglise Saint-Nicolas (carte postale ancienne, 1925-1930)

Sur la carte postale (fig. 3) ci-dessus qui date probablement de 1925-1930 on peut voir : la lucarne nord (repère n° 5), l'ouverture dans le mur nord du clocher (n° 6), le calvaire (n° 9) mais aussi on constate l'absence d'une fenêtre (n° 11) à mi-hauteur de la façade occidentale du clocher.

On retrouve certains de ces éléments sur les cartes postales ci-dessous (fig. 4 et 5) et sur la photographie jointe à la demande de classement de l'église Saint-Nicolas de Trémolay parmi les Monuments historiques en 1913 (fig. 6).



*Fig. 4. Cette carte postale a été reproduite in Berthier (Marcel),
« Trémolat naguère », in B SHAP, tome CXXII, 1995.
Elle avait été envoyée par l'abbé Duffaud,
curé de Trémolat le 1^{er} juin 1917.*



Fig. 5. Carte postale ancienne

Sur la figure 5, on remarque en outre la trace de l'ancien toit de la nef qui a été modifié en 1820 comme l'indique la réponse de M. Aubé de Bracquemont le 31 décembre 1845 à la Notice statistique sur l'église et le presbytère de Trémolat (repère n° 12).

Le maire écrit en effet :

« Il eut été à désirer que les ressources destinées à la couverture de cette église eussent permis de la rétablir comme elle avait existé dans le principe. Cette couverture était très élevée et en tuiles plates et celle que l'on est forcé de... est basse et en tuiles creuses. Elle a été faite par souscription des habitants en 1820. Elle ne permet pas l'élévation des coupoles qu'on a été obligé de rabaisser ».

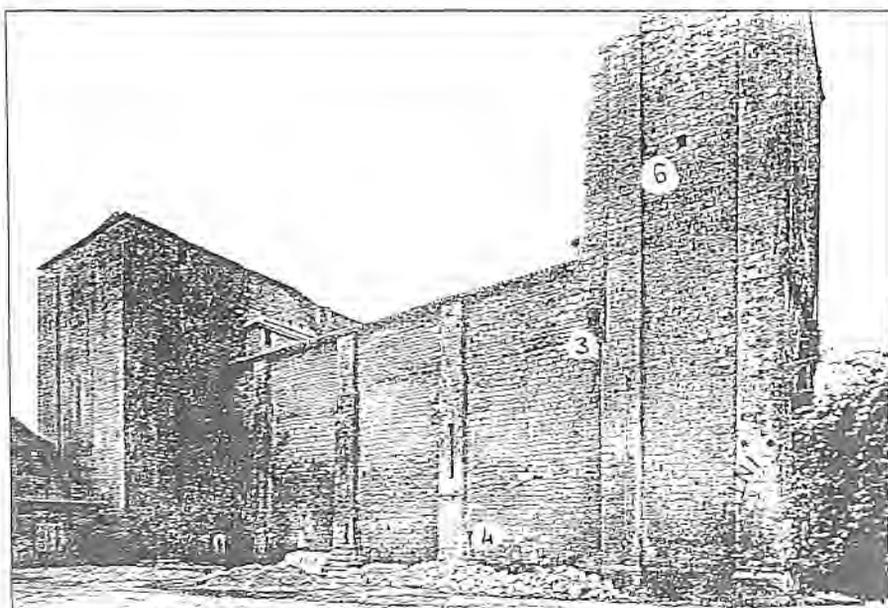


Fig. 6. Photographie jointe à la demande de classement de l'église parmi les Monuments historiques en 1913

L'évolution de la place elle-même a été étudiée dans deux articles encore inédits : Marcel Berthier, « La place de l'église à Trémolat vue par Léo Drouyn le 19 septembre 1846 » et Marcel Berthier, « La création de l'école publique de Trémolat ».

Le troisième dessin de Léo Drouyn (n° 69-1bis) représente la nef de l'église vue depuis l'entrée du chœur. La comparaison de ce dessin (fig. 7) avec une photographie prise au printemps 2001 (fig. 8), après l'achèvement des récents travaux de restauration, est tout à fait intéressante.



*Fig. 7. Intérieur de l'église Saint-Nicolas de Trémolat
(dessin de Léo Drouyn le 19 septembre 1846, coll. SHAP n° 69-1 bis)*



Fig. 8. Intérieur de l'église Saint-Nicolas au printemps 2001

On ne peut qu'être frappé par l'extrême dépouillement qui règne dans cette nef, aussi bien en 1846 qu'en 2001.

Léo Drouyn a dessiné dans le croisillon sud du transept une partie d'un confessionnal et deux chaises ; dans le croisillon nord une partie du banc d'œuvre, trois chaises et deux petits bancs ; deux autres « traînent » au centre du dessin ; cinq tableaux d'un chemin de croix pendent aux murs de la nef ; un lustre est suspendu à la coupole du transept et la porte de l'église est entr'ouverte. C'est tout.

La photographie de 2001 montre un alignement de bancs : à l'entrée de la nef, au sud, le confessionnal et au nord, la grille des fonds baptismaux ; un lustre est pendu à la première coupole de la nef : les murs sont rigoureusement nus.

L'intérieur de l'église n'a-t-il donc pas changé pendant 155 ans, de 1846 à 2001 ?

Ce serait une conclusion hâtive et simpliste. Des photos prises dans l'intervalle prouvent le contraire.

En 1913, pour le classement par les Monuments historiques une photographie (fig. 9) montre sur le mur sud de la nef un grand tableau qui, nous le savons par ailleurs, représente une Vierge à l'enfant offert par la famille Labroue ; sur le mur nord une statue de Saint Antoine de Padoue a été offerte par la famille Ourliat ; un peu plus loin on distingue l'un des tableaux du chemin de Croix ; pendu à la coupole du transept on distingue un lustre d'un modèle très courant en cuivre doré ; plus loin une lampe à pétrole en verre. On notera que le banc d'œuvre dessiné par Léo Drouyn dans le croisillon nord est toujours à la même place.



Fig. 9. Intérieur de l'église Saint-Nicolas en 1913 lors du classement par les Monuments historiques (MH 70109-OS7200)

Sur une carte postale (fig. 10) utilisée en 1919 par l'abbé Duffaud, curé de Trémolat de 1911 à 1919, on peut voir le tableau de la Vierge à l'enfant, la statue de saint Antoine de Padoue et l'extrémité du banc d'œuvre.

Fig. 10. Intérieur de l'église Saint-Nicolas vers 1918 (carte postale utilisée en septembre 1919 par l'abbé Duffaud, curé de Trémolat de 1911 à 1919). La statue de saint Antoine de Padoue est un don des Ourliat. Le tableau de la Vierge à l'enfant et la statue du Sacré-Cœur viennent des Labroue. La chaire, la Croix du chevet et les boiseries ont été données par Ch. G. d'Alesmes, prévôt de 1711 à 1738. L'autel avec ses deux anges a été transféré dans le croisillon nord du transept. La grille de communion a été enlevée.



Sur une autre carte postale (fig. 11), on peut voir sur les piliers qui séparent la première et la deuxième coupole de la nef une statue de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus au nord et une statue de sainte Jeanne d'Arc au sud. Ces deux saintes ayant été canonisées respectivement en 1925 et 1920, la carte postale est donc postérieure à 1925. On y voit toujours la statue de saint Antoine de Padoue.

Il convient enfin de noter que le confessionnal dessiné par Léo Drouyn est celui qui se trouve désormais à l'entrée de la nef et qui avait été offert à l'église par Charles-Guillaume d'Alesme, prévôt de Trémolat de 1711 à 1738. C'est à lui que l'on doit aussi la chaire et la Croix du chevet qui porte ses armes.

Le deuxième dessin de Léo Drouyn (n° 69-1) est un plan coté de l'église Saint-Nicolas de Trémolat. Il est malheureusement inexploitable du fait de sa très petite dimension (largeur du papier 12 cm). Par ailleurs aucune échelle ne semble indiquée.

Le plan établi en août 1912 par les Monuments historiques (MH 203090-OS 7200) sous la référence n° 190219 reste parfaitement utilisable (fig. 12).

Fig. 11. Intérieur de l'église Saint-Nicolas vers 1925 postérieurement aux canonisations de sainte Jeanne d'Arc (1920) et de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus (1925) dont on voit les statues au premier plan.

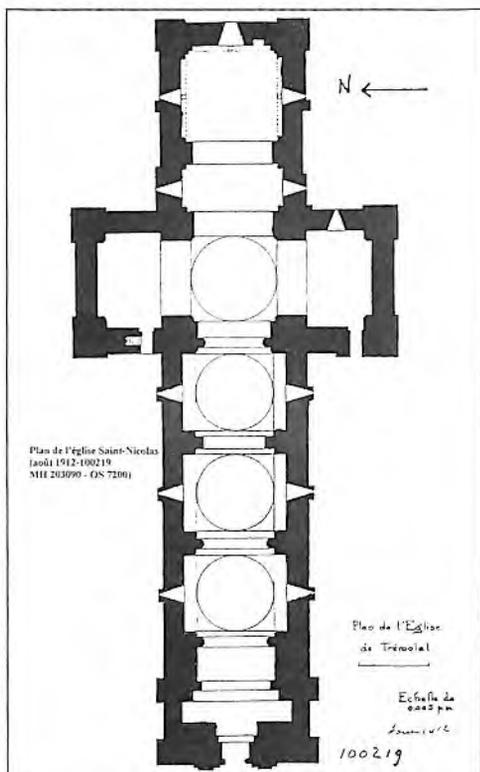


Fig. 12. Plan de l'église Saint-Nicolas (août 1912-100219 MH 203090 - OS 7200)

Le premier dessin de Léo Drouyn (n° 69.0) représente le portail de l'église Saint-Hilaire de Trémolat (fig. 13).

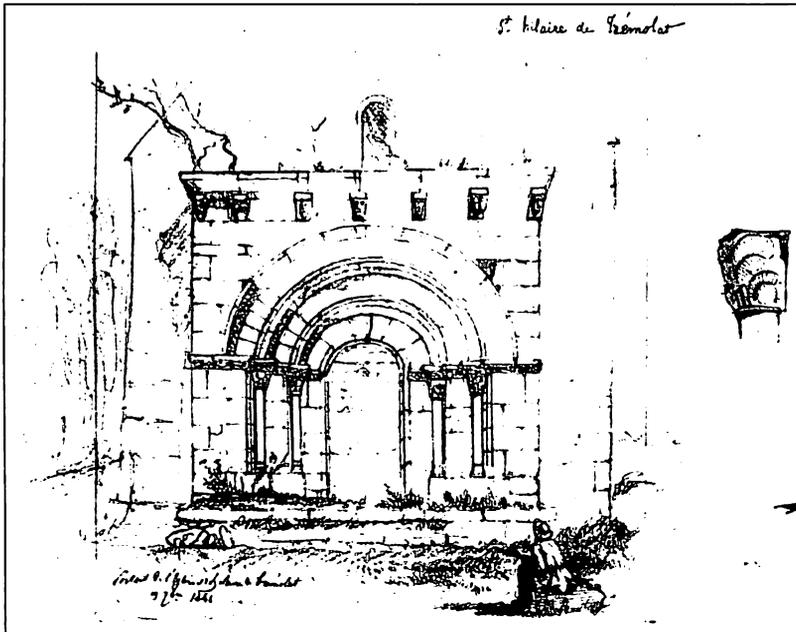


Fig. 13. Portail de l'église Saint-Hilaire de Trémolat
(dessin de Léo Drouyn le 19 septembre 1846, coll. SHAP n° 69-0)

On sait que cette église Saint-Hilaire fut jusqu'à la Révolution la seconde église paroissiale de Trémolat, paroisse qui s'étendait sur la rive gauche de la Rège. Elle était desservie par un vicaire perpétuel nommé par le prévôt de Trémolat. C'était certainement un médiocre bénéfice. On connaît un certain nombre de vicaires perpétuels notamment à partir du milieu du XVII^e siècle. C'était souvent des Récollets, peut-être de Limeuil. Le dernier vicaire perpétuel de Saint-Hilaire fut Antoine Durieux. Il était, croit-on, originaire d'Auvergne et docteur en théologie. Il fut nommé en 1767. Peut-être était-il chanoine régulier puisque c'est un chanceladais qui le représente à Périgueux le 16 mars 1789 à la réunion préparatoire des Etats généraux.

En 1792, sa paroisse fut supprimée, il devint réfractaire, et le 17 septembre il prit son passeport à Trémolat. Le 2 octobre, il était à Orense en Galice (Espagne). Ses biens furent inventoriés le 4 septembre 1793 et vendus le 9 janvier 1795.

En 1803, il semble revenu à Trémolat, mais est peut-être trop âgé pour reprendre un ministère. Il serait mort le 10 avril 1808 en dehors de Trémolat et du canton de Sainte-Alvère. Peut-être a-t-il regagné l'Auvergne, encore qu'il n'y ait aucune trace de lui dans les évêchés de Clermont et de Saint-Flour.

L'église conserve un beau portail roman que surmonte un clocher-mur. Sous la corniche portée par sept modillons sculptés de masques, le portail comporte une archivoltte à trois voussures dont deux retombent sur quatre colonnettes à chapiteaux ornés de feuilles d'eau et d'oiseaux ¹.



Fig. 14. Portail de l'église Saint-Hilaire (détail)

Tout cela faillit pourtant disparaître car, après la Révolution, l'église inutilisée et sans entretien se dégrada. Le maire Abel de Bullet, soutenu par le conseil de fabrique, estimait que la commune n'avait nul besoin de deux églises. Au surplus il fallait agrandir le cimetière et la démolition de l'église procurerait le terrain nécessaire. Mgr de Lostanges-Sainte-Alvère, devenu évêque de Périgueux en 1821, s'opposa à cette démolition. Il en résulta une tension très vive entre l'évêque et la commune si bien que, lorsque l'abbé de Pourquery fut nommé en 1824 à Monpazier, la paroisse de Trémolat, unique depuis la Révolution, resta sans curé pendant dix ans et que Mgr de Lostanges n'y vint jamais en visite pastorale jusqu'à sa mort (1835). Le 25 juillet 1833 Bordier, adjoint au maire et sacristain, essaya d'apaiser les esprits mais rien n'y fit. Il n'est donc pas étonnant qu'en 1845 le maire M. Aubé de Bracquemont soit obligé de constater que Saint-Hilaire est « complètement en ruines et sur le point de s'écrouler faute d'avoir été entretenue depuis bien des années ».

Le 19 septembre 1846 Léo Drouyn dessina le portail de cette église Saint Hilaire. Sur ce dessin on voit bien la corniche avec ses sept modillons,

1. Ce portail a été inscrit à l'Inventaire supplémentaire des Monuments historiques le 25 juillet 1955.

les voussures et les colonnettes à chapiteaux. La petite niche dessinée au-dessus de la corniche à droite du modillon central a disparu.

Léo Drouyn a pris soin de dessiner à droite de sa feuille l'un des chapiteaux (celui qui est à l'extrême droite de la porte).

Il s'est peut-être représenté lui-même en train de dessiner à moins qu'il s'agisse d'un ajout malicieux réalisé après coup en bas à droite du dessin.

En 1853, le conseil de fabrique intervint à nouveau près de Mgr George, évêque de Périgueux depuis 1841, et obtint de pouvoir démolir une partie de l'église pour agrandir le cimetière. Malheureusement l'église ne fut pas restaurée pour autant. Sa toiture écroulée, ses murs envahis par le lierre et les ronces étaient pitoyables.

Après la Seconde Guerre mondiale, grâce aux efforts de la population, l'église fut enfin remise en état. La porte fut munie d'un linteau au-dessus duquel on a placé une composition en verres colorés due à la générosité des Alsaciens réfugiés à Trémolat en 1940. Le même parti a été adopté pour les fenêtres. Il est dommage que le ciment gris qui enrobe le verre s'accorde mal avec la pierre ocrée des murs. Désormais derrière le portail se trouve une travée étroite voûtée en berceau. Elle est suivie d'une travée plus large, reconstruite au XV^e siècle, qui forme le chœur et qui est voûtée d'arêtes. De robustes contreforts compensent la poussée des voûtes.



Fig. 15. Intérieur de l'église Saint-Hilaire

Le cimetière qui entoure l'église est plein du souvenir des anciennes familles de Trémolat. C'est à la limite du bourg, au bord de la Rège, un lieu tout de charme et de mélancolie.



La publication des dessins de Léo Drouyn concernant les deux églises de Trémolat est une contribution importante à l'histoire du village à l'époque moderne. Un demi-siècle après la Révolution et les transformations qu'elle impliqua rien ne permettait de faire le lien avec le règne de l'image (photographies, cartes postales, films) que connut le XX^e siècle. Ce lien est d'autant plus fort que Léo Drouyn est, à la fois, un historien, un artiste et un scientifique.

Historien car, en examinant ses dessins, on constate que rien du passé ne lui échappe. Il dessine ce qui témoigne d'une époque, ce qui s'insère dans cette époque. Son dessin de la place de l'église de Trémolat est une véritable leçon de sociologie rurale : les deux hommes qui discutent au pied du clocher, les femmes qui bavardent près du calvaire, les deux autres qui arrivent sur la place : tout cela manifeste la vie quotidienne, on sent bien que ce n'est plus cela qui subsiste maintenant que la place entre mairie et église est devenue parking. S'il n'y a d'histoire que de ce qui change nous en avons là un exemple.

Artiste, Léo Drouyn l'est par son sens du cadrage, de la mise en scène, sur la place de l'église bien sûr, mais comment ne pas remarquer ces deux bancs abandonnés au milieu de la nef de l'église, sans eux comme elle serait vide.

Scientifique, il l'est par la rigueur, celle par exemple du dessin des maisons sur la place, mais aussi par la technique utilisée, celle de la chambre claire.

L'immense travail de Brigitte et Gilles Delluc mérite que les historiens locaux se penchent sur chacun des dessins de Léo Drouyn pour en tirer de nouvelles pages sur l'histoire et la vie de leur village. Leur intérêt sera leur merci.

M. B.

La porte de l'ancienne église de Drayaux

retrouvée grâce au croquis de Léo Drouyn

par Jean-Marie VEDRENNE

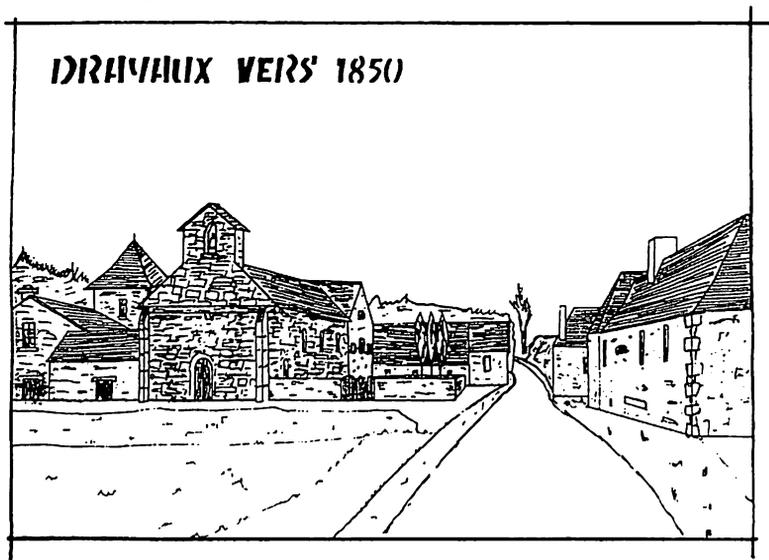
Dans un petit ouvrage destiné principalement aux habitants, j'avais relaté l'histoire de la paroisse de Drayaux ¹. J'avais exposé en particulier comment en 1876, selon la mode du temps, il avait été décidé de démolir l'ancienne église datant de la fin du XII^e siècle pour en construire une autre plus au goût du jour à mi-chemin entre les villages de Drayaux et de Sauvebœuf (commune de Lalinde).

Je voulais d'une part que les divers renseignements que j'avais glanés ne se perdent pas et, d'autre part, comme le disait l'abbé Goustat : « Ressortir ce trésor enfoui, inaccessible au plus grand nombre. »

A l'aide d'un plan et d'une coupe qui étaient joints à une étude faite en 1869 par l'architecte Valleron, dans le but de restaurer le bâtiment, j'avais réussi à faire une reconstitution des façades et présenter une vue du village tel qu'il était lorsqu'il possédait encore son église et son cimetière, alors que la maison Chassaigne, en prolongement de la maison Meynaud, constituait avec la maison Vaubourg un goulet d'étranglement à travers lequel une charrette avait du mal à passer.

1. *Lalinde : histoire de la paroisse de Drayaux*, chez l'auteur.

Comme le montre le plan, cette église avait déjà été remaniée et seules les façades ouest et sud, dont les murs étaient plus épais que les autres parties, dataient de la construction. Elle était adossée au presbytère qui subsiste encore. Les descriptions que j'ai trouvées sont peu flatteuses.



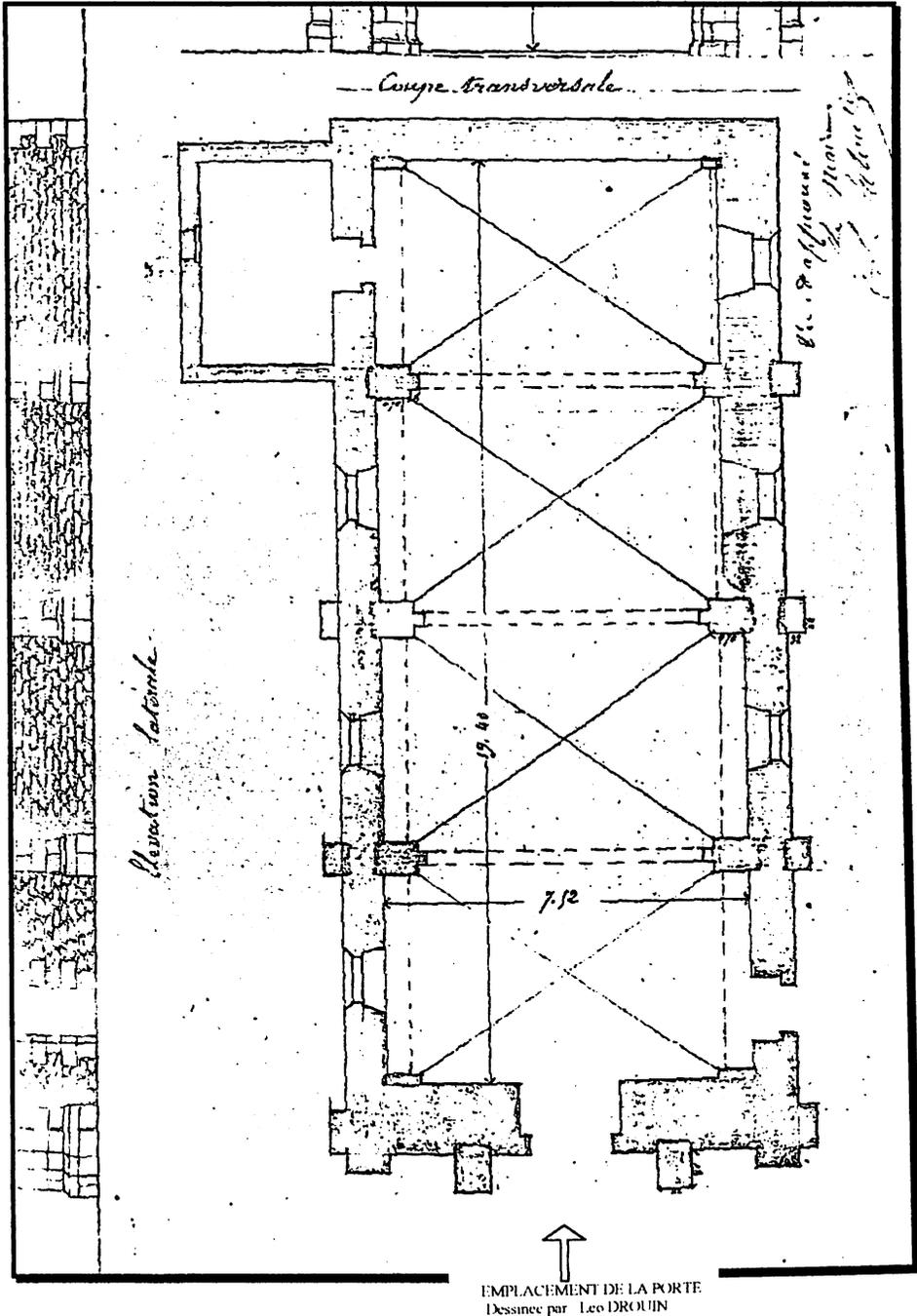
Reconstitution du village de Drayaux vers 1850.

Une incertitude demeure en ce qui concerne le haut du clocher. Au-delà du cimetière, on aperçoit la maison Chassaigne (autrefois Mouret), aujourd'hui disparue.

L'architecte Valleron écrit que : « Cette église est très basse et en mauvais état. Les charpentes sont disloquées et le lambris servant de voûte est tout effondré et menaçant pour la sécurité des fidèles. Cette église dont les dimensions sont longueur, 19,6 mètres, largeur, 7,52 mètres, hauteur, 5,6 mètres est comme un espace insuffisant pour les besoins de la population mais sous le rapport de l'appropriation [*sic*] elle est peu digne d'un édifice consacré au culte catholique ».

L'abbé Goustat, curé de Pontours, a bien connu l'église de Drayaux. Il la décrit en 1884, dans son intéressant ouvrage *Lalinde et les libertés communales*, deux années après qu'elle a été démolie : « L'ancienne église de Drayaux n'offrait aucun intérêt du point de vue de l'art. Elle n'avait point de chapelle latérale. »

Cependant, le 24 septembre 1846, Léo Drouyn, était venu faire des croquis sur le canton de Lalinde : porte de la ville, château de Clerans, deux vues du château de la Rue et, enfin, le plus précieux pour notre étude, un croquis large de 8 centimètres, église de Drayaux, détail de la porte. L'aspect de celle-ci démontre, contrairement à ce qui a été dit plus haut, tout l'intérêt que présentait les vestiges de cette petite église. Cette porte, en plein cintre, comportant trois rangées de colonnes, du roman le plus pur, permet de dater l'édifice du milieu du XII^e siècle. Il s'agit bien de la porte principale située sur la façade ouest.



L'église de Drayaux en 1869 (architecte Valleron).

Il existait une autre porte plus petite donnant dans le cimetière. L'abbé Goustat la décrivait ainsi : « A la porte latérale de la vieille église on voyait, surmontant la clé de l'arceau, une figure d'homme ou d'ange sculpté dans la pierre. L'architecte Mandin a eu l'heureuse idée de la conserver comme une relique. Au lieu de l'enfouir pêle-mêle, avec le commun des autres matériaux, il l'a fait encastrer dans le mur du clocher [de la nouvelle église], où sa couleur brunie par le temps et les rayons du soleil, contraste singulièrement avec le mur blanc qui l'encastre. La place qui a été donnée à cette pierre est assez originale. Si l'on veut voir ce joyau d'antiquité, il faut monter au pallier du clocher dont l'ascension du reste n'offre rien de dangereux. »



(photo de l'auteur)

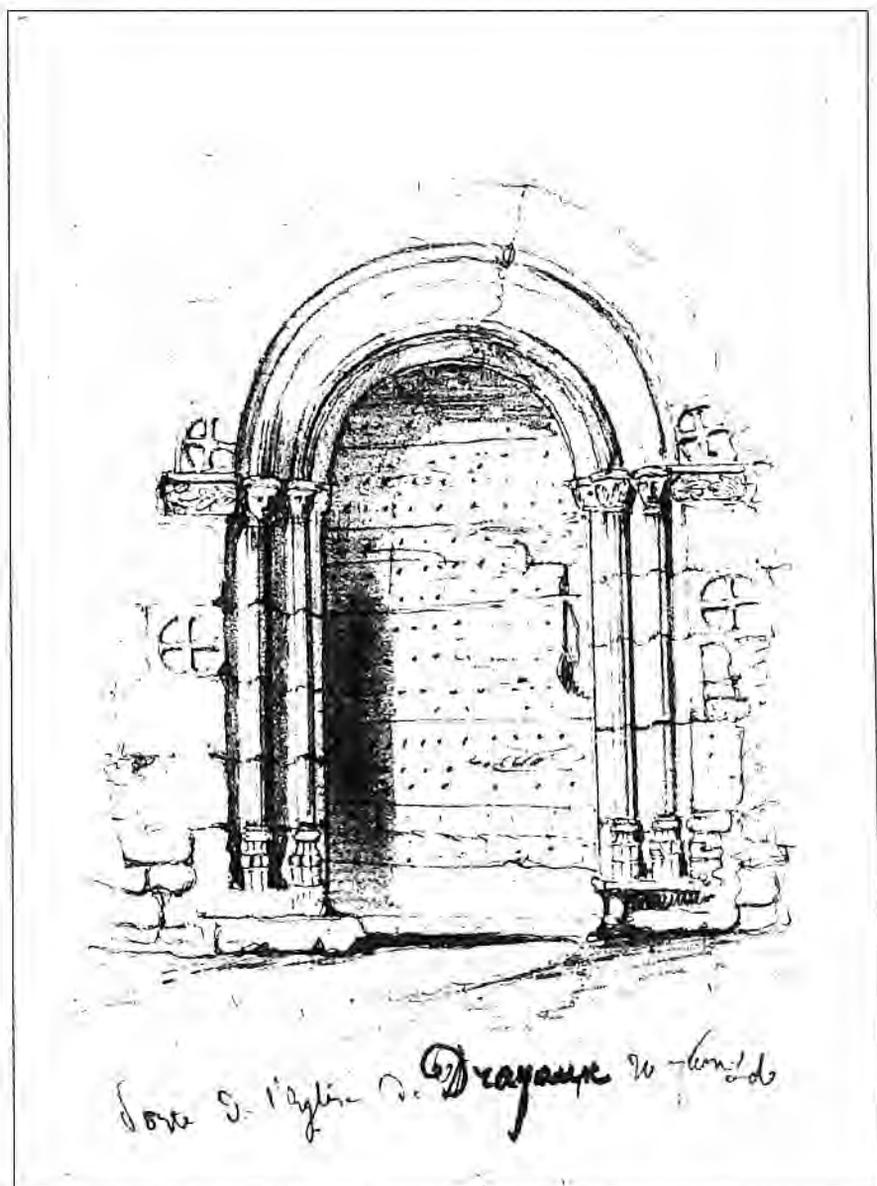
J'ai donc effectué l'ascension nécessaire pour photographier cette figure d'homme ou d'ange. Il est possible de constater qu'elle est identique aux six têtes que l'on aperçoit en haut des colonnettes de la porte dessinée par Léo Drouyn. Mais au moment de la démolition, elle se trouvait bien au-dessus de la porte latérale. Tout laisse croire que c'était déjà un réemploi car l'endroit où se trouvait la porte latérale n'est pas situé dans les parties les plus épaisses remontant à l'origine de l'édifice.

Il a du y avoir, à une certaine époque, une autre porte rappelant celle dessinée par Drouyn et dont il n'a été conservé qu'une figurine.

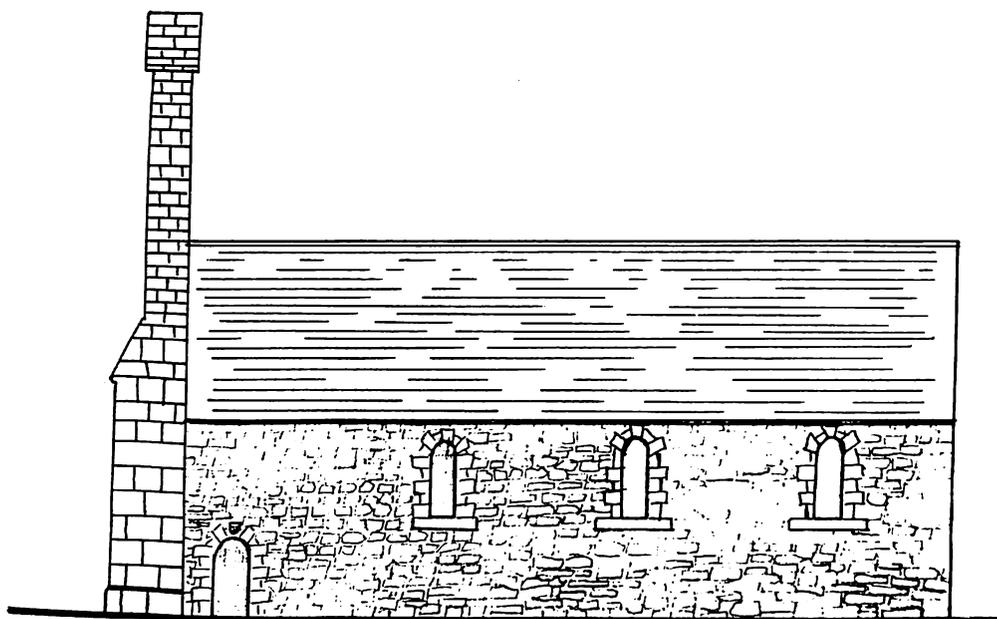
Les quatre croix que l'on aperçoit posent question elles aussi. Elles font penser à des croix de consécration. Pourquoi se trouvent-elles à cet endroit ? Ne sont-elles pas, elles aussi des réemplois ?

A la fin du XIX^e siècle, la conception de la valeur des vestiges du passé était différente de celle d'aujourd'hui. L'abbé Goustat, membre de la société historique et archéologique du Périgord, qualifie de « joyau d'antiquité » la figurine qui a été replacée dans le clocher de la vieille église, mais il semble qu'il n'ait fait aucune intervention pour que les magnifiques sculptures de la porte dessinée par Drouyn soit récupérées. Je n'en ai trouvé aucune trace, ni dans le village de Drayaux, ni ailleurs. Il semble qu'elles aient été démontées sans précaution et qu'elles soient parties sur les charrettes, mélangées aux autres maçonneries pour servir à la construction de la nouvelle église.

Si sur celle-ci les pierres de tailles de l'ancienne église sont très visibles – par endroits, elles sont mêmes assisées – je n'ai trouvé aucune trace de sculpture.



Eglise de Drayaux. Détail de la porte. Mine de plomb
(iconothèque SHAP/Brigitte et Gilles Delluc, Léo Drouyn en Dordogne 1845-1851,
2001, fig. 168, p. 188)



Juillet 1996 J.M. VEDRENNE

Reconstitution de l'ancienne église (J.-M. Védrenne, juillet 1996).

Pour terminer, je dirai quelques mots sur les dessins de Léo Drouyn (Brigitte et Gilles Delluc, *Léo Drouyn en Dordogne 1845-1851*, 2001, fig. 170, p. 190 et fig. 172, p. 191) concernant le château de la Rue qui se trouve à 400 mètres environ du village de Drayaux. Ces dessins ont été réalisés eux aussi le 24 septembre 1846. Ce château, habité par d'illustres familles, les Descodeca, les Gouffier de Gonnord, les d'Aubusson, les de Lostange, ne possédait pas de chapelle castrale. Ces nobles étaient ensevelis dans le chœur de l'ancienne église de Drayaux où leurs restes doivent être encore.

Il faut signaler une petite confusion dans les légendes des deux dessins. Elles pourraient laisser croire qu'il s'agit de deux châteaux différents : château de Drayaux... château de la Rue, alors qu'il s'agit bien de deux vues d'un seul et même château.

Les peintures des blasons ont été conservées en grande partie, le petit croquis évoque la sculpture qui entoure la porte du donjon octogonal.

Voici ce que grâce à l'admirable publication de Brigitte et Gilles Delluc, (éditée par notre compagnie) – qui m'a permis de retrouver la porte de l'ancienne église de Drayaux –, j'ai pu écrire en contemplant un dessin large de 8 centimètres. Nul doute que l'examen des quelque 500 croquis inspirera grand nombre d'entre nous.

J.-M. V.

Résumé de ma vie : une note autobiographique de Denis Peyrony

par Randall WHITE et Alain ROUSSOT

Au mois d'août 2000, Bruno Maureille, anthropologue au CNRS à l'université de Bordeaux I, signala à R.W. l'existence, dans les archives des descendants de Denis Peyrony, d'un manuscrit inédit de ce dernier. Ce renseignement a suscité l'intérêt de R.W. dans le cadre de sa recherche sur l'histoire de la préhistoire en Périgord. Il demanda alors l'autorisation d'étudier ces documents. Sur place, R.W. reconnut l'intérêt historique du manuscrit intitulé Résumé de ma vie. Ce document fut aimablement communiqué à R.W. par M^{me} Lucette Casalis, fille d'Elie Peyrony et donc petite-fille de Denis. A.R. a accepté la proposition de R.W. de publier ensemble cette note biographique, et M^{me} Casalis a autorisé une telle publication. Le texte fut saisi par R.W., vérifié par Michelle Castanet puis par A.R. qui a aussi rédigé la majorité des notes de commentaires en consultation avec R.W., notamment grâce à un fonds d'archives inédit de Denis Peyrony (voir bibliographie).

Résumé de ma vie

Né le 21 avril 1809, dans une famille paysanne, dans le Domaine de la Garde, Commune de Cussac, canton de Cadoux (Dordogne), j'ai été élevé dans la vie rude, mais saine des champs. Mes grands-parents qui avaient en métayage cette terre, l'acquirent, vers 1830, à la mort du propriétaire, membre de la famille noble du Soulas, au lieu d'avoir perdu la grande Révolution.

Avec leurs cinq enfants, tous plus laborieux les uns que les autres, ils la travaillaient avec propriété de rapport. Par leur travail, ils n'étaient pas riches, ils étaient aidés pour l'époque.

Mon père se maria en 1833; quelque temps après, sa sœur Marie se maria aussi avec son frère cadet, Denis, se destinant à l'enseignement; ses deux autres frères, Charmand et Paul, ^{son fils} restés célibataires, restèrent dans la famille. C'est dans ce milieu que je vis le jour et que je visus, sans m'en éloigner, jusqu'à l'âge de sept ans.

Un plus loin que je me souviens, je vois ma vieille grand'mère aveugle, assise sur un banc, dans une coin de la vaste cheminée de la cuisine, faisant le chanvre et la laine qui entretenaient le linge et les vêtements de la famille, ou tricotant les bas et les sacs nécessaires. On ne causait à sa portée pendant que ma mère vaquait à ses occupations domestiques; alors elle me racontait de petites histoires et des contes qui me remplissaient de joie, et m'enthousiasmaient.

Ce manuscrit a été rédigé à la plume, recto et verso sur huit grands feuillets de papier quadrillé 5 x 5, d'une belle écriture légèrement penchée, sans guère de ratures ou d'adjonctions. Le papier a jauni, l'encre a bruni; certains feuillets présentent des manques de papier.

Sur la dernière page, l'auteur a daté et signé « Les Eyzies le 2 janvier 1944. D. Peyrony », mais au-dessous il a rajouté un post-scriptum, de 23 lignes, daté du 27 février 1946, concernant son différent avec Raymond Vaufrey.

quelque - l'accord des régimes dans les familles et entre eux
 les uns des enfants pour lesquels ils font ce que a été
 fait pour eux - Ils sont tous aussi à l'école
 les uns que les autres pour moi - Je les aime tous
 individuellement, chacun avec son caractère - Je
 suis heureux de les voir heureux et unis - Je suis
 - haiti qui il en fait l'expérience ainsi.

Lezignan, le 4 février 1944

D. Peyrony

d - Une autre affaire qui touche la jalouse et la
 perfidie de certains individus, est celle suscitée
 par l'auteur, P^r à l'I.L.H. au sujet des fautes per-
 mises par mon fils Elie sous le régime de Vichy
 en 1944.

L'auteur dans l'acte de naissance se manifestait en
 regardant à mon égard, entre autres circonstances, tout
 son nominalement de membre de la Camille
 de la République, l'auteur ne me lui eût fait que
 du bien en lui faisant accorder des missions en
 Bretagne et France.

J'ai appris depuis que la nomination de mon
 fils à ma succession en 1935, l'avait contrarié,
 car il était candidat à se joindre. C'est lui, mais
 semblablement une des raisons pour lesquelles
 il s'est abstenu à entreprendre toute recherche de mon
 fils au Périgord, en proposant, en qualité de
 rapporteur, le projet de la loi de réorganisation de ce pays
 et de son rôle pendant la guerre - Je l'ai acceptée.

Par ailleurs, la conduite à mon égard et à celui d'autres
 d'autres personnes, l'a fait évincer de toutes les
 commissions et du Comité de l'Harmonie.

27 février 1943

Nous avons fidèlement reproduit le texte de Denis Peyrony, y compris ses minimes imperfections par rapport aux règles typographiques actuellement en usage, notamment pour l'emploi des majuscules.

Ce mémoire ne constitue certes pas une biographie complète et détaillée du grand préhistorien périgourdin, mais il présente l'originalité d'avoir été rédigé par Peyrony lui-même et de donner des informations sur certains aspects peu connus ou inconnus de sa vie et sur des épisodes qui l'avaient parfois opposé à quelques-uns de ses contemporains. Il n'existe pas

de biographie exhaustive et détaillée de Denis Peyrony. Des allusions partielles à ses activités se retrouvent dans les discours prononcés lors de l'inauguration du musée des Eyzies (1923), de la salle Capitan (1931), de la salle Breuil et du jubilé de D. Peyrony (1939), puis dans quelques nécrologies publiées à sa mort (1954). Son adversaire dans la région, Otto Hauser, eut, lui, l'honneur de deux ouvrages détaillés !

De même, la bibliographie du préhistorien périgourdin fait défaut. Celle, arrêtée en 1943, publiée dans le volume du « jubilé » de 1939, est incomplète et entachée d'erreurs. Les références données par Peyrony lui-même dans le *Périgord préhistorique* sont également incomplètes et parfois inexactes. Nous avons le projet (A.R.) d'en établir une, aussi exhaustive et précise que possible. La biographie exigera, elle, une recherche plus complexe.

Dans cette autobiographie partielle, voire partielle, D. Peyrony fait une large place aux difficultés et controverses qui ont émaillé sa vie. Dans tous les cas, il proclame son bon droit et prétend en être sorti vainqueur. C'est son point de vue, mais il est probable que ses affirmations peuvent parfois être nuancées, comme nous le savons par d'autres sources (par exemple, White 2002), ce que nous avons occasionnellement évoqué sans prendre partie ni polémiquer, faute d'ailleurs de connaître toutes les pièces du dossier.

Enfin, nous sommes surpris de ne pas trouver l'expression de plus d'émotion et de joie en ce qui concerne ses magnifiques découvertes en préhistoire, par exemple lors de la découverte des aurochs sculptés du Fourneau-du-Diable ou des squelettes néandertaliens de la Ferrassie ; en fait, il s'agit d'un document qui traite surtout de ses rapports avec d'autres préhistoriens de son époque. Autrement dit, ce texte nous donne une image, parfois surprenante, de la personnalité, de l'histoire personnelle et du milieu scientifique ou administratif de ce grand scientifique.

Résumé de ma vie

Né le 21 avril 1869 d'une famille paysanne, dans le Domaine de la Garde, Commune de Cussac, canton de Cadouin (Dordogne) ¹, j'ai été élevé dans la

1. La commune de Cussac est maintenant englobée dans celle du Buisson-de-Cadouin (Cussac ne figure même plus dans l'annuaire du téléphone). Le lieu-dit la Garde est à 1 250 mètres à l'est de Cussac, soit environ un kilomètre au sud du méandre que décrit la Dordogne juste avant celui dit « le cingle de Trémolat ». En 1912, sur cette commune de Cussac, D. Peyrony a découvert un gisement sous abri du Magdalénien supérieur et de l'Azilien à la Truffière, sur la rive droite de la vallée du Bélingou, au sud-ouest de Cussac et à un kilomètre de la Garde (Peyrony 1949 et 1950). C'est là que le 30 septembre 2000 Marc Delluc découvrit la grotte et les gravures pariétales (la grotte prit le nom de Cussac). Sur cette ancienne commune, D. Peyrony signala aussi en 1949 des trouvailles de surface, paléolithiques et néolithiques, à la Grèze, Peyrals, la Garde, la Prunais et Briqueteau.

vie rude, mais saine des champs. Mes grands parents qui avaient en métayage cette terre, l'acquirent, vers 1850, à la mort du propriétaire, membre de la famille noble du Soulas, ancien émigré pendant la grande Révolution.

Avec leurs cinq enfants, tous plus laborieux les uns que les autres, ils la transformèrent en propriété de rapport. Par leur travail, s'ils n'étaient pas riches, ils étaient aisés pour l'époque.

Mon père se maria en 1868 ; quelque temps après, sa sœur Marie suivit son exemple et son frère cadet, Denis, se destina à l'enseignement ; ses deux autres frères, Chanaud et François, tous deux célibataires, restèrent dans la famille. C'est dans ce milieu que je vis le jour et que je vécus, sans m'en éloigner, jusqu'à l'âge de sept ans.

De plus loin que je me souviens, je revois ma vieille grand'mère aveugle ², assise sur un banc, dans un coin de la vaste cheminée de la cuisine, filant le chanvre et la laine qui entretenaient le linge et les vêtements de la famille, ou tricotant les bas et les sous-vêtements. On me confiait à sa garde pendant que ma mère vaquait à ses occupations domestiques, alors elle me racontait de petites histoires et des contes qui me remplissaient de joie et m'enthousiasmaient, ou me faisaient dresser les cheveux sur la tête, de peur.

Lorsque le temps était beau, j'accompagnais mon grand père, soit aux champs garder les moutons, soit ailleurs, où il s'occupait de menus travaux, tandis que ma mère, mon père et mes oncles faisaient les gros.

Lorsque j'eus six ans, ma mère me dit un jour « mon petit, il faut aller à l'école pour apprendre à lire ». La perspective de quitter ma famille, ne serait-ce qu'une partie du jour, ne me souriait pas ; notre ferme étant un peu isolée des autres, je ne voyais que peu de personnes étrangères et j'étais très intimidé lorsque j'en rencontrais. Je connaissais cependant un peu, un autre garçon de deux ans plus âgé que moi, dont les parents habitaient à environ un kilomètre de chez nous.

Le premier jour, ma mère m'accompagna. Pendant qu'elle s'entretenait avec l'instituteur, tous les enfants s'étaient groupés autour de nous et me regardaient comme une bête curieuse, ce qui augmentait ma timidité. Je me serrais contre elle, ne voulant pas la quitter. Elle appela le petit voisin, qui me prit par la main et, après avoir embrassé ma mère, je le suivis dans la salle de classe. Ce fut mon premier pas dans la vie, hors de la famille.

Le fait le plus ancien, dont cependant le souvenir, quoique vague, soit resté gravé dans ma mémoire, se passait au printemps de 1871 ; j'avais à peine deux ans. Mon oncle François, ayant fait la guerre de 1870-71, venait en permission avant d'être démobilisé ; il était attendu par toute la famille. Je me trouvais avec ma mère sur le palier de l'escalier extérieur de la maison, lorsque surgit, tout à coup dans la cour, masqué précédemment par les

2. Denis Peyrony et son fils Elie souffrirent de la même infirmité à la fin de leur longue existence.

bâtiments de la ferme, un militaire, pantalon et képi rouges et veste bleue ; c'était mon oncle. Ce rouge me frappa tellement que cette vision est toujours restée ; dans mon langage imagé, je l'appelais par la suite, en dialecte du pays, « tontoun bravé » (oncle beau).

Un second fait remonte au 26 mai 1874. C'était un dimanche ; j'accompagnais mes parents à la messe ; nous passions près d'une vigne dont les pampres avaient de 0m50 à 0m80 de long. Ce matin-là il avait fait froid et tout le pays était blanc. En revenant de la messe, le soleil était radieux et chaud ; la gelée blanche avait disparu ; mais les pauvres pampres retombaient, éclatés par le froid et noircis par le soleil ; c'était une désolation ! Les autres récoltes avaient beaucoup souffert, mais la vigne ne put s'en relever. Le phylloxera envahissant ces vignobles anémiés, les détruisit complètement ³.

Mon oncle Denis ayant été nommé instituteur à Sireuil, près des Eyzies, me prit avec lui pour m'instruire et m'éduquer ; c'est là que j'ai passé cinq ans de ma jeunesse, d'octobre 1876 à août 1881. Cet oncle m'a donné l'exemple du labeur et du devoir et m'a inculqué les principes qui devaient me conduire à l'obtention du modeste certificat d'études qui venait d'être créé ⁴.

Mes moments de loisir du dimanche et du jeudi étaient employés à jouer avec les camarades. En été nous allions pêcher le brochet dans les Beunes et, en automne, cueillir les noisettes dans les borgnes (grands bois) au Nord-Ouest du bourg.

Lorsqu'en 1881, mon oncle fut nommé instituteur à Cussac, sa commune natale et la mienne, je rentrai dans ma famille. À ce moment-là, je ne me doutais pas que dix ans plus tard, je reviendrais dans la région, en qualité d'instituteur-adjoint aux Eyzies.

Mes parents me destinant à l'agriculture, je quittai l'école pour les champs. Ce dur métier ne convenait guère à ma faible constitution, car les machines agricoles étaient encore inconnues. Je songeais à choisir une autre carrière ; je rêvais d'être instituteur. Aussi, dès que la mauvaise saison arrivait, je revenais à l'école et lorsqu'au printemps, je la quittais, mes moments de loisir étaient employés à lire et à étudier.

Enfin ma ténacité eut raison de l'obstination de mes parents. En octobre 1886, ils consentirent à me placer interne à l'école primaire supérieure de Belvès. J'avais alors 17 ans. J'entrai en première année avec des camarades bien plus jeunes que moi. Je résolus de rattraper, en partie, le retard que j'avais sur ceux de mon âge. Je travaillais d'arrache-pied ; non seulement j'étudiais mon cours, mais aussi celui de seconde année ; l'année suivante, je passai en troisième et me présentai au concours de l'école normale d'Instituteurs où je fus reçu.

3. Originaire d'Amérique, cet insecte atteignit l'Europe vers 1860, provoquant les ravages que l'on sait.

4. Créé en 1874, le certificat d'études primaires a été supprimé en 1990.

Entré à cette école en octobre ⁵, je dus, là aussi, mettre les bouchées doubles. Touché par la loi militaire de 1889, je dus voir le cours de troisième année de juillet à novembre 1890. Le 4 novembre je me présentai à l'examen du Brevet supérieur de l'enseignement primaire où je fus reçu ; sept jours après, j'étais incorporé comme soldat de 2^{me} classe au 108^e Régiment d'infanterie, à Bergerac.

Mis en disponibilité le 23 septembre 1891, j'entrai en fonction en qualité d'instituteur-adjoint aux Eyzies, le 1^{er} octobre 1891 ⁶. Je suis dans cette commune depuis cette époque ; je m'y suis marié le 5 octobre 1893 ⁷ et j'en ai fait ma petite patrie d'adoption.

Durant vingt ans, j'ai été l'éducateur de la jeunesse ; j'ai toujours tenu à honneur de remplir la noble mission qui m'avait été confiée ; j'aimais ma profession et je l'exerçais avec plaisir et joie. J'ai conscience d'avoir toujours rempli mon devoir. Les récompenses dont j'ai été l'objet, durant ce temps, prouvent suffisamment que mes supérieurs en étaient persuadés ⁸.

J'ai toujours entretenu des rapports courtois avec les ministres de la religion ; je considérais qu'en dehors de l'enseignement religieux, notre rôle était identique, les principes de morale étant universels. J'ai respecté les idées et les opinions des autres, comme je désirais qu'on respectât les miennes. J'ai ainsi vécu en bonne intelligence avec tout le monde.

Ayant été élevé dans la sobriété et le travail, je n'allais que rarement au café, lorsque les circonstances m'y obligeaient. Mes moments de loisir étaient employés soit à lire, soit à rendre service en qualité de secrétaire de la mairie, soit en faisant du bien en créant en 1902 avec mon beau-père, M. Lasserre et M. Barry, la société de secours mutuels dont je suis resté secrétaire général près de quarante ans, puis devenu président.

Présenté au Dr Capitan en 1894 ⁹, au cours d'un de ses premiers

5. Cette école était à Périgueux, place Faidherbe, et n'accueillait que des garçons, tous pensionnaires. Les filles allaient ailleurs, notamment à La Rochelle.

6. Il resta instituteur adjoint jusqu'en 1901 (voir *infra*).

7. Il épousa Marie-Françoise Lasserre, fille de Jean Lasserre, qui était instituteur titulaire aux Eyzies (né à Tamniès en 1843).

8. Nous ignorons le détail de ces « récompenses ». Probablement, à l'initiative de Louis Capitan, fut-il nommé chevalier de l'Instruction publique (palmes académiques) après sa découverte des peintures et gravures de Font-de-Gaume. Il fut promu au grade d'officier en 1912.

9. Joseph-Louis Capitan (Paris, 1854-1929) mena une double carrière de médecin et de préhistorien. Elève de Claude Bernard, il fut chef de laboratoire à la faculté de médecine de Paris et directeur du service des contagieux de l'hôpital militaire de Vincennes pendant la Première Guerre mondiale. Spécialiste de bactériologie et de pathologie expérimentale, il signa plus de 250 publications médicales. Parallèlement, il se passionna pour la préhistoire et dès 1872 fut l'élève de Gabriel de Mortillet à l'École d'anthropologie de Paris. A la mort de celui-ci en 1898, il lui succéda à la chaire d'anthropologie préhistorique.

Spécialiste de la préhistoire des Amériques, il fut nommé professeur au Collège de France en 1907 où il occupa la chaire d'américanisme. Il occupa aussi, jusqu'à la fin de sa vie, un poste clé au ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, dans le cadre de la commission des monuments préhistoriques. C'est à ce titre qu'il supervisait et subventionnait les travaux de nombreux préhistoriens, dont Denis Peyrony. Celui-ci lui doit la situation créée pour lui en 1910 afin de « pouvoir lutter contre l'argent allemand aux poches bourrées de billets de banque » (lettre de Capitan à Peyrony du 18 mai 1910). Cette mission se prolongea bien après le départ de Hauser en 1914.

voyages aux Eyzies, il m'initia à la préhistoire dont j'ignorais tout. Nous fîmes tous deux notre apprentissage pratique dans les gisements de La Ferrassie ; nous y avons travaillé ensemble plus de trente ans ¹⁰.

Par la suite j'eus l'honneur de devenir son collaborateur et ami. La découverte, en septembre 1901, des gravures de la grotte des Combarelles, par lui, l'abbé H. Breuil et moi, fut le point de départ de cette collaboration à trois, qui devait être des plus fructueuses pour la préhistoire et pour la prospérité de la région des Eyzies ¹¹.

Correspondant de l'Ecole d'anthropologie ¹² et du Ministère de l'Instruction publique ¹³, puis membre non résident du Comité des travaux historiques ¹⁴, je remplissais de mon mieux ces fonctions sans négliger ma tâche principale.

L'installation aux Eyzies, en 1907, du Suisse-Allemand Otto Hauser ¹⁵ qui loua et acquit les principaux gisements préhistoriques de la région et les mit en coupe réglée au profit des musées allemands, émut les Pouvoirs publics. En 1910, j'abandonnai l'enseignement, chargé par le Ministère de

10. Situé sur la commune de Savignac-de-Miremont, à trois kilomètres du Bugue, le site de la Ferrassie comprend trois gisements : un petit abri, une grotte et le grand abri. Ce dernier était intact lorsque Denis Peyrony en eut connaissance en 1896. Il l'affirma par bail pour plus de trente ans et, durant tout ce temps, L. Capitan fut associé à cette fouille sur laquelle ils publièrent, souvent en commun, de nombreux articles, même lorsque D. Peyrony en était le seul auteur.

De plus, en 1923, soit trois ans avant l'expiration du bail de Peyrony à la Ferrassie, L. Capitan désira faire l'acquisition du gisement - à titre personnel. Peyrony lui abandonna tous ses droits, à condition qu'à sa mort le site revienne à l'Etat. Ainsi, en 1929, la Ferrassie fut léguée au musée des Antiquités nationales avec l'importante collection de Capitan et une partie de celle de Peyrony, acquise par le musée. Ce dernier poursuivit les fouilles jusque vers 1934 ; le produit en est conservé au musée national de Préhistoire aux Eyzies. Plus tard, de 1968 à 1973, Henri Delporte, alors conservateur en chef du musée des Antiquités nationales, reprit les fouilles du grand abri dans le but d'en assurer une étude pluridisciplinaire.

11. La découverte des Combarelles date du 8 septembre 1901, un dimanche. Mais Denis Peyrony omet de signaler ici celle qu'il fit, seul, le jeudi suivant, jour de congé scolaire à l'époque, de peintures et de gravures dans la grotte de Font-de-Gaume aux Eyzies. Revenus d'urgence sur place, Capitan et Breuil la visitèrent le samedi 21. Fort curieusement, ils n'associèrent pas Peyrony à la signature des deux premières notes adressées à l'Académie des sciences pour signaler ces deux grottes. Pour les Combarelles, son nom n'est même pas mentionné, pas plus que dans d'autres articles qui suivirent... En revanche, Peyrony cosigna les deux grandes monographies publiées en 1910 (Font-de-Gaume) et 1924 (les Combarelles), bien qu'elles fussent intégralement rédigées par l'abbé Breuil.

12. Il fut nommé le 5 octobre 1901, soit le mois suivant la découverte des Combarelles et de Font-de-Gaume.

13. Il fut nommé membre correspondant de la commission des monuments historiques (section des monuments préhistoriques) pour le département de la Dordogne, par arrêté du 24 mai 1910 du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, signé Gaston Doumergue (futur président de la République).

14. La même année 1910.

15. Il serait plus juste de qualifier O. Hauser de Suisse alémanique. Originaire du canton de Zurich, né en 1874, mort en 1932, Otto Hauser est bien connu en Périgord. B. et G. Delluc lui ont récemment consacré un long mémoire qui retrace ses activités dans la région (Delluc 1999) où il fit une première apparition en 1898 avant de s'implanter plus assidûment aux Eyzies en 1906. A cette date, il fouillait déjà à la Micoque et par la suite, il fouilla - ou plutôt fit fouiller, notamment par Jean Leyssalles - les sites de Laugerie-Basse, Laugerie-Haute, le Moustier, Combe-Capelle, etc. (Hauser 1911, Drössler 1988).

l'Instruction publique et des Beaux-Arts de la mission difficile d'arracher, un à un, à l'Etranger, lorsqu'ils viendraient à fin de bail, les divers dépôts qu'il possédait et de procéder à des fouilles pour son compte. La lutte fut vive et longue ; elle se terminera par sa fuite précipitée en Août 1914 ¹⁶.

Les fouilles m'ayant été confiées, je les repris dans les grands gisements du Moustier, de Laugerie-Haute et de la Micoque déjà exploités depuis de nombreuses années. J'atteignis partout le sol rocheux ; je découvris aussi des industries inconnues jusqu'alors, qui modifièrent profondément nos idées sur l'évolution des diverses cultures de ce lointain passé ¹⁷.

Les ruines du vieux château des Eyzies acquises par l'Etat en 1913 ¹⁸, furent aménagées en Musée ; les collections y furent peu à peu exposées ; l'inauguration en fut faite en septembre 1923, par M. Paul Léon, Directeur des Beaux-Arts, qui revint en 1931 inaugurer la grande salle ¹⁹.

Le poste d'Inspecteur des Monuments préhistoriques et de conservateur du Musée créé, me fut attribué à dater du premier janvier 1928.

Le premier juin 1936, je pris ma retraite et je fus remplacé par mon fils Elie ²⁰.

En dehors de la préhistoire, mon activité se portait sur tout ce qui pouvait faire du bien à mes compatriotes. Avec quelques amis, mais surtout avec le concours et l'expérience du regretté Amédée Faure, en 1920, fut créé le syndicat d'initiative dont je fus élu président. Il a fait des Eyzies une localité accueillante et prospère. Vers la même époque, avec M. Gabriel Lafon, propriétaire à Tayac, je fondai le syndicat agricole, dont il fut président. À sa mort, en 1926, sur les instances de la chambre syndicale, je dus en accepter la présidence que je conservai jusqu'à la création de la corporation paysanne en

16. Le 2 août, soit le lendemain du jour où l'Allemagne déclara la guerre à la Russie, et la veille du jour où elle la déclara à la France.

17. Outre les trois sites mentionnés, où il succéda à Hauser, D. Peyrony fouilla en Périgord de nombreux autres gisements - une bonne vingtaine - qu'il a tous publiés.

18. L'acte de cession du château des Eyzies fut signé le 5 décembre 1913 par M^{me} Esclafer, propriétaire, D. Peyrony représentant le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, acquéreur pour le compte de l'Etat, et pour la somme de 10 000 francs. Les travaux de restauration et de transformation - pas toujours heureux - furent entrepris en 1914 et se poursuivirent après la guerre (Esclafer de la Rode, 2000).

19. L'inauguration du musée eut lieu le 30 septembre 1923 puis, le 19 juillet 1931, celle de la grande salle du troisième étage qui prit le nom de Capitan, disparu en 1929. Ce jour là fut également inaugurée la statue de l'homme de Néanderthal par Dardé, sur le bord de la terrasse rocheuse dominant la vallée. Le 2 avril 1939 fut enfin inaugurée la salle Breuil et célébré le jubilé de Denis Peyrony (avec vingt ans de retard...). A cette occasion fut dévoilé le médaillon en bronze à son effigie, œuvre de l'artiste Pryas, fils de Pierre Paris (Delluc 2002).

20. Elie Peyrony (Les Eyzies 1897 - Neuvic 1989) fut d'abord instituteur à Couze, puis à Peyzac-le-Moustier et à Tursac. En 1936, nommé inspecteur des monuments préhistoriques, il succéda la même année à son père comme conservateur du musée des Eyzies, jusqu'en 1965. Avec son père, il fouilla à Laugerie-Haute et sur d'autres sites, mais ses propres fouilles à l'abri Vignaud aux Eyzies et surtout au Pech de la Boissière à Carsac eurent pour but de démontrer ses qualités de préhistorien pour être nommé au musée des Eyzies. (Sur ce dernier site, c'est D. Peyrony qui imposa l'intervention d'Elie, contre l'avis de M. Castanet, inventeur du gisement, qui aurait souhaité voir l'Américain MacCurdy prendre ce chantier.)

1941. Avant de me démettre de mes fonctions, j'eus le grand plaisir de proposer à l'Administration préfectorale et de faire aboutir, le projet d'assainissement des marécages des Beunes qui rendra à la culture plus de huit cents hectares de terrain ²¹.

Mais toutes ces occupations ne m'ont pas fait délaissier la préhistoire à laquelle j'ai consacré et je consacre encore le meilleur de mon temps.

En raison de mon activité dans ce domaine, en 1942, M. Jérôme Carcopino, ministre de l'Education nationale ²², m'a confié la direction d'une des six circonscriptions des antiquités préhistoriques de France qu'il venait de créer, mission que je remplis de mon mieux ²³.

Je n'étonnerai personne en disant qu'une telle activité n'a pas été sans me susciter de nombreuses jalousies ; pour arriver à mon but j'ai dû surmonter bien des difficultés et vaincre des résistances ; ma vie n'a été qu'une lutte incessante. Grâce à ma ténacité et à l'appui que j'ai trouvé auprès de ceux qui appréciaient mon œuvre, j'ai eu raison des obstacles semés sur mon chemin.

Ma première affaire sérieuse fut l'intervention du maire des Eyzies, M. Lesvignes Pierre, dans ma nomination à la direction de l'école des Eyzies en 1901, par suite de la mise à la retraite de mon beau-père, M. Lasserre. Ce dernier avait fortement contribué en 1892, à faire arriver à la mairie M. Lesvignes,

21. Gabriel Lafon (Le Bugue 1852 - Les Eyzies 1926) fut notaire à Terrasson. Il s'intéressa à la préhistoire et publia sur ce sujet plusieurs articles, notamment sur les Eyzies. Le projet d'assainissement des Beunes, évoqué par D. Peyrony, se concrétisa en 1941 et 1942, avec l'aide d'une centaine d'Indochinois probablement immigrés en France à la suite de l'occupation du Tonkin par le Japon en 1940 et/ou celle du Cambodge par la Thaïlande en 1941. Ces Indochinois logeaient dans des baraquements en planches construits dans un pré au-dessus du Cap-Blanc. Ils assainirent la vallée de la Grande Beune, de part et d'autre du Cap-Blanc et de Commarque, et celle de la Petite Beune, de Cazelle au château du Roc d'Allas (renseignements aimablement communiqués par M. Charles Jousset, du Bugue, qui dirigea cette intervention avec J. Ramine, de Meyrals).

22. Jérôme Carcopino (1881-1970) historien, éminent romaniste, professeur à la Sorbonne, fut secrétaire d'Etat à l'Education nationale et à la jeunesse en 1941-1942. C'est à lui que l'on doit la loi du 27 septembre 1941 sur les fouilles terrestres, dite loi Carcopino, validée par l'ordonnance du 13 septembre 1945. Son frère, écrivain, est connu sous le nom de Francis Carco.

23. Ces six circonscriptions des antiquités préhistoriques ont été créées par la loi du 12 février 1942, et les directeurs nommés par l'arrêté du 27 mars suivant. D. Peyrony a eu la charge de la deuxième circonscription, du Centre de la France. Un arrêté du 19 novembre 1946 a modifié le nombre, porté à douze, et la répartition des circonscriptions archéologiques. A cette occasion, D. Peyrony fut victime d'un quiproquo, à moins qu'il ne s'agisse d'une intrigue de Séverin Blanc : par arrêté, Peyrony était nommé directeur de la région regroupant l'Allier, la Creuse, le Puy-de-Dôme, la Haute-Vienne et une partie de la Corrèze ; dans le même temps, S. Blanc (voir note 34), nommé directeur adjoint, avait en charge la Gironde, la Dordogne, le Lot-et-Garonne, le Tarn-et-Garonne, le Lot, partie de la Corrèze et partie des Landes. Fureur de Peyrony qui envoya sa démission, alerte ses correspondants, écrit à l'abbé Breuil (qu'il accuse d'être responsable de cette manœuvre). Le ministère refuse la démission et argue d'une erreur (archives Peyrony). Peyrony sera donc maintenu à la tête de l'ensemble de la VII^e circonscription.

Mais S. Blanc prendra par la suite sa revanche en se faisant nommer en 1948 à la succession de D. Peyrony, définitivement démissionnaire, vu son âge (79 ans). En fait, Blanc fut nommé par le ministre de l'Education nationale, Yvon Delbos, originaire du Périgord, contre le vote unanime de la commission des monuments historiques – et la cooptation de Peyrony – qui voulait choisir Camille Arambourg. Sans doute pour atténuer l'affront, Y. Delbos fit promouvoir D. Peyrony au grade d'officier de la Légion d'honneur le 25 août suivant.

qui était loin d'avoir l'instruction suffisante pour remplir les fonctions de premier magistrat ; mon beau-père étant secrétaire de la mairie facilitait sa tâche. Ce titre de maire l'enorgueillit un peu et le grisa. Guidé par un intrigant, ancien notaire, qui savait flatter son amour propre, il oublia les services rendus ; il prit l'ombrage de son bienfaiteur ; comme sa présence aux Eyzies le gênait un peu, il essaya, en dessous, de s'en débarrasser. Mais d'autres personnes plus puissantes et moins ingrates, contrebalancèrent l'influence de ce petit despote.

Mon beau-père ayant pris sa retraite, le maire s'opposa à ma nomination à sa succession, reportant sur moi, la haine qu'il avait pour lui. Soutenu par mes chefs et la population, j'eus raison de ce tyranneau et je restai malgré lui aux Eyzies. La lutte se termina par son échec au conseil municipal en 1904 ²⁴.

En 1908, je devais avoir une autre affaire qui, par certain côté, ressemblait à la première.

À la mort de G. de Mortillet ²⁵, le Dr Capitan obtint contre son fils Adrien, la chaire de préhistoire dont il était titulaire à l'École d'Anthropologie. De ce fait, A. de Mortillet voua une haine mortelle à son concurrent plus heureux. Il saisissait toutes les occasions de le lui manifester et de lui nuire, s'il le pouvait.

Étant l'élève, puis le collaborateur du Dr Capitan, A. de Mortillet et ses amis que je recevais amicalement aux Eyzies, lors de leur passage, essayèrent de m'en séparer, en flattant mon amour propre. Ils n'y réussirent pas. Je devais de la reconnaissance à mon maître ; mais je désirais d'autre part vivre en bonne harmonie avec tous mes collègues en préhistoire, ce que le Dr Capitan approuvait.

Alors la tactique d'A. de Mortillet changea totalement. Pour atteindre son adversaire, il essaya de perdre scientifiquement son élève en le discréditant.

Pour me permettre de faire des fouilles personnelles, une première fois, en 1905, je sollicitai de l'Association française pour l'avancement des sciences, sur le legs Girard, une subvention de 200F. J'appris, par une indiscretion, qu'A. de Mortillet, rapporteur, avait conclu au rejet de ma demande en fournissant des renseignements erronés sur mon compte. Ainsi prévenu, je me tins sur mes gardes, et je pris toutes mesures pour parer les mauvais coups de celui qui n'avait d'autres griefs contre moi que d'être tout dévoué au Dr Capitan.

En 1908, je sollicitai de la même société, une nouvelle subvention de 1000F. M. de Mortillet étant encore rapporteur, je demandai, au cas où il conclurait au rejet, la nomination d'une Commission d'enquête. Comme je m'y attendais, le rapporteur conclut au refus, alléguant que j'étais un mauvais instituteur, que je ne savais pas fouiller, que je vendais le produit de mes fouilles, *etc.*

24. Nous publierons un prochain jour la pétition de la population des Eyzies et la liste des signataires, dont l'original est conservé dans les archives Peyrony.

25. En 1898.

Il ne me fut pas difficile de montrer l'inanité de toutes ces accusations. L'enquête de la commission fit justice de toutes ces calomnies. Il ne lui fut pas difficile de s'apercevoir que les rapports de mes chefs étaient excellents ; que mes travaux de préhistoire valaient bien ceux de mon accusateur ; qu'un certificat de vente d'objets préhistoriques à un étranger, n'était qu'un grossier faux de Hauser, que ma présence gênait considérablement aux Eyzies.

Les conclusions de la Commission me furent des plus favorables. La subvention demandée me fut accordée sans réduction, comme il était de règle pour satisfaire tout le monde ²⁶.

En 1910, chargé de mission par les Beaux-Arts, pour défendre le patrimoine préhistorique national contre les agissements de l'étranger Otto Hauser, je caressais le dessein de créer un musée préhistorique aux Eyzies. Je m'en ouvris à M. Barry, maire des Eyzies et Conseiller général du canton, que je croyais être de mes amis. Je lui confiai que je pensais pouvoir amener l'Administration des Beaux-Arts à cette création et que je serais heureux, si nous marchions d'accord et que nous réussissions, de le faire bénéficier, au point de vue politique, de cet avantage. Je lui soumis mon projet comportant l'achat des ruines du vieux château des Eyzies et leur aménagement ²⁷ ; il lui sourit parfaitement, mais il voulut s'en réserver tout le bénéfice ; il essaya de m'évincer de la façon suivante ²⁸ :

Ami de l'étranger Otto Hauser pour des raisons inavouables, en 1911, il partit pour Paris avec lui et alla proposer cette création aux Beaux-Arts ; Hauser devait fournir les collections et en être conservateur. Prévenu aussitôt de ce coup de Jarnac, à dater de ce jour, je me tins sur la plus grande réserve. Je laissai Barry et Hauser à leur projet ; je gardai secrètement les miens. La question du Musée tomba en sommeil. Mais en 1913, au moment où tout le monde la croyait enterrée, je la repris en secret, je la solutionnai par l'acquisition des ruines du château ²⁹.

26. Cette affaire, qui date de l'année 1910, et non 1908 comme l'indique à tort D. Peyrony, méritera ultérieurement la publication des pièces illustrant ce dossier (archives Peyrony). On peut ajouter qu'indépendamment de sa « haine mortelle » envers Capitan, Adrien de Mortillet

avait quelques raisons - de son point de vue - de peu apprécier Denis Peyrony. En effet, en avril 1908, ce dernier faisait partie de l'aréopage des scientifiques venus en Périgord, à Laussel et au Ruth, démontrer que l'Aurignacien était antérieur au Solutréen, et non postérieur comme l'avaient prétendu Gabriel de Mortillet puis son fils Adrien ; ainsi l'abbé Breuil put-il gagner la « bataille de l'Aurignacien » dont l'épilogue parut en 1909. De plus, il faut savoir que des liens amicaux existaient entre A. de Mortillet et O. Hauser.

27. La confiance de Peyrony envers Jean Barry en 1910 est étonnante, car la collusion du maire des Eyzies avec Otto Hauser était à l'époque bien connue, et D. Peyrony, d'abord abusé par Hauser, avait coupé les ponts avec lui (lettre de D. Peyrony à O. Hauser du 5 novembre 1907, archives Peyrony). Jean-Philippe Barry, né à Belvès en 1857, exploita de 1891 à 1913 les carrières de kaolin près des Eyzies. Conseiller général en 1904, domicilié à Périgueux, il fut maire des Eyzies de 1904 à 1919.

28. Il faut se souvenir qu'il existait déjà un musée préhistorique aux Eyzies, fondé en 1908 à Laugerie-Haute par Otto Hauser. Ce musée, connu par plusieurs photographies et cartes postales publicitaires de l'époque, contenait des centaines d'objets préhistoriques exposés chronologiquement.

29. Voir note 18.

Ce fut un coup de massue pour les deux compères. Je me trouvais aussi [sic, sans doute pour ainsi] vengé de cette mauvaise action. Barry s'était tellement compromis avec son ami, que je le rencontrais partout pour aplanir les difficultés qu'il s'était créées par son attitude. Lors de la mise sous séquestre de ses biens ³⁰, il intervint auprès du tribunal pour que cette opération n'eût pas lieu. Mais les faits étant patents, le tribunal fut obligé de faire droit à ma demande.

Hauser et son homme de confiance ayant demandé la levée du séquestre ³¹, Barry intervint auprès du parquet pour que satisfaction leur fût accordée. Je veillais et l'affaire suivit son cours juste et légal. Une lettre compromettante de Leyssale à Hauser remise au procureur de la République, ayant disparu du dossier, fut retrouvée lorsque j'en eus envoyé une photographie au Président du Tribunal.

Hauser et Leyssale ayant fait appel de la décision du tribunal de Sarlat, le même procureur de la République n'avait pas transmis le dossier complet au Procureur général. Comme je m'en doutais, j'en fis part à ce dernier qui les réclama. Le procureur affolé m'en demanda d'urgence un duplicata. Alors l'affaire suivit son cours. Elle se termina par la confirmation du Jugement de Sarlat ; j'avais eu encore gain de cause ; mais combien j'avais dû veiller pour faire triompher la justice ³² !

Les difficultés suscitées par M. Barry ne s'arrêtèrent pas là. Des immeubles contigus à ceux de l'Etat à Laugerie-Haute, dépendant de la faillite d'un Sr Labeille, beaux-père de Leyssale, « homme de paille » d'Otto Hauser, furent vendus aux enchères devant le Tribunal de Sarlat. Je fus chargé d'enchérir pour le compte de l'Etat. Sur les conseils de M. Barry, Leyssales fut présent à l'audience, fit enchérir un homme à sa dévotion. Les enchères poussées à un prix fort élevé leur restèrent.

Ces immeubles enclavés dans ceux de l'Etat, devaient, semblait-il, lui revenir. J'en proposais aussitôt le classement ; une instance fut ouverte avant que les enchérisseurs en fussent devenus propriétaires. Il y eut expropriation ; la cause de la science avait été gagnée. Les conseils de M. Barry n'avaient abouti qu'à le ridiculiser ; il se tint pour battu. Je ne le trouvai plus sur mon chemin ³³.

30. La phrase de D. Peyrony est ambiguë : il ne s'agit pas des biens de J. Barry mais de ceux d'O. Hauser, mis sous séquestre le 24 avril 1915 par ordonnance du tribunal civil de Sarlat, après sa fuite des Eyzies le 2 août 1914 avec l'aide et la protection de J. Barry devant la vindicte de certains habitants de la région.

31. Des demandes de levée du séquestre furent déposées par J. Leyssalles et O. Hauser de 1919 à 1921, appels rejetés par le tribunal de Sarlat, puis la cour d'appel de Bordeaux le 24 janvier 1921.

32. Le séquestre des biens Hauser se poursuivit jusqu'en 1925.

33. Le projet d'acquisition par l'Etat de la propriété Labeille à Laugerie-Haute remonte à 1925 et ne fut conclu que par l'expropriation effectuée en 1930.

Plus tard d'autres intrigants essayèrent de me créer des difficultés. M. Blanc, nommé instituteur aux Eyzies, en 1925, s'intéressa à la préhistoire. Je lui facilitai sa formation dans la mesure du possible. Je lui prêtai des brochures et lui ouvris librement les grottes et le Musée ; je lui fournissais également tous les renseignements qu'il me demanda ³⁴.

Il entreprit des fouilles dans trois gisements où je ne l'ai jamais gêné, bien qu'il en fit commerce. Abusant de la bienveillance que je lui témoignais, il entreprit des travaux de grattage un peu partout.

Ayant reçu l'ordre de faire classer tous les gisements, je le prévins aimablement de s'en tenir à ceux qu'il fouillait et où je ne désirais nullement le gêner ³⁵.

Il ne répondit pas, mais sollicita de son inspecteur primaire un congé de quelques jours pour se rendre à Paris « sauver la science préhistorique très menacée ». Il fit une sortie tapageuse à la séance de la Société préhistorique française du [la date exacte manque] soutenu par quelques vaniteux comme lui. Ce fut une fumée sans feu ³⁶.

Je lui retirai alors toutes les facilités que je lui avais données et le priai de ne pas plus s'immiscer dans mon service, que moi dans le sien. Telle fut la fin de cette odyssée ³⁷.

De par ma compétence, je fus mêlé à l'affaire de Glozel, d'abord à titre purement personnel, ensuite en ma qualité de délégué des Beaux-Arts, enfin comme membre de la Commission internationale nommée pour faire la lumière sur l'authenticité et l'ancienneté de ce gisement. Le rapport concluant

34. Né le 26 mars 1893 à Saint-Cyprien, Séverin Blanc avait donc 34 ans de moins que Denis Peyrony. Instituteur depuis 1911, il fut nommé aux Eyzies en 1925. Arrêté par la gestapo pour faits de résistance, il fut déporté en 1944 à Buchenwald, d'où il revint en mai 1945. Il fut élu conseiller général de septembre 1945 à 1951. En 1948, il succéda à D. Peyrony au poste de directeur de la VII^e circonscription des antiquités préhistoriques. S. Blanc décéda au Bugue le 10 décembre 1970.

35. Depuis 1925, S. Blanc avait pratiqué des fouilles au Masnègre, dans la vallée de la Grande Beune, dans la grotte de la Boissière, près Saint-Cyprien, et à Saint-Geniès. Fin 1931, il fouilla le gisement Vignaud aux Eyzies, dont une partie avait déjà été classée monument historique en 1930. D. Peyrony lui demanda de ne pas poursuivre cette dernière fouille, le laissant libre de continuer les autres.

36. L'intervention de S. Blanc à la séance du 28 janvier 1932 ne fit pas l'objet d'un compte rendu, mais seulement d'une allusion plus générale en cinq lignes, p. 57 du *Bulletin* : « Fouilles. Etant donné certaines difficultés rencontrées par quelques-uns de nos Collègues pour pratiquer des fouilles dans les gisements préhistoriques découverts par eux, la S.P.F. décide de former une commission de neuf Membres, qui sera chargée d'étudier la question et d'établir un Rapport. » (Nous avons respecté les majuscules abusives).

Dans le *Bulletin* de février de la même année (p. 86-88), A. Vayson de Pradenne, rapporteur de la commission, conclut à la nécessité de permettre aux « amateurs » de poursuivre des fouilles à condition de justifier de leur compétence, en évitant « le gaspillage des richesses archéologiques », tout en se conformant à la loi à condition que celle-ci ne soit pas appliquée « de façon abusive ».

37. Etonnamment, c'est « sur recommandation » de D. Peyrony que S. Blanc fut nommé conservateur adjoint du musée du Périgord, alors dirigé par Julien Saraben, professeur de dessin au lycée de Périgueux. Par ailleurs, nous avons évoqué (note 23) le litige concernant la direction des antiquités préhistoriques en 1946.

à la non ancienneté du dépôt, attira, sur la tête de ses membres, une avalanche d'injures de la part du Dr Morlet soutenu par l'autorité de M. Salomon Reinach. Mais comme toutes celles de ce genre, l'affaire se termina par le silence le plus complet, dans le ridicule et dans l'oubli ³⁸.

En 1933, je fus pris à parti dans la Tribune de Genève, par un avocat de Berne, Bise, qui avait entrepris de redorer le blason de la famille Otto Hauser, et par un fils de celui-ci, Alexandre. Une affaire de faux, dont ils m'accusaient, tourna à la déconvenue des deux compères ; l'avocat Bise dut reconnaître qu'il s'était trompé ³⁹.

Une fois de plus, je sortis victorieux de la lutte.

Depuis j'ai vécu tranquille, ne m'occupant plus que de mes études préhistoriques, du bon fonctionnement des sociétés dont j'ai la direction et de la culture de mon jardin. Plus personne ne cherche à m'ennuyer.

Si, de par ma situation, je gêne l'avancement de certains qui se croient capables de me succéder, ils attendent, impatiemment mais sans rien dire, ma descente dans la tombe ⁴⁰.

Ces multiples occupations ne me firent pas négliger l'éducation et l'instruction de mes trois enfants. Ne sortant pas, comme faisaient beaucoup d'autres pour aller faire ma partie au café, je passais mes soirées en famille et surveillais leur travail. J'avais l'ambition, comme tout père [digne] de ce nom, de leur faire une situation [qui leur] permît de mener une vie aussi facile que [la] nôtre, sinon meilleure. J'ai eu la satisfaction de voir que j'y avais réussi.

Ils se sont mariés avec des personnes [manquent deux mots] qu'eux. L'accord règne dans les familles et entre eux. Ils ont des enfants pour lesquels ils font ce qui a été fait pour eux. Ils sont tous aussi attentionnés les uns que les autres pour moi. Je les aime tous indistinctement, chacun avec son caractère. Je suis heureux de les voir heureux et unis. Je souhaite qu'il en soit toujours ainsi.

Les Eyzies, le 2 Janvier 1944

D. Peyrony

38. Sur ce sujet, D. Peyrony a publié une brochure : *Ce que j'ai vu et observé à Glozel*, Paris, Catin, 1928, 39 p., 3 fig. (coll. La controverse de Glozel, n° 3). Nous ne nous appesantirons pas sur ce sujet qui par ailleurs a fait l'objet de nombreux commentaires.

39. Pour la « petite histoire », nous pourrions un jour rouvrir ce dossier d'une lamentable accusation contre Peyrony, à l'instigation d'un fils d'O. Hauser.

40. Denis Peyrony est décédé le 26 novembre 1954 à la Canéda, près Sarlat, dans sa 86^e année. Il fut inhumé dans le cimetière des Eyzies-de-Tayac.

PS - Une autre affaire qui montre la jalousie et la perfidie de certains individus, est celle suscitée par Vaufrey, Pr à l'I.P.H ⁴¹. au sujet des fouilles projetées par mon fils Elie dans le gisement Vignaud aux Eyzies en 1944.

Vaufrey dont l'hostilité sournoise se manifestait souvent à mon égard, entre autres circonstances, lors de ma nomination de membre de la Commission des Monuments préhistoriques où il fut le seul membre à s'y opposer, bien que je ne lui eût fait que du bien en lui faisant accorder des missions en Dordogne et Gironde ⁴².

J'ai appris depuis que la nomination de mon fils à ma succession en 1936, l'avait contrarié, car il était candidat à ce poste. C'est très vraisemblablement une des raisons pour lesquelles il s'est obstiné à entraver toute recherche de mon fils en Périgord, en proposant, en qualité de rapporteur, le rejet de toute demande de ce genre ⁴³. Il a voulu la guerre. Je l'ai accepté.

Résultats : sa conduite à mon égard et à celui d'autres personnes, l'a fait évincer de toutes les Commissions et du Musée de l'Homme ⁴⁴.

27 février 1946

41. I.P.H. L'Institut de paléontologie humaine, sis 1, rue René-Panhard, dans le 13^e arrondissement de Paris, a été créé par Albert I^{er}, prince de Monaco (1848-1922). Il a été reconnu d'utilité publique et ses statuts approuvés par décret du 15 décembre 1910. Dès l'origine, Marcellin Boule (1861-1942) en fut nommé directeur, Henri Breuil étant professeur d'ethnologie préhistorique et Hugo Obermaier de géologie appliquée à la préhistoire. La construction fut confiée à Emmanuel Pontremoli, architecte du Muséum, le sculpteur Constant Roux étant chargé du décor extérieur. Commencé en 1911 et déjà bien avancé en 1914, le bâtiment ne sera vraiment achevé qu'après guerre et inauguré le 23 décembre 1920.

42. René Vaufrey (1890-1967) était élève de M. Boule et fut attaché à l'I.P.H. en 1925 comme professeur de géologie et paléontologie du Quaternaire. Outre ses travaux de terrain, il s'attacha à la défense du patrimoine archéologique dans le cadre de la commission des monuments historiques (1929), puis du Centre national de la recherche scientifique (1942). A partir de 1931, il fut aussi, avec H.-V. Vallois, corédacteur de la revue *L'Anthropologie*.

« L'hostilité sournoise » de R. Vaufrey vis à vis de Denis Peyrony peut sans doute être nuancée et c'est en fait D. Peyrony qui pouvait avoir une certaine inimitié à l'égard de R. Vaufrey depuis qu'en 1930 la commission des monuments historiques demanda à celui-ci de faire l'étude géologique du gisement de la Micoque sans en informer au préalable le fouilleur du site. D. Peyrony s'en vexa, à juste raison. Un échange de lettres s'en suivit, où intervinrent les services du ministère et Marcellin Boule (archives Peyrony).

Par ailleurs, en 1933, la commission des monuments historiques (section préhistorique) dont faisait partie Denis Peyrony, lui reprocha d'être un « gros consommateur de gisements, même si c'est pour le bon motif » comme lui fit amicalement remarquer R. Vaufrey (lettre du 14 février 1933, archives Peyrony). Vaufrey lui conseillait une certaine modération dans ses travaux pour « imposer la même modération aux 800 membres de la Société préhistorique »... Cette lettre est en fait toute empreinte de courtoisie, comme d'autres, notamment pour le défendre contre les attaques du Suisse Henri Bise et du fils d'Otto Hauser. Pour l'avoir connu, l'un de nous (A.R.) n'imagine pas Raymond Vaufrey capable « d'hostilité » envers son collègue dont lui et M. Boule ont soutenu la candidature à la commission des monuments historiques, quoiqu'en dise D. Peyrony.

43. Les fouilles d'Elie Peyrony sont en nombre restreint, nous en avons totalisé huit, dont cinq en collaboration avec son père. Trois d'entre elles furent publiées exclusivement par lui, d'autres avec D. Peyrony.

44. D. Peyrony se vante peut-être un peu d'avoir « fait évincer (René Vaufrey) de toutes les commissions et du musée de l'homme ». C'est pour une toute autre raison, plus grave quoique injustifiée (suite à l'occupation allemande) que Vaufrey a subi un temps cette éviction, dont il fit appel ; à la suite de quoi il fut réhabilité. Nous l'évoquerons un jour. Il serait regrettable, pour la mémoire de Denis Peyrony, qu'il ait pris quelque part dans cette affaire.



*Photo de Denis Peyrony, d'une date inconnue, sur sa carte d'adhésion
au Touring Club de la Dordogne en 1920.*



Otto Hauser en 1911



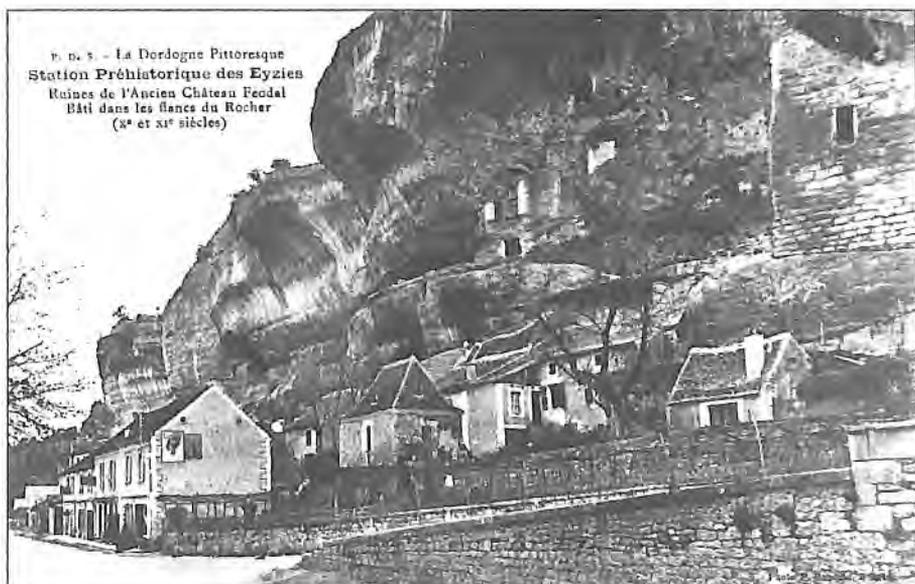
L'abbé Breuil vers 1940



*Le médaillon en bronze à l'effigie de Denis Peyrony,
musée national de Préhistoire,
Les Eyzies (cl. A.R.)*



L'intérieur du musée Hauser à Laugerie-Haute en 1910



Les ruines du château des Eyzieux, futur emplacement du nouveau musée des Eyzieux

Bibliographie

- *Archives Peyrony*. Lettres et documents divers donnés par son fils Elie à François Bordes. Le fonds, en cours de classement et de dépouillement, sera prochainement remis à la Bibliothèque municipale de Périgueux à l'initiative de M^{me} D. de Sonnevill-Bordes.
- CAPITAN (L.), BREUIL (H.) et PEYRONY (D.). *La caverne de Font-de-Gaume aux Eyzies (Dordogne)*. Monaco, Imprimerie Chêne, 1910, VIII-271 p., 244 fig., 65 pl. h.-t.
- CAPITAN (L.), BREUIL (H.) et PEYRONY (D.). *Les Combarelles aux Eyzies (Dordogne)*. Paris, Masson, 1924, X-192 p., 128 fig., 58 pl. h.-t.
- DELLUC (B. et G.). L'archéologue Otto Hauser à la lumière de quelques documents périgordins. *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. 126, 1999, p. 705-748, 4 pl.
- DELLUC (B. et G.) et ROUSSET (R.). Un monument aux morts « préhistorique » aux Eyzies-de-Tayac. *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. 129, 2002, p. 287-300, 2 pl.
- DRÖSSLER (R.). *Flucht aus dem Paradies. Lieben, Ausgrabungen und Entdeckungen Otto Hausers*. Halle-Leipzig, Mitteldeutscher Verlag, 1988, 384 p., 34 fig. h.-t., (sur la vie, les fouilles et les découvertes de Hauser).
- ESCLAFER DE LA RODE (P.). *Le château des Eyzies et les seigneurs de Tayac*. Périgueux, Comptoir d'Art, 2000, 263 p., ill.
- HAUSER (O.). *Le Périgord préhistorique*. Le Bugue, Imprimerie Réjou, 1911, 23 p., 7 pl. h.-t., dépl.
- *Jubilé de M. D. Peyrony. Inauguration de la salle Breuil. Les Eyzies-de-Tayac 2 avril 1939*. Montignac, Imprimerie de la Vézère E. Leymarie, s.d. [c. 1943], 75 p., 2 pl. h.-t.
- PENAUD (G.). *Dictionnaire biographique du Périgord*. Périgueux, Fanlac, 1999, 959 p.
- PEYRONY (D.). *Le Périgord préhistorique. Essai de géographie humaine suivi des listes des stations, gisements, monuments divers connus, avec leur bibliographie*. Périgueux, Société historique et archéologique du Périgord, 1949, 92 p., 8 cartes h.-t.
- PEYRONY (D.). Note sur quelques petits gisements préhistoriques. *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. 77, 1950, p. 55-64, 3 fig.
- WHITE (R.). The historic and legal context of foreign acquisitions of Paleolithic artifacts from the Périgord : 1900 to 1941. *The Role of American Archaeologists in the Study of the European Upper Paleolithic*, ed. L. Straus. BAR international series 1048, 2002, p. 71-83, 2 pl.

Sortie d'été de notre compagnie en Sarladais, le dimanche 22 juin 2003

par Annie HERGUIDO

En ce deuxième jour de l'été, soleil et chaleur sont au rendez-vous fixé à 7 h 30 à Périgueux et nous voilà une centaine à partir courageusement en direction du sud du département.

Les deux autocars se dirigent d'abord vers Commarque. Pendant le voyage, le père Pommarède et Jeannine Rousset font quelques commentaires historiques : nous apprenons ainsi que la mairie de Saint-Pierre-de-Chignac est située sur l'emplacement de l'ancien repaire de Marqueyssac alors que l'église conserve en son chœur de beaux restes romans. Quant à l'église de La Douze devant laquelle nous passons ensuite, elle était toute proche du château d'Abzac rasé en 1660 pour châtier son assassin de propriétaire.

Arrivés à Commarque, nous découvrons un site incomparable : à notre droite, c'est l'ancien castrum bien dégagé avec son donjon vertigineux, son église du XIV^e siècle dont on voit encore un pan de clocher mur à trois baies séparé du reste du chœur, ses maisons nobles aux pignons dénudés, échelonnées sur la falaise... A notre gauche, un peu plus loin, c'est l'élégant petit château de Laussel, dans son écrin de verdure. Le comte de Commarque nous accueille aimablement. Il nous explique comment il a participé au dégagement des ruines envahies par la végétation. Il nous dit aussi qu'il a contacté une entreprise pour poursuivre les travaux de restauration et qu'il effectue lui-même des recherches historiques qui devraient lui fournir plus de précisions sur le site.

Brigitte Delluc nous présente ensuite la grotte magdalénienne située au pied de la falaise au-dessous du cluseau. Elle recrée pour nous les figures qui y sont gravées, en particulier un cheval grandeur nature, sculpté sur la paroi et qu'on ne peut voir dans son intégralité qu'en marchant le long du couloir central trop étroit pour que nous puissions y pénétrer. Elle fait aussi allusion aux nombreuses gravures et sculptures de femmes schématisées que l'on peut trouver dans cette grotte et aux alentours (Vénus de Laussel).

Nous pouvons ensuite compléter notre connaissance des lieux par une visite guidée de la citadelle et les plus courageux monteront toutes les marches pour atteindre le sommet du donjon. Quelle récompense lorsqu'ils apercevront ce vaste panorama sur des terres habitées depuis des millénaires puis abandonnées au XVI^e siècle et heureusement préservées aujourd'hui des méfaits de la civilisation !

Nous en avons presque oublié les contingences matérielles mais il est temps de rejoindre Sarlat où nous prendrons, dans la fraîcheur des climatiseurs, un repas d'une exquise simplicité, servi par des jeunes vraiment charmants.

Sarlat nous accueille ensuite, sous un soleil implacable, ce qui n'empêchera pas le docteur Blondin de nous faire un très intéressant exposé sur la restauration d'une maison médiévale située à l'angle des rues du Siège et Turenne, appartenant à la famille Coq.

Qu'il est agréable ensuite de s'asseoir dans l'ancienne cathédrale pour écouter Mireille Bénéjean nous parler de la découverte en 2001 d'une « cellule » romane, ancienne chapelle consacrée probablement au Sauveur protégé par l'archange Saint-Michel, qui fut ensuite utilisée comme prison de l'officialité en 1770. Nous la découvrirons, au-dessus de l'office de tourisme dans un endroit insoupçonné puisque la porte avait été dissimulée par le buffet d'orgues.

Nous nous rendons enfin à Meyrals pour une dernière visite, celle du château de La Roque. Cet ancien fort médiéval appartenait à l'origine à la famille qui lui a donné son nom. Il sera remanié du XIII^e au XV^e et même au XX^e quand on lui a ajouté une tour. Il a abrité successivement les familles de La Roque et de Beaumont Beynac. M^{me} Johannesson, l'actuelle propriétaire nous fera les honneurs de sa demeure dont nous admirerons surtout l'oratoire orné de peintures de la fin du XV^e ou début du XVI^e siècle (selon Jean Secret), commentées avec brio par Alain Ribadeau Dumas.

Nous terminerons agréablement la visite sur la terrasse du château, dominant toute la vallée, partageant le verre de l'amitié, oubliant ainsi la chaleur accablante de ce beau jour de juin.

Sans le Père Pommarède, Jeannine Rousset, le comte de Commarque, Brigitte Delluc, Mireille Bénéjean, le docteur Blondin, M. Coq, M^{me} Johannesson, Alain Ribadeau Dumas, le colonel Michel Bernard, Joëlle Bernard, le colonel Monchot et Sébastien Pommier, cette intéressante sortie n'aurait pas pu avoir lieu. Qu'ils soient donc chaleureusement remerciés !



Le château de Commarque



Château de la Roque, notre président et la propriétaire des lieux



Le château de la Roque

Photos C. Laflaquière

Inauguration de la bibliothèque Alberte Sadouillet-Perrin à Saint-Cyprien le 26 juillet 2003

par Pierre POMMAREDE

Il faisait une chaleur castillane, capable de désarmer un taureau andalou. La placette était déserte comme route après un grand vent. Une centaine de participants s'étaient tapis à l'ombre de vieilles maisons qui sentaient bon le Grand Siècle. Stoïques sous un soleil implacable, un député, un conseiller général, un maire, une bibliothécaire et un curé cypriote ruisselaient comme grillade sur feu de bois. Je leur expliquais que dans ma philosophie, les élus devraient goûter le lieu de rafraîchissement et de paix et que je craignais que « leur teint au soleil ne se fanât ». Ils répondirent aimablement qu'ils s'appelaient Germinal, qu'ils étaient bon teint et ne craignaient point des flammes éternelles.

Ces propos enjoués et charmants se tenaient devant une ancienne halle, restaurée avec un goût éclairé, et transformée en bibliothèque, une bibliothèque qui n'aurait pu être que municipale mais allait être baptisée et recevoir laïquement le nom d'une de nos collègues : Alberte Sadouillet-Perrin.

Comme les noms de rue facilitent un itinéraire, les titres des ouvrages de cette journaliste historienne avaient balisé mon propos : *Saint-Cyprien, sa plaine et ses coteaux*, nous rappelle son enracinement à une ville qu'elle a

affectionnée durant un siècle, et qu'elle connaissait de A à Z ; *Périgord de longue mémoire*, pour affirmer que tous ceux qui étaient réunis à Saint-Cyprien n'avaient pas la mémoire courte ; *La mystérieuse dame de Nontron* pour décrire la bonne, l'intelligente, la fidèle, la courageuse dame de Saint-Cyprien et de la rue du Plantier ; celle qui était capable, en quelques phrases pertinentes, de décrire un château ou une église, de camper un personnage ; d'égayer aussi, pour la presse locale, des comptes rendus les plus arides des séances officielles et, durant quarante ans, après avoir parcouru des dunes et des oasis, d'allumer, avec un sourire dont elle avait le secret, une lanterne magique pour les grands enfants que nous sommes.

Madame Sadouillet-Perrin avait aussi écrit un livret sur les *Pèlerinages du Périgord*. C'était ce 26 juillet, le pèlerinage de l'admiration et de la gratitude, prolongé pour les membres du bureau et de nombreux collègues de la Société historique, par la cordiale reconnaissance envers celle qui fut, depuis 1974, leur vice-présidente ; une démarche qui leur permettait aussi de retrouver, dans les Alyscamps périgourdins, une galerie de portraits, une litanie de noms qui ont été la fierté de leur compagnie et demeurent notre richesse : Jean Secret, Noël Becquart et Jean-Marie Bélingard.

La cérémonie se termina dans le parc de sa vieille maison dont elle parlait avec émotion, cette *Grange des Pères*, où vécut Prunis et où nous avait priés sa famille. Tout Cucugnan – et bien au-delà – échangeait des souvenirs et évoquait un regard clair où pétillait l'humour.

Nous n'avons guère d'imagination quand nous nous dirigeons vers des cimetières. Au jour de novembre où les morts tiennent salon, nous apportons, sous les cyprès et les ifs, les mêmes chrysanthèmes. Louée et bienheureuse la commune de Saint-Cyprien qui a eu la merveilleuse idée de graver, parmi les livres et les documents, le nom d'un écrivain, d'une historienne, de notre collègue affairée et souriante, de celle qui reste une chère et douce amie.

P.P.

TRAVAUX UNIVERSITAIRES

Chaussivert Marie : *Les églises médiévales du canton de Sarlat*,
TER de maîtrise d'histoire de l'art, sous la direction de Jacques Lacoste,
juin 2003, université Michel-de-Montaigne, Bordeaux III.

L'étude des églises médiévales du canton de Sarlat a été réalisée à la demande de Mireille Bénéjeam conservatrice du musée de Sarlat.

Les cantons de Saint-Cyprien et de Carlux, qui l'encadrent, ayant déjà été étudiés, il était important de parfaire la connaissance des églises du Périgord Noir. Considérant l'importance de la ville de Sarlat au Moyen Âge (alors au même rang que Périgueux et Bergerac), le choix de l'étude de ce canton semblait prioritaire à tout autre.

Vingt-deux édifices du canton conservent des parties de l'époque médiévale. La période romane en Périgord est une période très prospère, propice à la construction religieuse ; alors que le développement des paroisses se poursuit depuis le haut Moyen Âge, le moindre village va pouvoir posséder son église.

De plus les regroupements de communes, qui ne sont qu'au nombre de douze actuellement (Temniac fut rattachée à Sarlat en 1793, La Canéda en 1965 ; Marcillac et Saint-Quentin réunies en 1827 ; Saint-André-d'Allas et Allas-l'Évêque en 1825 ; Beynac et Cazenac en 1827) ¹, et le développement des prieurés dans la région, également dès le haut Moyen Âge, expliquent aussi ce nombre important.

1. Florenty Guy, *Paroisses et communes de France : Dictionnaire d'histoire administrative et démographique-Dordogne*, Paris, CNRS éditions, 1996.

Ces églises sont celles de minuscules villages ou simples hameaux très éloignés les uns des autres par des kilomètres de forêts, recouvrant un relief formé de pechs. Elles sont toutes plus authentiques et situées dans un lieu toujours plus insolite. Chacune conserve sa forme générale médiévale originelle et ses murs romans ; de simples agrandissements et remaniements les ont modifiées. Il n'y a eu aucune reconstruction totale ².

Il est possible d'inventorier d'un point de vue approximativement chronologique les édifices romans du canton de Sarlat ³ :

Saint-Martial de Sainte-Nathalène

Les chapiteaux à entrelacs de l'arc triomphal attestent d'une construction « dans la dernière décennie du XI^e siècle, soit au tout début du XII^e siècle » ⁴.

Saint-Martin, de Vitrac, est inscrite sur l'inventaire supplémentaire des monuments historiques depuis le 4 décembre 1925. C'est un ancien prieuré de l'ordre de Saint-Augustin dépendant de l'abbaye de Saint-Amand-de-Coly (Etat des bénéfices de l'évêché de Sarlat de 1648). Le chevet appareillé en petits moellons et percé d'une baie orientale très étroite, atteste d'une construction qui débute à la fin du XI^e siècle. Cette première campagne vient s'achever au début du XII^e siècle par la travée occidentale de la nef construite en petit appareil régulier et couverte par une voûte d'arêtes authentique. La sculpture présente au portail occidental atteste de cette date.

Saint-Urbain, à Vézac, est inscrite sur l'inventaire supplémentaire des monuments historiques depuis le 15 février 1974, à l'exception du clocher. Cette église paroissiale se situe sur la voie reliant La Roque-Gageac et Beynac-et-Cazenac, ce qui a dû lui valoir bien des périodes difficiles, servant de refuge et certainement plusieurs fois démantelée. Elle conserve cependant aujourd'hui toute son allure romane, portant le poids de l'histoire. Le chevet construit en moellons irréguliers, contrebuté par deux contreforts plats d'origine, situés au nord et au sud, et qui assurent de son voûtement dès le départ, a été entrepris à la fin du XI^e siècle. Il était alors éclairé par deux baies très étroites à l'est et au sud. Cette dernière a été agrandie plus tard. On peut comparer l'arc triomphal de Saint-Urbain à l'arc doubleau séparant les deux travées de la nef de Saint-Martin de Vitrac. Ils sont aussi imposants et lourds, appartenant tous deux au début du XII^e siècle.

2. Pour prendre connaissance de l'histoire médiévale du Sarladais, se référer à Maubourguet Jean, *Le Périgord méridional, des origines à l'an 1370*, tome 1, 1927 (réimpression Roc de Bourzac, 1988).

3. Pour connaître les premières dates à partir desquelles ces églises sont attestées, il faut se référer au vicomte de Gourgues et son *Dictionnaire topographique du département de la Dordogne*, Paris, 1873.

4. Cet édifice fut étudié récemment par Isabel Begne, *Etude des églises médiévales du canton de Carlux + Sainte-Nathalène*, TER de maîtrise sous la direction de Jacques Lacoste, 1994-1995.



L'église Saint-Urbain de Vézac

Saint-Martial, à Cazenac, est inscrite sur l'inventaire supplémentaire des monuments historiques depuis le 6 décembre 1948. Avant 1827, c'était l'église paroissiale du village de Cazenac, situé à trois ou quatre kilomètres au nord-ouest de Beynac. Le plan actuel est celui de l'église romane : la nef de deux travées, flanquée au nord et au sud par deux chapelles rectangulaires et terminée par un chevet plat. Aucun indice ne permet de donner une datation claire à ce chantier ; la sculpture est absente, le plan est très simple comme nous en rencontrerons jusqu'à la fin du XII^e siècle. Mais l'appareillage irrégulier et l'absence de voûtement nous amène à placer ce premier chantier dans la première moitié du XII^e siècle.

L'ancienne cathédrale Saint-Sacerdos de Sarlat ⁵ est classée parmi les monuments historiques depuis 1840. C'est « l'ancienne cathédrale », car le diocèse de Sarlat, fondé en 1317 par le pape Jean XXII, n'existe plus depuis 1790. D'après Jean Maubourguet, le monastère de Sarlat fut fondé dans la première moitié du IX^e siècle : *Ecclesia in honore Sancti Salvatoris in vico Sarlatensi*, 886 (Charte de Bernard, comte de Périgord : Baluze) ⁶. Le chantier roman de l'abbatiale débute vers 1125 pour se poursuivre jusque vers 1180. « La construction du chevet cruciforme, réalisée à la fin du XV^e siècle,

5. Voir à ce propos : Bénéjean Mireille, « Sarlat, la cathédrale Saint-Sacerdos », *Congrès archéologique de France, Périgord*, 1999, p. 303-319.

6. Gourgues (vicomte de), *op. cit.*, p. 309.

fut suivie de peu par celle du chœur au XVI^e siècle. Interrompue en 1519, reprise en 1532 et rapidement arrêtée, la reconstruction ne fût achevée qu'en 1685 lorsque la nef gothique rejoignit la tour-porche romane »⁷.

Saint-Donat de la Roque-Gageac

C'est l'ancienne chapelle du château abbatial, puis épiscopal de La Roque-Gageac : car le seigneur de la cité (alors entourée de remparts) n'a toujours été que l'abbé, puis l'évêque de Sarlat. C'est pourquoi elle fut tout au long des siècles toujours très bien défendue et que l'on aime à penser que La Roque-Gageac n'est jamais tombée aux mains des Anglais. Le chantier roman a débuté à l'est par la réalisation de l'abside hémicirculaire. Les murs



L'église Saint-Donat de la Roque-Gageac

actuels de la nef sont les murs primitifs, appareillés très irrégulièrement, parcimonieusement en blocage. Le clocher-mur de la façade vient achever cette première campagne, dans la première moitié du XII^e siècle. A l'origine, c'est une petite chapelle très simple, à nef unique, mais qui va très vite être agrandie par l'adjonction de deux chapelles au sud, dans la deuxième moitié du XII^e siècle (appareillage irrégulier, baie plein-cintre, arcs d'ouverture sur la nef).

L'ancien prieuré grandmontain des Veysières, sur la commune de Vitrac (à 2 200 m au nord-ouest du village)⁸, est inscrit sur l'inventaire supplémentaire des monuments historiques depuis le 23 septembre 1970.

7. Bénéjean Mireille, *op. cit.*, 1999, p. 319.

8. Voir carte IGN Sarlat. Souillac, Vallée de la Dordogne.



Chapiteau du chœur de l'église Saint-Quentin à Marcillac-Saint-Quentin

C'était une annexe du prieuré de Francour-en-Quercy ⁹, fondé dans la première moitié du XII^e siècle ¹⁰. La datation historique est confirmée par l'analyse architecturale : le plan rectangulaire, le parement des murs en très bel appareil régulier, la seule baie plein-cintre de facture assez archaïque, amènent à dater un premier état de la chapelle du milieu du XII^e siècle.

Saint-Quentin de Marcillac-Saint-Quentin

C'est un ancien prieuré régulier de l'ordre de Saint-Benoît, dépendant de l'abbaye de Sarlat. D'après Jean Maubourguet, il fonctionna de 1280 à 1316 et était peut-être conventuel ¹¹. Le plan de l'église Saint-Quentin est un plan basilical dans le respect de la tradition romane. Le portail occidental ouvre directement sur une large nef unique de trois travées. Elle est suivie d'un transept saillant ouvrant sur une abside simple à trois pans. Les arcatures plaquées du chœur conservent deux chapiteaux sculptés au décor végétal, permettant de situer la construction du chevet dans la première moitié du XII^e siècle.

9. Maubourguet Jean, *op. cit.*, 1927, p. 183.

10. Goyenèche (abbé), « Prieurés de l'ordre de Grandmont en Périgord », dans *B SHAP*, 1879, p. 243-245.

11. Maubourguet Jean, *op. cit.*, 1927, p. 376.

Notre-Dame de la Nativité à Temniac est classée parmi les monuments historiques depuis le 10 août 1920. Temniac était un repaire noble acheté au IX^e siècle au comte de Périgord par l'abbé de Sarlat (*Almanach historique de la Province de Guyenne de 1760*). Le vicomte de Gourgues nous dit également que le prieuré de l'ordre de Saint-Benoît, relevant de l'abbaye de Sarlat, est érigé par Clément V. C'est l'église du château des évêques de Sarlat de 1317 à 1790. Le chantier débuta vers 1130-1140 par la construction de la crypte située sous le chœur, la seule en Périgord avec celles de Saint-Astier et de Saint-Orse. Cette crypte possède une voûte d'ogives quadripartite primitive, ogives qui ont la particularité d'être emboîtées (il n'y a pas de clef-de-voûte) à l'instar de celle du porche de Moissac réalisé vers 1130-1140. C'est aussi une église à file de coupes : les deux travées de sa nef en sont couvertes. L'intérêt archéologique de cette grande chapelle est incontestable, c'est la plus aboutie, la plus grande et la plus haute du canton. Après l'ancienne cathédrale Saint-Sacerdos, c'est sans doute le plus bel exemple de la grande architecture romane dans le canton de Sarlat.

Saint-Pierre-aux-Liens, à Marquay, est classée parmi les monuments historiques depuis le 8 octobre 1910. Elle appartenait au second archidiaconé de l'évêché de Sarlat. Un prieuré-cure régulier non conventuel de l'ordre de Saint-Benoît, et relevant de l'abbaye de Sarlat, est attesté en 1321¹². Le début du chantier roman au milieu du XII^e siècle est attesté par la présence de quatre modillons sculptés qui appartenaient à la corniche soulignant la toiture du massif oriental. Les quatre représentent des visages, deux sont encore sous la corniche du croisillon sud, les deux autres sont pris dans la maçonnerie du pan sud du chevet. On note une certaine influence du style languedocien, on ne se situe donc pas avant le milieu du XII^e siècle. On retiendra de cet édifice l'originalité de son plan (sa particularité tient dans le fait que les croisillons du transept sont en biais vers l'extérieur par rapport à l'axe des murs de la nef, et à leurs extrémités viennent se greffer deux absidioles) et la coupole de sa croisée.

Notre-Dame de l'Assomption de Beynac

C'est l'ancienne chapelle du château, classée parmi les monuments historiques depuis le 31 octobre 1912. C'était un prieuré de l'ordre de Saint-Augustin. La première campagne de construction a eu lieu vers le milieu du XII^e siècle et, comme à Marquay, c'est la sculpture qui permet de le dire. Le portail d'entrée situé sur le mur nord de la nef est aménagé dans un avant-corps, formé d'une succession de voussures et surmonté d'une corniche à modillons sculptés de têtes humaines, animales et monstrueuses.

12. Maubourguet Jean, *op. cit.*, 1927, p. 376.

Saint-Laurent à Marcillac, sur la commune de Marcillac-Saint-Quentin

C'est un ancien repaire noble relevant de la châtellenie de Saint-Amand-de-Coly. Une dalle funéraire en pierre qui daterait du VIII^e siècle est sous la protection des monuments historiques depuis le 28 janvier 1849. Dès 1883, elle est inutilisée et dans le même état de délabrement qu'aujourd'hui¹³. L'édifice roman de la fin du XII^e siècle était de la largeur de la nef (le collatéral nord est un ajout du XVI^e siècle), moins haut et terminé certainement par une abside hémicirculaire. Étant donné l'arc en accolade que présente à l'extérieur la baie orientale, on peut admettre que le chevet plat date du XVI^e siècle, et par conséquent supposer que le système d'arcatures plaquées des murs nord et sud du chœur se poursuivait en hémicycle dans le chœur roman. Il est fort regrettable qu'elle soit aujourd'hui complètement désaffectée, et largement oubliée.

Saint-Vincent, de Saint-Vincent-le-Paluel, est inscrite sur l'inventaire supplémentaire des monuments historiques depuis le 5 octobre 1946. L'appareillage d'ensemble de l'édifice est moyen et régulier, le plan général est assez élaboré (deux chapelles rectangulaires étaient originellement ouvertes sur la nef unique, comme le montrent les traces d'arrachements sur le mur sud de la nef), l'église était entièrement voûtée et dotée de contreforts plats ; le chantier roman date de la fin du XII^e siècle.

Saint-Cybard, de Tamniès, est inscrite sur l'inventaire supplémentaire des monuments historiques depuis le 26 juin 1978 (ainsi que les façades et toitures de l'ancien prieuré bénédictin relevant de l'abbaye de Sarlat). La particularité de cette église tient dans le fait que la nef n'est pas dans l'axe du chœur, car l'édifice est construit au bord du promontoire rocheux sur lequel se situe le village de Tamniès. C'est bien là le plan de l'église romane dont le chantier s'est étalé de la fin du XII^e au début du XIII^e siècle.

Saint-Barthélemy, du hameau d'Allas-l'Évêque, est inscrite sur l'inventaire supplémentaire des monuments historiques depuis le 4 février 1926. Elle est orientée et présente un plan rectangulaire avec un rétrécissement de l'abside, à chevet plat, par rapport à la nef. Les murs et les voûtes sont d'origine, seule la sacristie est un ajout postérieur qui vient boucher la très belle baie romane située sur le mur oriental du chœur. Le clocher-mur vient achever la construction, peut-être au tout début du XIII^e siècle étant donné la forme brisée de son portail et ses contreforts à la base haute et fortement talutée. L'église Saint-Barthélemy a le mérite d'être une des mieux conservées et des plus entretenues du canton par une famille d'Allas.

13. Lamothe Louis, *Voyages agricoles en Périgord et dans les pays voisins*, 1886.



*Clocher-mur de l'église Saint-Barthélemy
du hameau d'Allas-l'Évêque à Saint-André-d'Allas*

La chapelle Saint-Benoît de Sarlat est classée parmi les monuments historiques depuis le 14 mars 1944. Elle se situe au sud de la cathédrale Saint-Sacerdos et faisait partie du monastère bénédictin de Sarlat ¹⁴. D'après Jean Secret, elle aurait été, à la fin du XII^e siècle, la chapelle des frères convers ¹⁵ de l'abbaye ¹⁶. Le plan général rectangulaire, les baies en marches d'escalier, la présence de contreforts plats sur les murs de la nef et le voûtement brisé de l'édifice, permettent de supposer la construction d'un premier édifice à la fin du XII^e siècle. Rappelant que le chantier roman de l'abbaye s'achève certainement vers 1180, la chapelle Saint-Benoît, accolée au cloître, n'a dû être réalisée qu'à la fin du chantier.

14. Voir à ce propos le plan de Sarlat du chanoine Jean Tarde datant de 1625.

15. Les frères convers étaient les religieux employés aux services domestiques du monastère.

16. Secret Jean, « La chapelle Saint-Benoît de Sarlat », *Congrès Archéologique de France, Périgord Noir*, 1979, p. 9-11.

Saint-Jean-Baptiste de La Canéda est inscrite sur l'inventaire supplémentaire des monuments historiques depuis le 1^{er} mars 1962. D'après Jean Secret, c'était « une préceptorie des Hospitaliers de Saint-Jean qui passa à l'ordre de Malte ». La voûte en berceau légèrement brisée, qui couvre l'ensemble de l'édifice au plan parfaitement rectangulaire, amène à penser que l'édifice fut voûté à la fin du XII^e siècle ou au tout début du XIII^e siècle. Il n'y a pas de réelle rupture entre la voûte et les murs de la nef, et les contreforts romans extérieurs attestent d'un voûtement dès l'origine. Le chantier roman s'est donc terminé à cette date.

L'église de Bonnefont sur la commune de Sarlat se situe à 4 500 m au sud-ouest de Sarlat, au bout du chemin menant à l'actuel centre équestre (lieu-dit Bonnefont ¹⁷, c'est une propriété privée). C'est un ancien prieuré de femmes de la fin du XII^e siècle ¹⁸.

Saint-Brice à Proissans

En 1335, c'était un prieuré-curé régulier non conventuel de l'ordre de Saint-Benoît, relevant de l'abbaye de Sarlat ¹⁹. La première campagne de construction a lieu à la fin du XII^e siècle. La largeur de l'église romane est attestée par l'appareillage irrégulier des collatéraux. L'éclairage direct de la nef par des fenêtres hautes est digne de la plus belle architecture romane ; un berceau s'élançait au-dessus d'elles. Dès l'origine le chevet était polygonal à cinq pans, comme à Saint-Quentin et Tamniès. L'ensemble sera voûté d'ogives vers le XV^e siècle. Une très belle église, en très bon état de conservation.

Saint-André de Saint-André-d'Allas est inscrite sur l'inventaire supplémentaire des monuments historiques depuis le 17 mars 1926. elle devint le siège d'un archiprêtré lorsque fut fondé en 1317 le diocèse de Sarlat. Les paroisses et chapelles concernées par notre étude qui appartenaient à cet archiprêtré (et antérieurement à 1317 à l'archiprêtré *Sarlatensis*) sont les suivantes : Allas, La Canéda, Marcillac, Marquay, Proissans, La Roque-Gageac, Saint-André, Sainte-Nathalène, Saint-Quentin, Saint-Vincent-le-Paluel, Sarlat, Tamnies, Temniac, Vézac, Vitrac (Etat des paroisses, 1740) ²⁰. Une première église romane est construite à la fin du XII^e siècle, au début du XIII^e siècle. La tourelle d'escalier construite en petit appareil irrégulier est le seul vestige de l'église romane avec des parties des murs de la nef et du chœur ; ce qui accentue son caractère exceptionnel : c'est la seule rencontrée. On avait au départ un plan simple comme la grande majorité des églises du canton ; mais étant donné ce à quoi était vouée l'église Saint-André, il fallait la modifier : au début du XIV^e siècle, on agrandit l'édifice en le dotant de chapelles ouvrant sur la nef.

17. Voir carte IGN Sarlat, Souillac, Vallée de la Dordogne.

18. Secret Jean, « Eglises et chapelles périgourdines disparues d'après la carte de Belleyme », *B SHAP*, 1969, p. 112.

19. Maubourguet Jean, *op. cit.*, 1927, p. 376.

20. Gourgues (vicomte de), *op. cit.*, p. 283.

Sainte-Marie de Sarlat est classée parmi les monuments historiques depuis 1905. Elle apparaît dans les textes dès le XII^e siècle et notamment dans les bulles pontificales de 1153 et 1170 ²¹. D'après Jean Maubourguet, de 1267 à 1371, c'est un prieuré régulier non conventuel, de l'ordre de Saint-Benoît et relevant de l'abbaye de Sarlat ²². L'église actuelle présente deux campagnes de construction : la première de 1368 à 1431, la deuxième de 1479 à 1500 par l'architecte Pierre Esclache ²³.

L'ancien couvent d'Abrillac, sur la commune de Beynac-et-Cazenac, est inscrit sur l'inventaire supplémentaire des monuments historiques depuis le 11 avril 1933. Le plan est rectangulaire mais il ne subsiste que deux des quatre murs qui formaient ce bâtiment. Les murs sont de façon générale très peu épais et largement affaiblis par le nombre important de baies et niches de toutes sortes. Ceci et la facture de très belles baies géminées et trilobées aux deux derniers niveaux d'élévation du mur ouest amènent à dater cette construction de la fin du XIV^e siècle.

J'espère n'avoir omis aucun édifice qui aurait pu nous intéresser. Je pense les avoir tous recensés, mais les lieux d'occupation passés comme présents sont si épars au sein de ce Périgord Noir qualifié par Jean Maubourguet de « Pays au bois » ! Malgré toutes mes recherches dans les textes anciens et les études sur la région, une vieille église a pu m'échapper.

Des similitudes architecturales se révèlent au sein de ce petit terroir

On y retrouve des plans très proches : celui à nef unique et chevet plat est le plus utilisé (Vitrac, Vézac, La Canéda, Saint-Benoît, Allas, Cazenac, Marcillac). Parfois des chapelles viennent se greffer à la nef (Saint-Vincent, Marquay). Une seule église possède des collatéraux (Saint-Brice de Proissans).

Le chevet quand il n'est pas plat est polygonal : Temniac, Tamnies, Marquay, Saint-Quentin, Proissans, Saint-André. Une seule abside hémicirculaire, celle de La Roque-Gageac.

Le clocher-mur est aussi une formule constante, au même titre que le chevet plat. C'est le type de façade que l'on rencontre en majorité. A part Vitrac, Vézac, Saint-Benoît et Proissans qui possèdent un clocher-porche, Marcillac et Marquay des façades simples, toutes les autres églises du canton sont dotées d'un clocher-mur à l'ouest. Il y a bien sûr un fort caractère

21. Maubourguet Jean, *op. cit.*, 1927, p. 61.

22. Maubourguet Jean, *op. cit.*, 1927, p. 376.

23. Voir à ce propos Bénéjean Mireille, « L'ancienne église Sainte-Marie de Sarlat », in Nouvel Jean, *L'église Sainte-Marie de Sarlat*, Bordeaux, éd. Le Festin, 2001, p. 18-29.

symbolique dans ce type de façade, très austère : elles rendent une impression de puissance qui ne va pas sans contribuer à la volonté d'ostentation des constructeurs en ces périodes de troubles. Le plus bel exemple de clocher-mur, à caractère ostentatoire, du canton est celui de la chapelle Notre-Dame du château de Beynac, caractère accentué par la position de la chapelle, à l'extrémité du promontoire rocheux dominant la vallée de la Dordogne, et sur lequel le château tout entier est construit. Cette omniprésence du clocher-mur se retrouve dans tout le Périgord où François Le Nail en a recensé 278 ²⁴.

Le Périgord est aussi connu pour les coupoles de ses églises romanes (il en existait près de deux cent cinquante ²⁵), mais on ne peut pas dire que le canton de Sarlat en soit représentatif : sur vingt-deux églises, seules trois en sont dotées : Temniac, Marquay et l'ancienne cathédrale Saint-Sacerdos de Sarlat. Bon nombre d'églises du canton ont été revoûtées lors de reconstructions, mais il ne semble pas que la coupole ait été utilisée ailleurs que dans ces trois exemples.

La majorité des chantiers romans du canton se sont déroulés dans la deuxième moitié du XII^e siècle (Beynac, Marcillac, Saint-Vincent-le-Paluel, Tamniès, Allas, Saint-Benoît, La Canéda, Proissans, Saint-André). En cette deuxième moitié du XII^e siècle, la grande architecture romane battait son plein et le gothique voyait le jour. Ceci explique l'apparition tardive du style gothique dans le canton.

En effet, beaucoup de remaniements architecturaux ont eu lieu aux XV^e et XVI^e siècles car les églises ont, à ce moment là, besoin d'être reconstruites (après la guerre de Cent Ans, la peste, la famine et les guerres de Religion, le Périgord Noir est en ruine, il faut le reconstruire. Mais le calme ne reviendra véritablement à Sarlat qu'en 1653, après la Fronde et les Croquants). On en profite alors pour les agrandir : des chapelles sont ouvertes sur les nefs (Vitrac, Vézac, Beynac, Saint-André), on perce des baies ou on agrandit les baies existantes pour faire entrer plus de lumière.

Le décor se fait rare

La sculpture est quasi inexistante comparé à d'autres régions très productives comme la Saintonge ou le Languedoc. Elle n'est présente qu'à Sainte-Nathalène, Vitrac, Saint-Quentin, Marquay et Beynac. Et il ne s'agit pas de grands programmes sculptés, mais seulement de deux ou trois chapiteaux et modillons, d'où l'importance des façades de Vitrac et Beynac qui, loin d'être exceptionnelles, représentent un effort de décoration atypique dans la région. Signalons toutefois que de nombreux modillons et chapiteaux romans ont disparu lors des guerres médiévales.

24. Le Nail François, *Les clochers-murs en Périgord*, Le Bugue, PLB éditions, 1993, p. 10.

25. Secret Jean, *Périgord roman*, Zodiaque, la nuit des temps, 1979, p. 13.

Des ateliers ont pu circuler dans le Périgord Noir et propager des formes d'une église à l'autre : il y a des rapprochements à faire entre les chapiteaux de l'arc triomphal de Sainte-Nathalène et ceux du clocher de Brantôme, entre les modillons des chevets de Marquay et Cénac.

La peinture murale est encore plus exceptionnelle. Il y a des traces polychromes çà et là dans certaines églises (La Canéda, Marcillac), mais insuffisantes pour pouvoir les attribuer à une période particulière. Et c'est aussi un phénomène périgourdin : « Bien que la région offre une densité élevée d'églises romanes, ces dernières sont pour la plupart dépourvues de peintures de l'époque de leur construction ». Par contre, si l'époque gothique a moins construit, elle s'est attachée à décorer les édifices romans du Périgord de peintures murales : « Il y a là toute une série d'œuvres, dont les programmes iconographiques sont quelquefois très fournis et que l'on peut rapprocher de peintures contemporaines dans les Charentes, le Bordelais et le Lot-et-Garonne »²⁶.

La sculpture, comme la peinture, ne sont à l'époque romane, que très peu représentées en Périgord Noir, une région qui construit ses édifices dans une période de troubles et s'attache surtout à ce qu'elles soient massives et résistantes, avec un fort caractère défensif, l'aspect artistique n'étant pas la priorité.

L'inventaire des églises du canton de Sarlat a permis de replacer ces édifices dans l'histoire de l'architecture et dans l'histoire générale de l'art du Périgord, en tant que témoins des pratiques architecturales de cette région, aussi bien par leurs similitudes que par les spécificités de chacune.

La plupart d'entre elles mériteraient qu'on leur consacre une étude beaucoup plus approfondie.

Ceci étant dit, cette étude a eu pour but de redonner toute leur importance et tout leur intérêt à ces églises de campagne. Témoins de l'histoire et de la vie religieuse de la région au Moyen Âge, elles sont la mémoire de petits villages à l'histoire mouvementée.

J'espère avoir suggéré à tous l'envie de redécouvrir ce patrimoine.

M.C.

26. Gaborit Michelle, « Aspects de la peinture murale médiévale en Périgord », in *Congrès archéologique de France*, 1998, p. 83-93.

DANS NOTRE ICONOTHÈQUE ET NOS ARCHIVES

Marcel Ravidat, inventeur de Lascaux

par Brigitte et Gilles DELLUC

La découverte de Lascaux a été contée à de multiples reprises. Mais le plus souvent d'une façon erronée. Tous ces textes, en résumé, narrent l'« invention » de ce trésor de la façon suivante : le 12 septembre 1940, quatre « enfants », alertés par un chien, pénètrent dans la cavité et découvrent les peintures.

C'est, pour ainsi dire, la vulgate de Lascaux, sans cesse répétée.

La vérité est différente.

Mais les faits réels ont été rapidement oubliés. Un quart de siècle plus tard, en 1975-1976, les auteurs ont pu reconstituer les éléments de la véritable histoire, en consultant les archives de Léon Laval. Cela se passait lors de la préparation du chapitre historique du livre Lascaux inconnu (Delluc, 1979). Depuis, d'autres informations sont venues, peu à peu, compléter ce dossier, notamment lors de la rédaction de notre Lascaux retrouvé (Delluc, 2003).

Même certains auteurs périgordins ont sacrifié, sans retenue, à cette version inexacte, qu'ils enjolivaient de détails. Un auteur local fort connu a décrit des écoliers « en maraude » durant un automne « prodigue en champignons ». Leur chien Robot disparaît. Les aboiements « viennent de dessous la terre : l'animal, entraîné par sa curiosité en un trou ouvert sous les racines d'un pin victime des bourrasques de l'hiver, ne peut remonter par ses propres moyens. Conseil de guerre rapide des compagnons. L'aîné de la bande n'hésite guère [...]. La paroi brille confusément : à la lueur tremblotante, soudain, coup au cœur : plusieurs traits de couleur différente ; la salle souterraine est vaste... » (Galet, 1977). Un autre auteur a même cru bon, dans un beau livre pour enfants édité par ses soins, de porter le nombre des inventeurs de quatre à cinq : ainsi il pouvait raconter l'aventure, comme s'il l'avait lui-même vécue (Fanlac, 1968).

Dans *Lascaux inconnu*, les auteurs ont essayé de n'utiliser que les textes écrits des témoins des dix premières années de Lascaux (Delluc, 1979). C'est ainsi qu'ils ont pu préciser que cette découverte s'est effectuée en deux temps : 1 - le dimanche 8 septembre, la découverte de l'entrée. 2 - le jeudi 12, la pénétration de la cavité.

Le 8 et le 12 septembre, les protagonistes ne sont pas les mêmes. Seule, la présence de Marcel Ravidat relie les deux journées. C'est donc lui la cheville ouvrière de cet exploit.

Marcel est alors un tout jeune homme de 18 ans, né le 6 mai 1922 à Montignac (Dordogne), de Fernand Ravidat, employé à l'usine du bois, et de Léa Issier. C'est lui-même qui : 1 - a découvert l'entrée de la grotte de Lascaux le 8 septembre 1940. 2 - a désobstrué cette entrée et s'est faufilé le premier dans la caverne le 12 septembre 1940. 3 - a exploré le Puits le lendemain. 4 - c'est lui aussi qui a découvert et signalé les premières atteintes de la maladie verte de Lascaux vers 1957-1958.

En septembre 1940, il est apprenti mécanicien au garage Emile Pérez (rue de Juillet à Montignac) depuis le 1^{er} janvier 1938. Il ne sait pas encore que, dans quelques jours, il ne reviendra plus à l'atelier durant plusieurs années et qu'il ne sera jamais garagiste.

A Montignac, rue du Barry – cette étroite rue qui va vers la colline de Lascaux –, Marcel Ravidat est déjà un grand gaillard. A cause de sa robustesse, on l'a surnommé *le Bagnard*, car il rappelle le personnage de Jean Valjean, joué par Harry Baur, dans *Les Misérables* de Raymond Bernard (1933). Il conservera ce surnom dans le maquis *Jacquou le Croquant* avec les F.T.P. (Kitiaschvili, 1985), mais il y prendra aussi le pseudonyme de *Jim* (Faucon *et al.*, 1990).

Une découverte en deux temps

Son récit, dont la transcription a été récemment publiée ¹, rapporte bien les faits. Ils se sont produits le 8 puis le 12 septembre 1940. Voici un extrait de ce manuscrit essentiel et peu connu :

[Le dimanche 8 septembre 1940]

« Ce fut le dimanche 8 septembre qu'en compagnie de 6 camarades ², Jean (et Jacques) Cluzel, Maurice (et Robert) Queyroi, et Louis Périer, (et André Détrieux), nous découvrîmes un trou profond qui, par la suite, devait être l'entrée de la grotte de Lascaux. Les fermiers des environs et beaucoup d'autres personnes connaissaient l'existence de ce trou mais n'y faisaient aucune attention.

« La découverte fut tout à fait fortuite. Nous étions partis faire une promenade sur les collines environnant Montignac, suivis de nos chiens. Lorsqu'après avoir vagabondé une bonne partie de l'après-midi, nous nous décidâmes à revenir chez nous, en passant par Lascaux. C'est là que se produisit l'aventure. Mon chien bondit dans un fourré et ne ressortit plus. Intrigués, nous nous approchâmes du taillis et grande fut notre surprise de voir un trou assez conséquent au fond duquel grattait furieusement le chien. Je descendis dans ce trou qui faisait environ 1 mètre de diamètre et 1,50 mètre de profondeur pour voir après quoi mon chien en avait. Là se trouvait un second trou qui faisait à peu près 20 centimètres de diamètre. Retirant le chien, je fis choir plusieurs pierres et fut très surpris d'entendre celles-ci rouler très profondément. J'avertis aussitôt mes camarades qui descendirent à leur tour et de renouveler plusieurs fois l'expérience. C'est certainement la sortie du souterrain du château de Lascaux.

« Nous redescendîmes à Montignac nous promettant d'explorer ce trou le plus tôt possible ».

[Le jeudi 12 septembre 1940]

« Le jeudi 12 septembre, étant sans travail, j'allais voir les camarades. Jean [Cluzel] et Louis [Périer] travaillaient. Restait Maurice [Queyroi] qui, lui, était de repos. Je lui dis qu'aujourd'hui j'étais libre, qu'il fallait aller explorer ce souterrain, mais il eut la flemme.

« J'avertis Louis que j'allais partir seul et lui demandais sa petite lampe à pétrole car, moi, je n'avais qu'une méchante lampe à huile confectionnée avec une pompe Técalémit. Muni de cet éclairage de

1. Seul était connu le fac-similé de ce texte (Félix, 1989 et 1990 ; Félix et al., 1990), sans compter une seconde version, corrigée par l'instituteur Léon Laval (Laval, 1948).

2. Initialement M. Ravidat n'avait énuméré que trois noms. Il en a ajouté trois entre les lignes. Par honnêteté : ces trois jeunes se trouvaient, alors, en promenade sur le même coteau. Ils sont absents dans l'attestation de M. Queyroi.

fortune et d'un énorme couteau fabriqué avec une lame de ressort [d'automobile], je partis en exploration.

« En chemin, je fis la rencontre d'autres camarades qui allaient régler une histoire avec certains garçons qui avaient mouchardé au sujet de je ne sais plus quoi. Une fois la leçon donnée, trois d'entre eux décidèrent de me suivre : Jacques Marsal, Simon Coencas et Georges Agnel³. Arrivés sur les lieux, nous nous mîmes à tour de rôle au travail. Il s'agissait, à l'aide du couteau d'agrandir le trou. Ceci nous prit une bonne heure. Enfin nous pûmes descendre explorer le souterrain. Prenant le devant, je commençai à m'introduire dans le trou. Ce ne fut pas chose aisée parce que ce n'était pas trop large. Néanmoins, je finis par passer. Allumant la lampe, je commençai la descente sur un éboulis, descente difficile car on ne pouvait avancer qu'à plat ventre. Ce ne fut qu'au bout de quelques mètres que je pus me relever et continuer jusqu'au bout de l'effondrement. Aussitôt j'appelai les autres en les invitant à faire attention que le départ était difficile⁴.

« Une fois réunis, nous nous enfonçâmes à l'aventure. Après avoir franchi une dizaine de mètres en enjambant des sortes de murettes, qui n'étaient autres que des gours, Jacques poussa un cri en montrant du doigt la voûte. Quelle ne fut pas notre stupéfaction en voyant sur les parois toute une série d'animaux, peints de couleur différente. Dédaignant l'exploration complète de la grotte, nous nous mîmes à explorer les parois, allant de découverte en découverte.

« Le lendemain, muni de lampes à acétylène, de pelles et de pioches, nous repartîmes à notre aventure ». [M. Ravidat descend, à l'aide d'une simple corde lisse, dans le Puits (profond d'une dizaine de mètres) ce jour-là et y fait descendre ses camarades. Maurice Coencas, le petit frère de Simon, s'est joint au trio] (Ravidat, 1940).

On sait que, les jours suivants, les inventeurs préviennent l'instituteur Léon Laval. Maurice Thaon, jeune soldat démobilisé de passage, court informer à Brive l'abbé Henri Breuil. Le savant, présent à Lascaux dès le 21 septembre, demeurera à peu près trois mois sur les lieux. Il compte bien que Maurice Thaon, aidé par Marcel Ravidat et Jacques Marsal⁵, pourra procéder aux relevés graphiques des œuvres pariétales. Mais Maurice Thaon abandonnera ses travaux au début de 1942, quand on voudra le faire

3. Marcel Ravidat a 18 ans. Ses camarades sont plus jeunes : J. Marsal a 14 ans, S. Coencas (de Montreuil) 13 ans et G. Agnel (de Nogent-sur-Seine) 17 ans.

4. C'est ce que confirme bien J. Marsal : « Marcel Ravidat, qui était l'aîné de la bande, le gars costaud, s'est glissé le premier et ensuite j'ai suivi avec les deux petits Parisiens qui étaient avec nous à ce moment-là ». Ces lignes sont extraites des commentaires de J. Marsal lors d'une projection donnée au Musée de l'Homme le 14 octobre 1986 (Marsal, 1986). C'est, à peu de choses près, le texte qu'il prononçait lors de ses visites guidées.

5. Comme en témoigne une photographie (Ichac, 1941).

collaborer avec le chercheur allemand Martin Richter. Ce préhistorien d'outre-Rhin demeurera quelque temps à Montignac et fera visiter la grotte à certaines personnes choisies.

La *saga* de Robot, chien de Marcel Ravidat

Et le chien de Marcel Ravidat dans tout cela ? Tout montre que la *saga* de *Robot* a commencé très tôt.

Même Léon Laval, de très bonne foi, adopte et colporte la *vulgate*, la légende du chien Robot intervenant le 12 septembre 1940, avec le deuxième groupe d'inventeurs. L'instituteur est aussi bucolique que péremptoire :

« On a écrit bien des articles plus ou moins fantaisistes. Je crois pouvoir, du fait que j'ai été mêlé directement à l'origine de la découverte, et grâce au témoignage précis et sincère des jeunes gens qui furent mes anciens élèves, raconter de façon véridique l'histoire de cette miraculeuse exhumation :

« Le jeudi 12 septembre 1940, par une charmante après-midi d'automne, quatre tout jeunes gens : Ravidat, Marsal, Agnel et Coencas, parcouraient les bois giboyeux, accompagnés de leur chien fidèle. Tout à coup, ils virent le chien disparaître dans un trou plein de ronces et couronné par un genévrier. Au bout d'un certain temps, le chien ne reparaissant pas, Ravidat, dont il était le fidèle ami, se décida à pénétrer dans l'étroit orifice. Il fallait un certain courage » (Laval, 1948).

L'abbé Jean Bouyssonie, qui accourt avec Henri Breuil et le Dr André Cheynier le 21 septembre, simplifie, de même, l'histoire de la découverte en télescopant ce qui s'est passé le 8 et la découverte du 12 septembre :

« Le jeudi 12 septembre 1940, des jeunes gens désœuvrés se promènent, avec un jeune chien qui s'engage et disparaît dans la cavité. [Ils] s'engagent dans le trou et constatent que la grotte continue et découvrent sur ses parois des peintures extraordinaires » (Bouyssonie, *in* Roussot, 1966).

Le « jeune chien » rajeunira encore dans un récit ultérieur d'André Malraux. Au début de 1944, visitant la grotte transformée – selon lui, du moins – en dépôt d'armes, son guide lui déclare : « Ça vous intéresse les peintures ? Des gosses les ont trouvées en entrant là-dedans pour rattraper un chiot, en septembre 1940. C'est très, très ancien » (Malraux, 1972) ⁶.

C'est donc dès les premières semaines suivant le 12 septembre 1940 que la légende de ce chien, sans race définie, prend son envol. Ni Léon Laval, ni Jean Bouyssonie ne se posent la question de savoir pourquoi ces jeunes gens désœuvrés, effectuant une simple promenade, étaient munis d'une

6. A dire vrai, cette visite de la grotte par le « colonel Berger » est très certainement un épisode légendaire.

lampe Pigeon et d'un luminaire de fortune bricolé, pour la circonstance, dans une pompe à graisse...

L'abbé Henri Breuil est bien plus réservé. Il ne retient, certes, que la date du 12 septembre mais ne parle pas, à notre connaissance, de l'intervention du chien ⁷.

Jacques Marsal, bien plus tard, lors d'une intervention orale (Marsal, 1986), confiera à ses auditeurs comment lui-même a immortalisé la *saga* du chien :

« Je vais vous parler de l'histoire du chien, parce que je savais que cela allait arriver. Le dimanche avant la découverte, Ravidat, avec trois autres camarades, avait été au trou de Lascaux. Soi-disant ⁸, le chien l'aurait conduit au trou. Mais on a raconté pendant des années que nous étions descendus pour aller chercher le chien tombant dans la grotte. Le jour où nous avons découvert la grotte, ce jour-là, il n'y avait pas de chien.

« Mais c'était entré dans la légende et, moi-même, quand je montrais la grotte, où j'ai été guide pendant quinze ans, je racontais aux touristes que c'était pour aller chercher le chien qu'on avait découvert la grotte ⁹.

« Et quand c'est entré dans la légende, c'est difficile de l'en faire sortir. Mais je peux vous affirmer que le jour où on a découvert Lascaux il n'y avait pas de chien. Ensuite le chien de Ravidat a vécu avec nous pendant les six mois. Il couchait avec nous sous la hutte que nous avons construite, ce qui fait que c'était très facile [de le montrer] à tous les gens qui venaient voir le chien. C'est une légende...¹⁰ »

7. Mais, dans son rapport du 11 octobre 1940 à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, citant les inventeurs, l'abbé amalgame le nom des intervenants et oublie Georges Agniel, citant « vers la mi-septembre 1940 [...] MM Ravidat, Marsal, Queyroy, Coencas et Estréguil ». En fait Georges Estréguil n'interviendra que le 16 septembre : ses dessins (et ceux de M. Ravidat) serviront à convaincre Léon Laval de l'intérêt de la découverte.

8. Cette locution restrictive est peut-être à rapprocher d'un détail rapporté par M. Queyroi, un des garçons de la course du 8 septembre 1940 : ce serait lui qui aurait conduit le groupe au trou, indiqué par sa mère (Queyroi, 1940).

9. Encore tout jeune, J. Marsal a même rédigé un récit de la découverte s'attribuant le beau rôle, dans une nouvelle version télescopée avec chien : « Nous nous arrêtables interdits devant un petit affaissement de terrain où notre chien venait de disparaître [...]. Grattant de mes ongles et de mon couteau, je pus pratiquer une ouverture [...]. Malheureusement je ne pus aller bien loin. Je décidai de retourner et d'appeler mon camarade Ravidat, qui était le plus fort d'entre nous. Munis d'une petite lampe de notre fabrication, nous partîmes dans le petit boyau » (archives Laval).

10. A vrai dire, M. Ravidat n'aimait pas que l'on parle de « légende » à propos de la présence de son chien. Il tenait à rappeler que son *Robot* était vraiment présent, le 8 septembre 1940, lors de la découverte de l'entrée de la grotte : « La légende, celui qui l'a fournie, c'est celui qui n'y était pas quand on a découvert la grotte. Quand on a découvert le trou de Lascaux, M. Marsal n'y était pas... » (Ravidat, 1983).

Marcel Ravidat et Jacques Marsal, les gardiens de Lascaux

On doit à cette action bénévole et persévérante de Marcel Ravidat et de Jacques Marsal, constamment sur place, que la grotte n'ait pas été dégradée par les innombrables visiteurs, avant qu'une porte métallique ne soit installée. Des photos de leur camp sont prises par Fernand Windels, qui deviendra le premier photographe de Lascaux (collection Laval) (Delluc, 1990 b). Jacques Marsal se souvient (Marsal, 1986) :

« Nous sommes restés pendant six mois sur place, à coucher sur place avec Ravidat parce que Laval nous a dit : "Il ne faut pas laisser les gens entrer n'importe comment, il faut descendre avec eux pour qu'ils ne touchent pas".

« Et, en attendant qu'il y ait une fermeture provisoire à la grotte, nous avons campé ¹¹, couché dans une cahute, que nous avons construite nous-mêmes et où nous avons vécu jusqu'au moment où il y a eu une fermeture ¹². »

Peu de jours après la découverte, Simon Coencas regagne Paris avec ses parents et son jeune frère. Bien avant le 27 septembre ¹³. De retour à Paris, il va se trouver pris par les premières lois contre les juifs et toute sa famille périra dans les camps. Georges Agnel regagne lui aussi la région parisienne à la fin de septembre, pour la rentrée des classes du mardi 1^{er} octobre.

A Montignac, Léon Laval, Henri Breuil, Marcel Ravidat et Jacques Marsal reçoivent les innombrables visiteurs, dont le comte Henri Bégouën et ses étudiants le 29 octobre.

Henri Breuil étudie la grotte « de la mi-septembre à la mi-décembre », dit-il en exagérant un peu, et tente quelques relevés (le cheval renversé du Diverticule axial et un félin de la Galerie des Félinis). Un soir, pour Radio-Périgord, Marcel Ravidat, en patois puis en français, se remémorera cette époque :

11. Leur tente ayant pris feu, ils construiront une cabane rustique, chauffée par un poêle à conduit de fumée en tôle.

12. Un bâtiment de bois à toit de toile goudronnée à double pente. Cette « ignoble cahute qui fait semblant de protéger la grotte » (archives Laval) demeurera jusque vers juin 1947, date du début des travaux. L'éboulis d'entrée a déjà été largement excavé pour permettre un passage aisé.

13. Ce jour-là, une ordonnance allemande interdit le retour des juifs en zone occupée et ordonne le recensement de tous ceux qui y vivent. Nous n'avons vu Simon Coencas sur aucune des photographies prises en septembre 1940.

« J'ai travaillé avec l'abbé Breuil au relevé des calques et le peu que j'ai appris, c'est lui qui me l'a enseigné. C'était un homme intarissable... C'était difficile d'en parler, c'était un homme simple, tellement instruit... Il vous clouait. Je me suis vu lui tenir le calque pendant une heure. Pas un mot, et d'un seul coup : « Tiens, Ravidat, prends une cigarette. » C'était un fumeur... C'était un homme merveilleux. De toute façon, dans ces peintures et gravures, il voyait un culte. Je ne sais pas si c'était sa profession... Ça peut peut-être jouer. Il y a tellement de choses qui jouent dans les cavernes » (Ravidat, 1983).

Dès le 1^{er} décembre 1940, Marcel Ravidat (et sans doute aussi Jacques Marsal, qui ne reprendra jamais sa scolarité) est « employé aux travaux de protection et d'aménagement de la grotte de Lascaux ». Il le demeurera jusqu'au 11 avril 1942.

L'hiver de 1940-1941 est précoce. En décembre, l'abbé Breuil remarque un phénomène curieux, qui ne prendra son importance que bien plus tard : l'air froid descend dans la cavité, dont l'entrée a été très élargie. On observe déjà une condensation et une altération de certaines concrétions : « L'air glacé de l'extérieur [...] s'étalait sur le sol de la grande salle, chassant de la grotte une partie de l'air plus léger qui s'y trouvait. Il l'obligeait ainsi par son contact à condenser sa vapeur sur le sol et le bas des parois, dont les concrétions calcaires se sont, pour cette raison, pourries. Cette action de la rosée corrosive est certainement accentuée par des micro-organismes » (Breuil, 1952). L'abbé quitte Lascaux, et part en Afrique pour plusieurs années.

La guerre et la paix

La guerre est toujours là. Mais la Dordogne ne sera occupée par les Allemands qu'en novembre 1942.

Marcel Ravidat est appelé aux chantiers de Jeunesse (qui ont remplacé le service militaire) et est affecté à Bagnères-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées), du 1^{er} juillet 1942 au 26 février 1943.

Après l'occupation de la zone dite libre, menacé par le Service du Travail obligatoire, Marcel, jeune homme de la classe 1942, se cache, tout d'abord, non loin de Lascaux, dans une des grottes de Maillol, aux entrées cachées par les bois. Puis il entre dans la Résistance, le 17 juin 1943, parmi les tout premiers de la région. La veille, il a quitté Montignac et est parti dans la nature avec Joseph Peyrot sous la conduite de Julien Rossignol (Faucon *et al.*, 1990).

Son maquis, c'est un simple groupe de jeunes, au début sans armes, qui deviendra, sous le haut commandement de Roger Ranoux, *alias* Hercule,

revenu de Corrèze, le détachement *Jacquou le Croquant* ¹⁴. Fidèle à ses fermes opinions politiques, Marcel fait donc partie d'un groupe de Francs-Tireurs et Partisans Français, qui hante les coteaux boisés au sud de la Vézère (La Chapelle-Aubareil, Valojoux...). Avec lui, de nombreux Montignacois ¹⁵ et même, à partir d'octobre 1943, des déserteurs géorgiens soviétiques, venus de l'armée allemande (*Ost Bataillone 799*). Marcel va participer aux activités de ce maquis F.T.P. (sabotages de matériel ferroviaire et accrochages avec l'ennemi) jusqu'à la Libération, malgré la répression conduite au début de 1944 par les occupants et leurs séides (notamment par la division Brehmer qui incendie le bourg de Rouffignac) (Penaud, 1985).

Jacques Marsal, classe 1946, est trop jeune, lui, pour rejoindre le maquis. En 1943, il est arrêté sur le pont de Montignac et envoyé en Allemagne par le Service du Travail obligatoire ; il y demeurera jusqu'à la fin de la guerre en 1945.

Durant ces années, la grotte ne connaît plus que de rares visiteurs. Malgré le superbe récit d'André Malraux dans les *Antimémoires* (Malraux, 1972), cette caverne, trop connue de tous, ne servira jamais aux maquisards de refuge ni de cache d'armes.

Après la Libération, la plupart des maquisards de Dordogne sont lancés sur le front de l'Atlantique. Certains de ces coureurs de bois vont cependant faire partie d'autres unités régulières. Comme la Brigade Alsace-Lorraine, ils sont rattachés à la 1^{ère} armée française, qui remonte du Midi et va faire la campagne des Vosges. Ainsi, le 1^{er} novembre 1944, Marcel choisit de s'engager au 26^e puis au 126^e Régiment d'Infanterie ¹⁶.

Le 1^{er} bataillon de ce dernier régiment ¹⁷ est formée de jeunes. On les voit, par un hiver glacial, à Sélestat, puis, au bord du Rhin, juste au nord-est de la poche de Colmar, opposés à la contre-offensive de von Rundstedt. C'est leur baptême du feu. Ils remontent ensuite, tout au nord, à Wissembourg, passent le Rhin et atteignent Karlsruhe. La campagne se termine par la prise de la citadelle de Rastatt, opiniâtement défendue, par l'entrée à Baden Baden

14. Ce groupe a été fondé dès juin 1943 par le « père » Roger Juillat, de Condat, et par Louis Ravidat, menuisier et cafetier de Montignac (sans parenté directe avec Marcel Ravidat). Encore grossi par de nombreux engagés, ce détachement deviendra la 222^e compagnie du sous-secteur A (sud-est de la Dordogne). Ces maquisards bénéficieront d'un parachutage d'armes à la fin de janvier 1944 et créeront une véritable école des cadres à Fanlac (Faucon, 1996).

15. L'abbé Jean Marquay, curé de Montignac, adepte de Marc Sangnier et du *Sillon*, fournit les toiles de tente de ses scouts et les cierges de son église. Le Dr Eugène Raymond, médecin montignacois, assure le service médical (Faucon et al., 1990). Ce courageux généraliste sera déporté ainsi que son épouse.

16. Le 26^e R.I., régiment de Nancy, était replié à Périgueux et faisait partie de l'armée d'armistice jusqu'à la fin de 1942. Le 126^e est le régiment de Brive (Barre de Nanteuil, 1974).

17. Rattaché à la 1^{ère} D.F.L. La 4^{ème} compagnie de ce bataillon comprend beaucoup de jeunes de Montignac et de Terrasson commandés par Claude Bourdichon.

qu'ils sont les premiers à investir et par des opérations en Forêt-Noire (Boudy et Salon ; Faucon, 1996). Après le 8 mai 1945, le caporal Marcel Ravidat fait partie des troupes d'occupation en Allemagne. Il est démobilisé le 5 novembre 1945, après avoir été soldat durant un an.

Lascaux est ouverte au public

De retour au pays, Marcel redevient mécanicien au garage Adolphe Pérez à Montignac du 1^{er} mars 1946 au 12 avril 1948. Le 22 décembre 1945, Marcel épouse Marinette, née Berthe Marie Lajeante, qui travaillera à la Maison de retraite de Montignac. Leur fille, Monique, deviendra directrice d'école à Bondy (Seine-Saint-Denis).

Le 20 août 1947, une délégation des Monuments historiques (S. Blanc, G. Gaudron, R. Lantier et D. Peyrony) fait une expertise à Lascaux. Elle estime la valeur de la caverne à cinq millions de francs ¹⁸ et elle demande « qu'à une date aussi rapprochée que possible, la visite de la grotte de Lascaux ne soit plus qu'exceptionnellement autorisée ».

Lettre morte. Après de gros travaux, sans surveillance archéologique, la grotte est inaugurée en 1948. Marcel devient guide officiel de la grotte de Lascaux, avec Jacques Marsal, depuis le jour de l'ouverture au public (14 juillet 1948) jusqu'à la fermeture de la caverne au public (17 avril 1963). C'est leur seule récompense pour cette exceptionnelle découverte.

L'inauguration officielle a lieu le 26 septembre 1948. Au soir de ce dimanche de fête, les flonflons s'éteignent ; la fanfare *L'Espérance* de Rouffignac rengaine ses instruments ; les ministres, alourdis par le banquet au *Soleil d'or*, regagnent Paris ¹⁹. La vie publique de Lascaux commence. Elle va durer moins de quinze années. Marcel Ravidat et Jacques Marsal, d'année en année, se plaignent de l'atmosphère viciée de la caverne, mais il faut faire face à l'afflux des touristes. Lascaux est un des monuments les plus visités de France. Le joyau du Périgord. En le visitant, plus d'un million de visiteurs prendront conscience de l'art des Hommes de Cro-Magnon.

18. Cette somme représenterait aujourd'hui 230 000 euros environ. Seulement... On conçoit que le propriétaire n'ait pas donné suite. Mais les experts n'imaginaient pas quel serait le succès de Lascaux.

19. Trois ministres périgordins sont là : en tête, Yvon Delbos (il est de Montignac), ministre de l'Education nationale et des Beaux-Arts ; puis Robert Lacoste (d'Azerat), ministre du Commerce et de l'Industrie. Maurice Bourguès-Maunoury (du Moustier), lui, est ancien secrétaire d'Etat au Budget et va être nommé secrétaire d'Etat à l'Air et à la Guerre. Il sera souvent ministre et même président du conseil en 1957. Tout ce beau monde et le conseil municipal, « entouré des enfants des écoles », n'oublie pas de déposer une gerbe au monument aux morts et de remettre des décorations.

Une anecdote. Visitant la grotte, un jour, sous la conduite de Marcel Ravidat, une visiteuse lui demande, devant l'un d'entre nous : « On a dû donner une bonne récompense aux jeunes qui avaient fait cette belle découverte ? ». Et, en bougonnant, de sa voix rocailleuse, le guide répond simplement : « Pas tant que ça, Madame, pas tant que ça... »

Lascaux, caverne malade

Depuis des années, certains jours, l'eau se condense sur les parois froides. Marcel Ravidat la voit ruisseler (Ravidat, 1981). Cette eau entraîne des pigments : le conservateur en prend conscience en juillet 1955 (Bernard, 1990 a), mais M. Ravidat et J. Marsal l'ont remarqué bien avant. L'air est surchargé en gaz carbonique (jusqu'à soixante fois la normale). Ce CO² et cette eau engendrent sur la paroi de l'acide carbonique qui dissout le calcaire et risque, à terme, de former un voile de calcite masquant les peintures et les gravures.

L'agression biologique est plus sournoise et retardée. Peu après les travaux de climatisation de 1957-1958, Marcel Ravidat signale au conservateur Max Sarradet et à l'abbé Glory les premières algues vertes « vers 1957-1958 » (Ravidat, *in* : Gibertie *et al.*, 1981). Il en a vu à l'entrée, sur le premier cheval, près de la « licorne ». Il est furieux : on ne tient pas compte de son observation²⁰. En février 1960, l'abbé Glory essaie d'attirer l'attention sur les dangers, biologiques et physico-chimiques, courus par la grotte de Lascaux. Au retour de ses congés, Marcel constate les dégâts dans le Diverticule axial (Ravidat, 1981) : « Quand je suis revenu de vacances dans les Ardennes²¹, le cheval du fond était dans une prairie », dira-il en exagérant quelque peu. Le temps passe. Quelque deux ans après la première observation de Marcel Ravidat, Max Sarradet, conservateur régional des Bâtiments de France et conservateur de Lascaux, décèle, lui-même, une tache verte, en comparant deux photos en couleurs et sur place. Nous sommes en août-septembre 1960 (Bernard, 1990 a). Il accepte – enfin – de reconnaître les dégâts.

Mais le mal est fait. On en connaît la cause : une ventilation artificielle a été installée en 1957-1958. Opération doublement néfaste. Le creusement des canalisations a saccagé tout le sol de la grotte et la machine vaporise dans la cavité tous les micro-organismes des bois sus-jacents.

Les visites sont suspendues en avril 1963 seulement. On guérit la maladie « verte » par la pulvérisation d'eau formolée et d'aérosols d'antibiotiques,

20. J. Marsal signale leur apparition « un an à peine après l'installation » de la ventilation, soit au début de 1959 (Marsal, 1986).

21. Il s'agit bien sûr de congés pris après la saison touristique, en automne, pour aller à la chasse et à la pêche dans cette région qui lui est familière.

dès août 1963. Tout nouveau, tout beau : il n'y a pas encore de résistance de ces micro-organismes (cette résistance apparaîtra plus tard). Toutefois, on ne peut éliminer les risques d'une éventuelle maladie « blanche » : la formation de calcite occultant les œuvres pariétales. Diverses solutions plus ou moins interventionnistes sont envisagées pour pallier l'afflux des visiteurs. Les projets coûtent chers ; leur mise en œuvre est aléatoire ²².

Au bout du compte, l'administration choisit de fermer définitivement la grotte sans faire de gros travaux.

Pour continuer à veiller sur la grotte, on propose aux deux guides-inventeurs un très modeste salaire. Marcel Ravidat renonce à tout emploi à Lascaux : la société d'exploitation de la grotte lui offre 260 F par mois (sans pourboires) ²³. Il se fait embaucher comme mécanicien aux Papeteries de Condat, où il travaille de juillet 1963 à mai 1982, date de sa retraite prise à La Béchade à Montignac ²⁴.

Jacques Marsal reste à Lascaux. Il accepte un poste d'agent technique à Lascaux, pour le compte de la conservation des Monuments historiques, et devient vite « Monsieur Lascaux ». Désormais, c'est lui qui, « depuis qu'il a découvert la grotte en 1940, veille à l'état de santé de son bébé » (*L'Express*, 16-22 avril 1982). Dans quelques années, il sera honoré de la croix de chevalier de la Légion d'honneur, en principe pour son emploi de technicien surveillant de la grotte de Lascaux depuis avril 1963.

Une période d'oubli

Pour Simon Coencas et pour Georges Agniel, comme ils le diront plus tard, leur aventure de Lascaux est une sorte de rêve d'enfant. Ils ne se sont jamais retrouvés à Montignac. Georges Agniel revient parfois en vacances.

Marcel Ravidat est maintenant bien oublié. Déçu par les journalistes, qui viennent l'interroger et qui, bien souvent, déforment ses propos, Marcel leur ferme sa porte. Une lettre à lui adressée fait retour à l'expéditeur avec la mention *Inconnu à Montignac*. André Malraux, ministre des Affaires culturelles, visite la grotte, en avril 1969, avec Jacques Marsal. Il interroge son guide (Malraux, 1972) :

22. « Dame ! Cent millions à dépenser chaque année, ça fait phosphorer », raille *Le Canard enchaîné* du 27 décembre 1972, à propos de ce qu'il nomme la « gratte » de Lascaux.

23. Ce salaire, de l'ordre du quart du S.M.I.G. de l'époque, correspond à 325 de nos euros seulement.

24. Cette usine Progil, accusée de fabriquer du papier pour l'Allemagne, avait été sabotée par le groupe de maquisards de Marcel Ravidat – détachement *Jacquou le Croquant* – au tout début de 1944 (Faucon *et al.*, 1990).

« *Que sont devenus les gosses qui voulaient retrouver leur petit chien ?*

- *C'est moi. Il y a une quarantaine d'années. Vous savez, le chien a bon dos. Ce que nous voulions, mes copains et moi, c'était l'aventure...*

- *Et les copains ?*

- *L'un est mort dans la Résistance, l'autre est entrepreneur. »*

Cet oubli va durer presque une vingtaine d'années. La venue d'Arlette Leroi-Gourhan et de ses collaborateurs, pour préparer l'ouvrage pluridisciplinaire *Lascaux inconnu*, est comme un déclic. Marcel Ravidat est heureux, en 1979, que cet ouvrage rétablisse la vérité sur sa découverte et sur ses deux interventions de septembre 1940 (Delluc, 1979). Sur notre demande, il accepte de recevoir le cinéaste Mario Ruspoli qui tourne *L'Art au monde des Ténèbres* pour TF1, puis le *corpus* Lascaux. De même, après la mort de ce cinéaste, Marcel Ravidat accepte aussi, lors de la sortie de *Lascaux, un nouveau regard* (Ruspoli *et al.*, 1986), de recevoir Marie-Cécile Ribault, obstinée attachée de presse aux éditions Bordas. Elle le convainc de faire bonne figure aux journalistes de la presse nationale. Elle organise, en novembre 1986, les retrouvailles à Montignac des quatre inventeurs, qui n'avaient jamais été réunis depuis 1940, depuis quarante-six années. Toute la presse fait un grand écho à ces retrouvailles tant attendues. Un journaliste relève que lorsqu'on demande aux inventeurs si cette fabuleuse découverte a fait leur fortune, « ils savent encore ponctuer leur "non" d'un grand rire enfantin » (*Sud Ouest*, 25 novembre 1986).

On reparle donc de Marcel Ravidat. En juillet 1983, c'est l'ouverture de *Lascaux 2* (Delluc, 1984). Sera-t-il déçu par ce fac-similé ? Il est le premier à le visiter. Il recherche tel ou tel détail, comme le petit cheval rouge du plafond du Diverticule axial, et observe que tout a été bien restitué. Il n'est pas homme à dissimuler son plaisir. Il est très satisfait.

Que sont mes amis devenus ?

Le quatuor a donc été réuni en novembre 1986. Jacques Marsal, né en 1926, est toujours demeuré Montignacois. En 1940, son père était percepteur et sa mère tenait un restaurant. Marié, il sera père de deux filles. De 1948 à sa mort, durant quatre décennies, il ne quittera pas Lascaux. Il devait prendre sa retraite en avril 1990, mais il s'éteint le 15 juillet 1989. Georges Agniel, né en 1923, est de Nogent-sur-Marne. En septembre 1940, il était en vacances à Montignac, chez M^{me} Cellérier, sa grand-mère. Marié, un enfant. « Jojo » Agniel travaillera à l'entreprise Thompson et prendra sa retraite à Nogent. Simon Coencas, né en 1927, est de Montreuil-sous-Bois. En 1940, il était réfugié avec sa famille à Montignac. Il sera interné à Drancy en 1942 et



Planche B. 1 – M. Ravidat présente ses compagnons du 8 juillet 1940 : Maurice Queyroi, Robert Queyroi et André Détrieux (novembre 1986). **2** – Les quatre inventeurs du 12 septembre 1940 : S. Coencas, Georges Agniel, Marcel Ravidat et Jacques Marsal (novembre 1986). **3** – S. Coencas, Georges Agniel et Marcel Ravidat encadrent le président F. Mitterrand (12 septembre 1990) (clichés Delluc).

miraculeusement libéré de cette antichambre de la mort, avec sa petite sœur Eliette, grâce à la Croix-Rouge. Tout le reste de sa famille périra dans les camps. Il deviendra un important récupérateur industriel de métaux à Montreuil. Marié, trois enfants. Il est prénommé *Victor* dans le film *Les Enfants de Lascaux*.

La reconnaissance officielle

En novembre 1989, Marcel Ravidat participe (avec Georges Agniel) au tournage du film *Les Enfants de Lascaux* par Maurice Bunio (film sorti en 1990) : le rôle de Marcel Ravidat est tenu par Bruce Lignerat, ancien guide à Lascaux 2. Lui-même tient le rôle d'un sexagénaire montignacois. Si la première partie du film doit beaucoup à la fantaisie des réalisateurs, l'histoire de la découverte, elle, puisée aux bonnes sources révélées par *Lascaux inconnu* (1979) et précisées par les travaux de Thierry Félix (1989 et 1990), est très minutieusement racontée²⁵. Il en est de même dans la remarquable bande dessinée *Le Secret des bois de Lascaux* (Félix et al., 1990).

Le 17 novembre 1989, Marcel Ravidat revient enfin visiter la grotte qu'il a quittée au printemps de 1963 :

« J'ai été déçu. La grotte est morte. La calcite est terne et s'effrite. Les gours sont sales. On ne voit plus les gravures du Passage, la paillote, les frises des bouquetins de l'Empreinte ; les blasons sont abîmés. Les cheminements ont été couverts de terre. Il y a du désordre partout et du plastique, des tuyaux. J'ai été déçu.

« Le gardien parle tout le temps et il a voulu m'empêcher de parler et de faire une photo dehors sur l'escalier. On ne parle pas de la grotte. J'ai été déçu. Je n'y étais pas revenu depuis 26 ans » (Ravidat, 1989).

1940-1990. Cinquante années ont passé. A l'occasion du 50^e anniversaire de la découverte de la grotte, Marcel Ravidat est présenté, avec ses deux camarades, au président François Mitterrand les 11 et 12 septembre 1990. Le président, déjà marqué par la maladie, visite la grotte le 12 septembre avec Jack Lang, Roland Dumas et Pierre Joxe²⁶. Puis il inaugure un monument, est reçu à la mairie et prononce un discours au centre culturel. Un discours sur Lascaux, « qui subsiste comme un théâtre intact » (*Sud Ouest* du

25. Les inventeurs et Thierry Félix ont collaboré à sa réalisation. Le jour de la première des *Enfants de Lascaux*, au cinéma Vox de Montignac, lorsque la lumière se rallume, on voit des larmes couler sur les joues de l'inventeur de la grotte.

26. Respectivement ministres de la Culture, des Affaires étrangères et... de l'Intérieur.

12 septembre 1990) ²⁷. Ce fut aussi un « grand colloque » scientifique, réunissant une centaine de préhistoriens (Bernard, 1990 b). Les actes n'en sont toujours pas publiés...

Pour Marcel Ravidat, bientôt, heureusement, réparation est faite. Il est nommé chevalier dans l'ordre du Mérite. La décoration lui est remise le 19 mai 1991 ²⁸, en même temps qu'à Simon Coencas, par le ministre d'Etat Roland Dumas, à l'intérieur même de Lascaux 2. Georges Agniel sera décoré le 13 septembre 1991 en la mairie de Montignac par Marcel Ravidat lui-même.

Marcel Ravidat a connu une alerte cardiaque en 1986 : elle l'a conduit à être opéré à Périgueux. Les années passent. Il meurt en mars 1995, alors qu'il allait fêter ses noces d'or à Montignac et avait retenu, pour ce faire, une salle municipale.

Avec lui s'éteignait celui qui avait découvert l'entrée de la grotte de Lascaux le 8 septembre 1940, désobstrué et forcé ce passage étroit et pénétré le premier dans la caverne le 12 septembre 1940, celui qui avait exploré le Puits le lendemain découvrant la célèbre scène de l'homme et du bison, celui aussi qui avait, le premier, dépisté et signalé les premières atteintes de la maladie de Lascaux.

Pourquoi taire, en conclusion, que cet homme, rude et original, courageux et bon vivant, était d'une grande bonté, d'une parfaite franchise et d'une indéfectible fidélité en amitié.

B. et G. D. ²⁹

27. Pour la petite histoire, à notre grande surprise, certaines phrases de ce discours avaient été empruntées à un de nos livres sur Lascaux. Mais nous avions parlé, selon une formule chère à Pierre Moinot, d'un « théâtre éteint » et non d'un « théâtre intact ». Nous regrettons de n'avoir pu retrouver le texte de ce discours.

28. Cette date du 19 mai est fournie par *Sud Ouest* du 30 mars 1995 (Bernard, 1995). C'est en préparant le dossier de candidature de M. Ravidat (Delluc, 1990) que nous avons recueilli, auprès de lui-même, les renseignements biographiques qui font l'objet de ces pages. Ils ont été complétés par ceux que M^{me} Marinette Ravidat nous a fait l'amitié de nous fournir le 14 août 2003.

29. U.M.R. 6569 du C.N.R.S., Muséum national d'Histoire naturelle, abri Pataud, 24620 Les Eyzies.

Bibliographie et sources ³⁰

- Archives B. et G. Delluc
- Archives Léon Laval
- Archives André et Arlette Leroi-Gourhan
- Archives Emmanuel Leymarie
- Archives Marinette Ravidat
- Archives Société historique et archéologique du Périgord
- Barre de Nanteuil Gal de la, 1974 : *Historique des unités combattantes de la Résistance (1940-1944) en 4^e Région militaire*, Ministère des Armées, Armées de terre, Service historique, Vincennes, 2 vol., et cartes.
- Bernard A., 1990 a : L'homme qui a conservé Lascaux, *Sud Ouest*, 6 septembre.
- Bernard A., 1990 b : Ce fut un grand colloque, *Sud Ouest*, 17 novembre.
- Boudy J. et Salon P., 1996 : Journal de marche du premier bataillon du 126^e R.I., in : *En Dordogne, la Résistance contre le nazisme et le régime de Vichy*, Association des anciens combattants de la résistance Dordogne, p. 491-497.
- Breuil H., 1952 : *Quatre cents siècles d'art pariétal. Les cavernes ornées de l'âge du Renne*, Centre d'études et de documentation préhistoriques, Montignac.
- Bunio M. : *Les Enfants de Lascaux*, 85 minutes, téléfilm en 35 mm, scénario de C. Bonin, R. Pouderou et M. Bunio, coproduction SFP/A2 /S.G.G.C./VSP.
- Delluc B. et G., 1979 : Les dix premières années sous la plume des témoins (historique de la découverte de la grotte), in : *Lascaux inconnu, Gallia-Préhistoire*, Ed. du C.N.R.S., Paris, sous la direction de Arlette Leroi-Gourhan.
- Delluc B. et G., 1984 : Lascaux II : une copie conforme, *L'Histoire*, n° 64.
- Delluc B. et G., 1986 : La découverte de Lascaux, dans *Lascaux, un nouveau regard* de Mario Ruspoli, Editions Bordas, Paris.
- Delluc B. et G., 1990 a : Dossier constitué en 1990, à l'attention du Pr B. Bioulac, président du conseil général de la Dordogne, en vue de l'attribution d'une décoration à MM. Ravidat, G. Agniel et S. Coencas (demande du 20 juillet 1990).
- Delluc B. et G., 1990 b : Fernand Windels, le photographe de Lascaux, in : *Le Livre du Jubilé de Lascaux 1940-1990*, Société historique et archéologique du Périgord, supplément au tome 117, p. 75-80, 1 fig.

30. N'ont été conservées, dans cette liste, que les références des publications effectivement appelées dans notre texte.

- Delluc B. et G., 2003 : *Lascaux retrouvé, les recherches de l'abbé André Glory*, éditions Pilote 24, Périgueux.
- Fanlac P., 1968 : *La Merveilleuse découverte de Lascaux*, Fanlac, Périgueux.
- Faucon M. et al., 1990 : *Francs-Tireurs et Partisans français en Dordogne*, Association pour la publication d'un ouvrage sur la contribution des F.T.P.F. à la Résistance, et imprimerie Maugein, Tulle.
- Faucon M., 1996 : Le maquis de Jacquou ; la 4^e compagnie du 1^{er} bataillon du 126^e R.I., in : *En Dordogne, la Résistance contre le nazisme et le régime de Vichy*, Association des anciens combattants de la résistance Dordogne, p. 145-152 et 497-500.
- Félix T., 1989 : *Les Œuvres pariétales de la Salle des Taureaux et du Diverticule axial de la grotte de Lascaux*, diplôme d'études doctorales, Muséum national d'Histoire naturelle, multigraphié.
- Félix T., 1990 : Historique de la découverte et des relevés de la grotte de Lascaux, in : *Le Livre du Jubilé de Lascaux*, Soc. hist. et arch. du Périgord, suppl. au t. 117 du *Bull.*, p. 13-67.
- Félix T. et Bigotto P., 1990 : *Le Secret des bois de Lascaux*, Impact, préface de Yves Coppens. Auteurs associés : Simon Coencas, Georges Agniel et Marcel Ravidat.
- Galet J.-L., 1977 : La découverte de la grotte de Lascaux, *L'Agriculteur de la Dordogne*, n° 287, 7 novembre, p. 3.
- Gibertie P. et Rayet P. : Marcel Ravidat, le découvreur de Lascaux. Propos recueillis par les auteurs, *Périgord Magazine*, n° 182, février 1981, p. 18-21.
- Ichac P., 1941 : Un Versailles de l'art préhistorique. La grotte à peintures de Montignac, en Dordogne, *L'Illustration*, n° 5104, 4 janvier, p. 9-16.
- Kitiaschvili P., 1985 : *Du Caucase à l'Atlantique, de l'Armée rouge aux maquis de France*, chez l'auteur, 33150 Cenon.
- Laval L., 1948 : *La Caverne peinte de Lascaux*, édit. du Périgord noir, avec le rapport de M. Ravidat (corrigé par l'instituteur), le rapport de l'abbé H. Breuil à l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres et un texte de D. Peyrony.
- Laval L., 2003 : Notes de Léon Laval, in : B. et G. Delluc, *Lascaux retrouvé*, éditions Pilote 24, p. 308-310.
- Malraux A., 1972 : *Antimémoires*, Gallimard, Paris.
- Marsal J., 1940 : *Récit de la découverte* [par ses soins], manuscrit remis à L. Laval, 2 p. Archives Laval et in : Delluc, 1979.
- Marsal J., 1986 : Les commentaires de Jacques Marsal, guide, in : B. et G. Delluc, 2003, p. 303-308 (archives sonores Delluc).
- Penaud G., 1985 : *Histoire de la Résistance en Périgord*, Fanlac, Périgueux.
- Penaud G., 1999 : *Dictionnaire biographique du Périgord*, Fanlac, Périgueux (notice J. Marsal et M. Ravidat).
- Presse locale.

- Queyroi M., 1940 (post-daté du 8 septembre 1940) : *Récit de la découverte de l'entrée de Lascaux*, manuscrit (archives Laval), in : B. et G. Delluc, *Lascaux retrouvé*, éditions Pilote 24, p. 302-303.
- Penaud G., 1985 : *Histoire de la Résistance en Périgord*, Fanlac, Périgueux.
- Ravidat M., 1940 : Découverte de Lascaux, manuscrit du premier récit (archives Ravidat). Fac-similé dans : Félix T., 1989 et 1990, Félix *et al.*, 1990, et transcription in : Delluc B. et G., 2003, p. 299-302.
- Ravidat M., 1990 : La découverte de Lascaux (en patois), in : *Le Jubilé de Lascaux (1940-1990)*, Société historique et archéologique du Périgord, entretien avec Jean Bonnefon (archives sonores Delluc), traduit par Marcel Secondat.
- Ravidat M., 1989 : *Au sujet de sa visite de Lascaux le 17 novembre 1989*, notes prises lors de sa conversation à La Béchade le 18 novembre (archives B. et G. Delluc).
- Roussot A., 1966 : Le film de la découverte de la grotte peinte de Lascaux près de Montignac (Dordogne). Notes inédites du chanoine Jean Bouyssonie, *Bull. de la Soc. hist. et arch. du Périgord*, 93, p. 203-205.
- Ruspoli M. (avec la coll. de B. et G. Delluc et M. Patou), 1986 : *Lascaux, un nouveau regard*, Bordas, Paris.
- Singer-Polignac (fondation), 1966 : *Henri Breuil, pionnier de la préhistoire. Sa vie. Son œuvre*, deux volets annonçant l'exposition du 43, avenue Georges-Mandel. Avec un cliché montrant H. Breuil et M. Ravidat.

NOTE DE LECTURE

André Goineaud-Bérard, *Forton de Bressac, chevalier périgordin du Temple, gardien du Saint Graal. 1276-1321*, Pilote 24 édition, Périgueux, 2003, 354 p., illustrations. 19 €.

Dans son précédent ouvrage ¹, notre collègue André Goineaud-Bérard offrait au lecteur la dépouille des documents d'archives templières et hospitalières du Périgord. Il dressait ainsi la liste de nobles chevaliers en mentionnant l'inventaire des biens mobiliers que ces ordres avaient possédés.

Aujourd'hui, il nous mène sur les traces de Forton de Bressac. Ce damoiseau, né en 1276 sur les bords de la Côte en Périgord Vert, vit une enfance bercée par les récits de son père répondant à l'appel de la délivrance de Jérusalem. Forton de Bressac choisit alors de partir en Terre Sainte. Le chevalier se fait templier pour accomplir la mission qui lui est confiée : se rendre en la cathédrale de Chartres pour y déposer le Saint Graal retrouvé.

Revenu à Bressac, Forton rédige sur des grimoires l'histoire de cette fulgurante expédition.

Grâce à un dépouillement d'archives très minutieux, l'auteur nous permet d'aborder ces chroniques du XIII^e siècle en invitant le lecteur à découvrir l'épopée extraordinaire de ce croisé audacieux.

La rédaction

1. *Templiers et Hospitaliers du Périgord*, Pilote 24 édition, Périgueux, 2002.

Les auteurs et éditeurs, désireux de voir mentionnés dans cette rubrique leurs ouvrages sur le Périgord sont invités à adresser un exemplaire de leur publication à :

Marie-Pierre Mazeau-Janot
Directrice des Publications du Bulletin de la S.H.A.P.
Service de Presse
18, rue du Plantier - 24000 Périgueux

Thèmes proposés pour nos prochaines livraisons

- Médecine, médecins et santé publique
- Alimentation et gastronomie
- Paysannerie (jacqueries, classe paysanne, répartition des terres, récoltes...)
- Vieux métiers
- Destins de femmes (procès, droit de vote, politique...)
- Urbanisme et architecture aux XIX^e et XX^e siècles
- L'art du fer (maîtres de forge, métiers du fer, géologie...)

Les textes (avec disquette si possible, et illustrations) sont à adresser à :

Marie-Pierre Mazeau-Janot
Directrice des publications
Société historique et archéologique du Périgord
18, rue du Plantier
24000 Périgueux

LES PETITES NOUVELLES

par Brigitte DELLUC

VIE DE LA SOCIETE

- Nos prochaines soirées à 18 h 30 au siège : 12 novembre 2003 et 14 janvier 2004.

Les conférenciers et les thèmes seront annoncés pendant les réunions mensuelles et par la presse locale. La soirée du 14 janvier sera animée par Brigitte et Gilles Delluc sur « Lascaux retrouvés. Les recherches de l'abbé Glory 1940-1966 ».

Notre prochaine assemblée générale ordinaire est fixée au mercredi 7 janvier 2004. Elle comportera le rapport moral et le rapport financier pour l'année 2003. Conformément aux statuts, si le *quorum* n'est pas atteint, l'assemblée générale sera reportée automatiquement au mercredi 4 février 2004.

COURRIER DES LECTEURS

- Brigitte et Gilles Delluc (24380 Saint-Michel-de-Villadeix) nous adresse un complément d'information sur Petit-Breton.

« La publication du texte sur le coureur cycliste Petit-Breton, dans la dernière livraison, a suscité un certain nombre de remarques, de lettres, de coups de téléphone. Nos collègues se sont révélés très intéressés par ce sujet, très à l'écart des préoccupations habituelles de notre compagnie.

Pour l'information de nos lecteurs, retenons la remarque de Mme Titia Carrizey-Jasick : elle signale qu'il existe encore des épreuves cyclistes en Dordogne portant le nom de Petit-Breton. Malgré cela, le nom de ce sportif n'a pas été cité dans la presse locale à l'occasion du récent centenaire du Tour de France.

Guy Penaud a confié aux auteurs un précieux plan de l'actuel quartier de la Poste (A.D.D.). Ce document a un double intérêt (figure 1). Il montre qu'en 1859, on avait projeté d'installer en ce lieu la nouvelle préfecture. Son entrée aurait fait disparaître le bâtiment qui deviendra, un demi-siècle plus tard, la maison-atelier de Petit-Breton, rue Traversière-Saint-Martin (lieu indiqué ici par une étoile). Cette préfecture se serait située dans la perspective du théâtre, au bout de la rue de la Préfecture. Ce projet sera abandonné. C'est là que s'élèvera la poste en 1930.

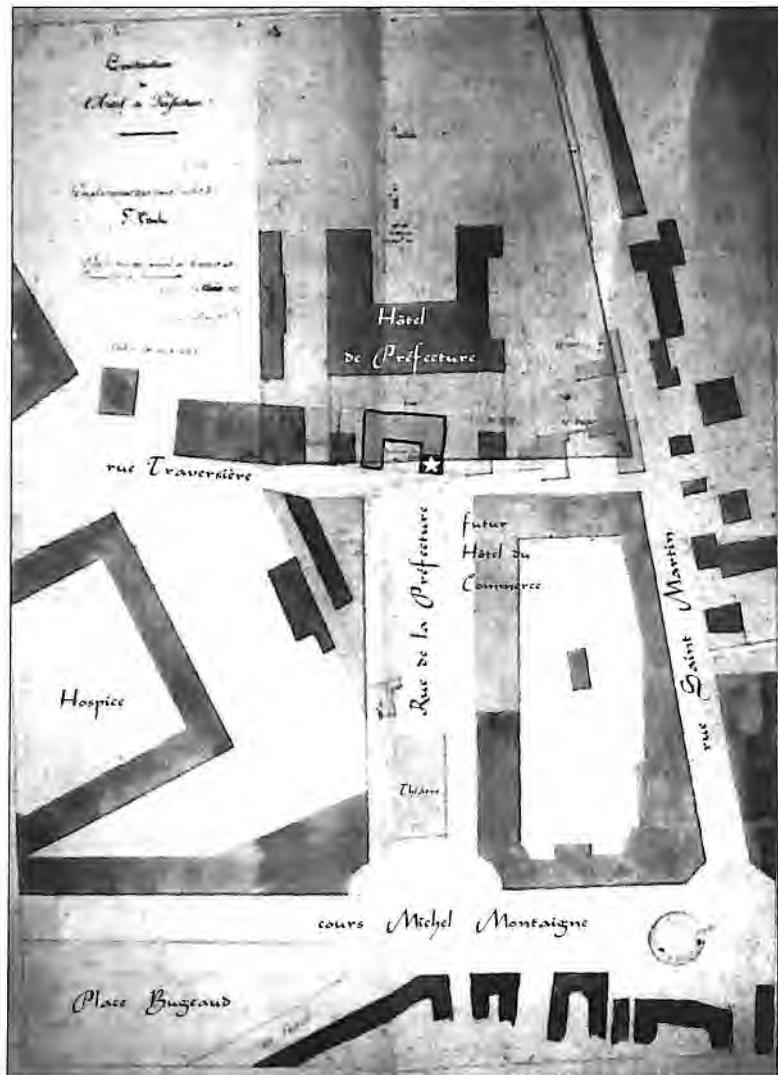


Figure 1.

L'archéologue Louis Didon créera son Hôtel du Commerce à l'autre angle du carrefour : aujourd'hui un grand immeuble occupe ce lieu, à l'angle de la place André-Maurois (anciennement place du Quatre-Septembre) et de la rue Louis-Mie. L'hôpital général a été rasé en 1956-1957. Le coquet théâtre de l'architecte Catoire, orné des peintures de Jacques-Émile Lafon, inauguré en 1838, a été détruit en 1956. »

- Le Dr. Michel Carcenac (15, avenue Paul-Crampel, 24170 Belvès) nous envoie la photographie d'une pierre de calcaire blanc (60 cm x 60 cm), remployée dans le mur de sa maison (figure 2). Pour une fois, son origine peut être précisée : « Elle a été trouvée par Zéphyrin Carcenac en 1887 dans les ruines du Fort, à l'angle de la rue du Fort et de la rue de la Brèche, à Belvès ». M. Carcenac demande l'aide des lecteurs du *Bulletin* pour son interprétation. Cette pierre faisait partie d'un « tas de cailloux » que le nouveau propriétaire avait promis à la municipalité d'évacuer : il ne devait « laisser aucun déblai ». « Zéphyrin s'est servi des pierres de cette ancienne porte, en jetant celles qui étaient salpêtrées. Il a mis de côté cette pierre sculptée et un beau linteau, du même calcaire, ... visible [aujourd'hui] au-dessus de la porte d'entrée du jardin. » Pour le Dr Carcenac, « on voit nettement deux léopards appuyés contre deux tours (?), qui sont incluses dans un blason. Au centre, un arbre. » Pour lui, « c'est une manifestation de l'appartenance de Belvès à l'Angleterre ». Pour M. Louis Grillon, « il pourrait s'agir du cognassier de Cadouin ».



Figure 2.

- M. Roland Eymard (DRAC d'Aquitaine, 54, rue Magendie, 33074 Bordeaux cedex) a lu avec intérêt un article de la revue *Connaissance des Arts*, n° 600, 2002, sur un tableau médiéval conservé au musée du Louvre : *la Maesta de Cimabue*, sous la signature de J.-F. Lasnier. L'auteur de l'article signale que « le dossier [du trône] est couvert d'une étoffe arabe ornée de caractères coufiques et naskhi ». M. Eymard évoque le suaire de Cadouin et signale qu'une thèse est en cours sur les écritures coufiques dans les édifices et livres religieux en Aquitaine, vers le XII^e siècle.

DEMANDE DES MEMBRES

- M. Cruège (La Sablière, 24800 Thiviers. Tél. 05.53.55.04.42) cherche à identifier le personnage figurant sur un portrait (figure 3). « Le tableau pourrait avoir été peint vers 1868/1870. Il représenterait un personnage important de Thiviers (?), peut-être de la famille Theulier ».



Figure 3.

AUTRE DEMANDE

- M. Jean Tabanou (Le Mesclé, 09000 Prayols. Tél. 05.61.65.29.05) recherche la signification des culs-de-lampe de l'église de Saint-Pompon, ornés d'étranges personnages sculptés (figure 4).



Figure 4.

- M. Guy Labédan (Institut d'Histoire du Temps présent, 10, rue Dr-Branet, 32000 Auch) recherche des informations sur la famille Ardant du Picq, dont une caserne de Périgueux porte le nom. Il possède une abondante documentation sur le colonel Charles Ardant du Picq, théoricien militaire, tué à l'ennemi en 1870. Il recherche des informations sur deux de ses descendants (supposés) : le capitaine Ardant du Picq, mort pour la France en 1914-1918 ; le général de division Ardant du Picq, tué en juin 1940. La seule indication connue est que ces deux personnes ont été élèves au lycée d'Auch, mais les archives de cet établissement ont disparu...

INFORMATIONS

- On nous demande d'annoncer un congrès qui aura lieu à Périgueux du 14 au 16 octobre 2004, les VI^e rencontres méridionales de Préhistoire récente, sur le thème : « Paysages et peuplements. Aspects culturels et

chronologie en France méridionale ». Secrétariat du congrès : Pierrick Fouéré, INRAP GSO. Centre des Echoppes, bat F, 156, av. Jean-Jaurès, 33600 Pessac. Tél. : 05.57.01.00.37. Courriel : VIRMPR@aol.com

- M. Eric Schmid (14, rue du Onze-Novembre, 24120 Terrasson. Tél/fax 05.53.50.77.46) vend un exemplaire de la rarissime thèse de D. de Sonneville-Bordes : *Le Paléolithique supérieur en Périgord*.

CORRESPONDANCE « PETITES NOUVELLES »

Pour insérer une demande de recherche ou pour communiquer une information par l'intermédiaire des « Petites Nouvelles », écrire directement à Mme Brigitte Delluc, secrétaire générale, 16-18, rue du Plantier, 24000 Périgueux, ou utiliser son courriel : dellucbg@wanadoo.fr.

Tenir compte d'un délai incompressible de deux mois minimum.

La liste des membres de notre Société sera publiée en décembre 2003. Nous remercions les adhérents ne souhaitant pas voir figurer leurs coordonnées dans cette brochure de nous en faire part avant le 30 octobre 2003.

CATALOGUE DES PUBLICATIONS

Ouvrages

ESPÉRANDIEU (E.)

Inscriptions antiques du musée de Périgueux.

Paris-Périgueux, 1893, 123 p., 11 pl., 28 €.

ROUX (J.)

Inventaire du trésor de la Maison du Consulat de Périgueux.

Périgueux, 1934, 189 p., 23 €.

FAYOLLE (A. de)

Topographie agricole du département de la Dordogne.

Périgueux, 1939, 139 p., 23 €.

MAUBOURGUET (J.) et ROUX (J.)

Le livre vert de Périgueux.

Périgueux, 1942, 2 vol., 619 p., 45 €.

MAUBOURGUET (J.)

Sarlat et le Périgord méridional. t.3, (1453-1547)

Périgueux, 1955, 158 p., 23 €.

GOUIER (H.)

Lettres de Maine de Biran au baron Maurice, préfet de la Dordogne.

Périgueux, 1963, 44 p., 11 €.

SECRET (J.)

Les "Souvenirs" du préfet Albert de Calvimont (1804-1858).

Périgueux, 1972, 160 p., 16 €.

Hommage au Président Jean Secret.

Périgueux, 1982, 71 p., 8 €.

FAILLE (R.), SECRET (J.), SOUBEYRAN (M.)

Iconographie de François de Salignac de la Mothe-Fénelon.

Périgueux, 1991, 109 p. ill., 15,50 €.

DELLUC (Brigitte et Gilles)

Léo Drouyn en Dordogne 1845-1851

Périgueux, 2001, 328 p., 500 dessins, gravures et plans, 53,35 €.

BOST (Jean-Pierre) et FABRE (Georges)

Inscriptions latines d'Aquitaine (I.L.A.)

Ausonius. Maison de l'Archéologie, Bordeaux III. Ouvrage publié avec le concours de la S.H.A.P. 2002, 304 p., 53 €.

Recueils d'articles

1899. *Les Noces d'Argent (1874-1899)*, Périgueux, 19 p., 12,50 €.
1913. *Actes du 5^e congrès d'histoire, d'archéologie et de géographie de l'Union des sociétés savantes du Sud-Ouest* (Périgueux 1913), Périgueux, 190 p., ill., 25 €.
1960. *Mélanges Géraud Lavergne*, Périgueux, 164 p., ill., 18 €.
1964. *Centenaire de la préhistoire en Périgord*, Périgueux, 187 p. ill., 19 €.
1981. *Périgueux, le Périgord, les anciennes industries de l'Aquitaine*, actes du congrès de la FHSO (Périgueux, 1978), Périgueux, 366 p., ill., 25 €.
1988. *Mélanges Alberte Sadouillet-Perrin et Marcel Secondat*, Périgueux, 283 p., ill., 23 €.
1991. *Haut Périgord et pays de Dronne*, actes du 6^e colloque de Brantôme (1990), Périgueux, 75 p., ill., 11 €.
1992. *Bergerac et le Bergeracois*, actes du congrès de la FHSO (Bergerac, 1990), 602 p., 79 ill., 23 €.
2002. *Du bien manger et du bien vivre*, actes du LIV^e Congrès d'Etudes Régionales de la Fédération historique du Sud-Ouest, 505 p., 30 €.

Bulletins (6 livraisons par an de 1874 à 1943 4 livraisons par an depuis 1944)

- de 1874 à 1899 : 20 € l'un
- de 1900 à 1979 : 16 € l'un
- de 1980 à 2003 : 13,50 € l'un

*(10 % de réduction pour les livraisons d'une même année
+ table analytique)*

La directrice de la publication : Marie-Pierre Janot-Mazeau
SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD
 16-18, rue du Plantier – 24000 Périgueux
 tél. / fax : 05.53.06.95.88
 courriel : shap24@yahoo.fr

Commission paritaire n° 63667

BRIGITTE ET GILLES DELLUC

Léo Drouyn en Dordogne

1845-1851

dessins, gravures, plans et textes



*Disponible en librairie ou au siège de la Société
53,35 € (+ 5,00 € de port)*

Edition de la Société historique et archéologique du Périgord
16/18, rue du Plantier 24000 – Périgueux
tél. et fax : 05.53.06.95.88

SOMMAIRE DE LA 3^e LIVRAISON 2003

● Compte rendu de la séance	
du 7 mai 2003	387
du 4 juin 2003	392
du 2 juillet 2003	395

Thème : Histoire et archéologie religieuse

● Editorial	401
● Le prieuré Saint-Jean de Merlande (Louis Grillon)	403
● L'église Saint-Barthélemy de Cunèges (canton de Sigoulès) (Florence Vachia)	415
● L'église Saint-Pierre de Couture (Monèstier, canton de Sigoulès) (Florence Vachia)	421
● Conflits entre les abbayes de Cadouin et de Faise au milieu du XVII ^e siècle (Marcel Berthier)	427
● Les églises de Trémolat vues par Léo Drouyn (19 septembre 1846) (Marcel Berthier)	431
● La porte de l'ancienne église de Drayaux, retrouvée grâce au croquis de Léo Drouyn (Jean-Marie Vedrenne)	447
● <i>Résumé de ma vie</i> : une note autobiographique de Denis Peyrony (Randall White et Alain Roussot)	453
● Sortie d'été de notre compagnie en Sarladais, le dimanche 22 juin (Annie Herguido)	473
● Inauguration de la bibliothèque Alberte Sadouillet-Perrin à Saint-Cyprien le 26 juillet 2003 (P. Pommarède)	477
● Travaux universitaires : Les églises médiévales du canton de Sarlat (Marie Chaussivert)	479
● Dans notre iconothèque et nos archives : Marcel Ravidat, inventeur de Lascaux (Brigitte et Gilles Delluc)	491
● Note de lecture : Forton de Bressac, chevalier périgordin du Temple, gardien du Saint Graal (1276-1321) (André Goineaud-Bérard)	511
● Les petites nouvelles (Brigitte Delluc).....	513

Le présent bulletin a été tiré à 1 450 exemplaires.

Cette livraison a été conçue et réalisée par Marie-Pierre Mazeau-Janot
et Pierre Ortega, avec la collaboration de la commission de lecture,
Sophie Bridoux-Pradeau et Sébastien Pommier.

Photo de couverture : Indulgence accordée par le pape Benoît XIII à la confrérie des pèlerins de Cadouin, 6 septembre 1724. Permis d'afficher donné le 28 mai 1727 par l'évêque de Sarlat, Mgr Le Blanc. Affiche, 52 x 42. Iconothèque de la S.H.A.P., fonds Saint-Martin, DC 4 (photo J. Brachet).

Les textes publiés dans ce Bulletin expriment des points de vue personnels des auteurs qui les ont rédigés. Ils ne peuvent engager, de quelque façon que ce soit, ni la direction du Bulletin, ni la Société. Le conseil d'administration de la Société Historique et Archéologique du Périgord fait appel à chaque membre de notre compagnie afin de collaborer au Bulletin.

Les auteurs sont priés d'adresser les textes sur deux supports : un tirage papier et une disquette au format Word. La mise en page est inutile, il est préférable de faire une saisie au « kilomètre ». Les illustrations doivent impérativement être libres de droits. Le tout est à envoyer à : Marie-Pierre Mazeau-Janot, directrice des publications du Bulletin de la S.H.A.P. - 18, rue du Plantier - 24000 Périgueux. Les tapuscrits seront soumis à l'avis de la commission de lecture et éventuellement insérés dans une prochaine livraison. Il n'est pas fait retour aux auteurs des documents non publiés. Ils sont archivés à la bibliothèque de la S.H.A.P. où on pourra les consulter. Les articles insérés dans le Bulletin sont remis gracieusement à leurs auteurs, sous la forme de cinquante exemplaires tirés à la suite. Les bibliothécaires de la S.H.A.P. les tiennent à la disposition des bénéficiaires.